

Au pied de la Côte du Cran

RÉCIT HISTORIQUE

(SAINT-PRIME, 1864-1982)

Guy-Marc Fournier

P-155

Éditeur: La municipalité de Saint-Prime 1983

599, Principale, Saint-Prime
Tél.: (418) 251-2116 G0W 2W0

Composition, montage et impression
Imprimerie Le Lac-St-Jean

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Photos contemporaines : Guy-Marc Fournier
Photos anciennes tiré de l'album du Centenaire de
Saint-Prime 1864-1964

Responsable de l'édition : Guy-Marc Fournier

Il est illégal de reproduire une partie quelconque de ce livre sans autorisation de l'éditeur. Toute reproduction de cette publication, par n'importe quel procédé, sera considérée comme une violation du copyright.

*À Jacinthe, Gérald (Raton),
mes neveux Ian et David,
pour leur compréhension
et leur patience durant
la rédaction de ce livre.*

Du même auteur :

Aux Éditions du Cercle du Livre de France
(Pierre Tisseyre) Montréal.

MA NUIT (1973) roman.

L'AUBE (1974) Prix Jean-Béraud-Molson, roman.

LES OUVRIERS (1975) roman.

L'AUTRE PAYS (1979) roman.

Remerciements

L'auteur tient à remercier les élus municipaux de Saint-Prime pour leur collaboration dans la rédaction du présent travail. Il remercie également les cinq étudiants(es) qui ont participé à la recherche, devant conduire à la rédaction de ce volume, et qui oeuvraient dans le cadre d'un programme fédéral de création d'emploi pour les étudiants. (Été 1982).

Table des matières

Préface	XIII
Une région brûle	3
À la conquête du Nord québécois	9
Par eau et par terre	11
Extrait des registres de mariages de la paroisse de Roberval ..	17
Premier baptême	18
Saint-Prime devient une municipalité	21
Organisation scolaire	27
Stabilisation d'une paroisse	31
En posant sa pierre	35
Un homme entre dans la légende	41
D'autres pionniers	47
Né pour briller	51
D'un siècle à l'autre	55
Saint-Hilaire et le chemin de fer	61
La découverte d'une vocation	65
"Saint-Prime en 1899"	72
Fin de siècle... début de siècle	79
La navigation et le premier quai	85
Coutumes et services	89
On entre dans le modernisme	95
La vie continue... sur roues	105
Le conseil proteste... ..	109
Le calme et... la tempête	117
Ère d'institutionnalisme	127
Deux autres catastrophes... et du courage	135
La fin d'une époque... ..	143
De mes aïeux je garde la pensée	151
Les hommes de la situation	155
Ceux de l'époque contemporaine	161
Marc Garneau	163
Rosario Rainville	167
Jean-Paul Tanguay	171
Eugène Lamontagne	173
Albert Perron	175
Témoignages	179
Monsieur Pierre Perron	183
Mme Arthur Lapierre	189
Monsieur Alfred Potvin	207
Monsieur Philippe Guy	217
L'histoire en raccourci	225
Armoiries	235

Images anciennes de Saint-Prime	239
Carte	260
Présidents d'honneur	262
Souvenirs du centenaire	263
Images contemporaines de Saint-Prime	265
Bibliographie	291

Préface

À titre de maire de Saint-Prime, il me fait grand plaisir d'offrir à mes concitoyens et à toute la population de notre région, cette "Histoire de Saint-Prime", qui relate les 119 années de vie sociale, religieuse, communautaire de notre village.

En cette fin d'année 1983, la municipalité de Saint-Prime, qui a connu une évolution très marquante au cours des 30 dernières années tout particulièrement, a voulu compléter en quelque sorte, le travail commencé par les auteurs de l'Album du Centenaire, publié en 1964, et que nous conservons comme étant "Le premier livre" d'histoire de notre municipalité.

Mais en regroupant sous un même couvert, tous les faits, gestes, événements de tous caractères qui ont jalonné notre histoire de bonnes et mauvaises années, nous avons voulu témoigner à ceux qui nous ont précédé et aux contemporains de l'histoire, notre immense reconnaissance pour le travail accompli sous la bannière du progrès pour leur collectivité et leur agglomération.

En espérant que cette histoire saura vous donner d'heureux moments de lecture, je tenais à signaler, au nom de notre conseil, toute l'estime et la reconnaissance que nous avons envers nos concitoyens pour ce qu'est devenue Saint-Prime aujourd'hui.

**Marc Garneau, maire,
septembre 1983.**



M. François Lapière, fondateur de Saint-Prime, qui s'y établit définitivement en 1864, après y être venu deux ans auparavant.

Au pied
de la Côte du Cran



Une région brûle

“Le grand feu a passé un an avant notre mariage. Chez nous, tout a brûlé à noir. À Saint-Prime, il est resté rien qu'une maison; celle de François Lapierre, qui était l'église. Après le feu passé, on a tous logé dedans”.

Ces propos de Mme Eugène Laflamme datent de 1934. Ils avaient été recueillis à cette époque par Mlle Clothilde Rainville, une résidente de Saint-Prime.

Ils illustrent parfaitement bien cette première grande tragédie régionale du Saguenay—Lac-Saint-Jean, qui prit naissance pas très loin de cette municipalité si on se fie à d'autres rapports historiques du temps.

On mentionne ailleurs que la veille de ce grand feu, il était tombé une pluie sulfureuse, qui avait laissé une odeur de soufre sur la surface de la terre. L'histoire relate aussi un printemps hâtif et sec en 1870. D'ailleurs, le grand feu, qui devait prendre origine aux bords de la rivière Ashuapmouchouan, dans le canton du même nom, avait été précédé d'un autre sinistre important plus au sud, à Métabetchouan, feu de forêt qui avait aussi causé des ravages l'après-midi du 18 mai et durant la nuit suivante.

Le matin du 19, on faisait encore de l'abattis dans le secteur de l'Ashuapmouchouan, lorsque le feu s'était déclaré. Quelques heures plus tard, cinq ou six selon les diverses versions qui se recourent ça et là dans les textes anciens, il avait balayé toute la région pour aboutir à la Baie des Ha! Ha!

Quant aux habitants de Saint-Prime, comme ceux de Roberval et de Chambord (appelé en ce temps-là «La Pointe-aux-Trembles»), ils se retrouvaient au début d'une saison, sans un sou, sans logis, et sans ressources aucune. N'eut été des secours extérieurs qui s'organisèrent rapidement, on se demande même ce qu'il serait advenu de bon nombre d'entre eux. Le grand feu avait fait quelques victimes, mais la majorité des gens, hommes, femmes et enfants avaient été épargnés grâce à leur initiative, grâce aussi à un sens de la débrouillardise peu commun.

“À Saint-Prime, raconte l'historien Russel Vien, les colons firent sortir leurs animaux qui beuglaient tristement, prirent leurs enfants par la main et partirent à la hâte; les uns franchirent la Côte du Cran, du haut de laquelle ils aperçurent leur maison devenue la proie des flammes; d'autres atteignirent la rivière Ashuapmouchouan, se jetèrent sur un bac qui s'y trouvait et se hâtèrent de gagner le large car, déjà, le feu léchait les abords de la rivière. Ils virent alors toute la mission de Saint-Prime devenue un immense brasier” termine-t-il au sujet des habitants de Saint-Prime lors de cette grande tragédie.

Saint-Prime comptait alors une trentaine de familles dont la vie changea totalement après cette catastrophe.

Les divers comités de secours qui se formèrent à Chicoutimi, Hébertville et Roberval, l'aide qui vint de l'État, de l'Église, de particuliers et d'industriels, fit que très bientôt on recommença à lutter pour survivre dans une région ouverte depuis moins de 50 ans et qui comptait alors environ 17,000 habitants, tous plus ou moins touchés par le grand brûlage de 1870. Dès le lendemain du grand feu, on se remit à l'oeuvre à Saint-Prime. On était en mai, et les nuits étaient encore fraîches, de telle sorte qu'il était urgent de relocaliser les familles sans toit et qui avaient tout perdu. Au début, comme chez Jérémie

Bouchard, un trappeur qui habitait la région avant même l'arrivée des colons, on construisit des campes en bois rond, où la terre battue faisait office de plancher. Le campe de Bouchard put bientôt loger 23 personnes. Il y en avait presque autant dans la maison de François Lapierre, épargnée par l'incendie. Les secours aidant, on passa outre à ce temps d'arrêt pour recommencer à vivre... et surtout à construire et à semer dans une paroisse neuve, et dont les débuts noirs présageaient cependant un futur meilleur, malgré les autres épidémies, catastrophes, qui allaient parsemer l'histoire de cette municipalité pourtant promise à un avenir brillant.

Il faut dire qu'à cette lointaine époque, Saint-Prime n'était pas reconnue comme entité municipale, mais comme une simple mission desservie par le vicaire Elzéard Auclair de Roberval, qui en devint d'ailleurs le premier curé le 30 octobre 1871, dans une toute nouvelle mission, construite spécialement pour le recevoir. Les lendemains du grand feu furent difficiles, voire même tragiques pour certaines familles de Saint-Prime, qui erraient à la recherche de quoi se mettre sous la dent et qui durent puiser au plus profond de leurs racines de colon, la foi et les ressources nécessaires pour tout recommencer à neuf. Dans les mémoires des anciens, recueillis par des étudiants de Saint-Prime, on relate certains faits qui démontrent plus que d'autres, le côté sombre de la tragédie de 1870. Comme cette famille qui reçut des couvertures et dont la très grande pauvreté... les força à s'en faire des vêtements...

Le clergé fut très actif en cette période de désastre et s'occupa de recueillir et de distribuer une partie des ressources aux colons les plus touchés et surtout les plus démunis.

On recommença à construire des maisons, les trappeurs aidant les colons, les colons faisant parfois de même pour les trappeurs qui eux, chan-

geaient graduellement de vocation pour devenir colons, et la vie reprenait son cours normal... On recommençait à espérer; espérer des jours meilleurs et aussi une récolte abondante pour l'automne suivant.

Car après la tragédie, les premiers secours organisés et dispensés, il fallait s'atteler à la tâche, la tâche routinière du printemps des colons d'autrefois : l'ensemencement de la terre.

Le feu avait eu beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages, mais certains avantages étaient pourtant existants. Si les fermes étaient disparues, avec tout le matériel qu'on possédait, des bonnes parcelles de terre avaient été débarrassées des souches qu'on y trouvait et dès lors, on mit tous les semis qu'on possédait en terre, même des semis qui avaient gelé, et dont on ne se serait pas servi en temps normal et dans une situation normale.

Tout en reconstruisant des campes hâtifs pour l'hiver suivant, tout en se livrant à des excursions de pêche sur le grand lac et dans les rivières avoisinantes, la terre brûlée, noircie par le grand feu, reprit lentement une teinte verdâtre, qui tourna graduellement au vert, avec çà et là les plaques dorées de l'orge et de l'avoine qui donnaient un rendement inespéré.

Qu'on ajoute à cela l'arrivée massive de grandes volées de tourtes à la fin de l'été et le bilan du grand feu commençait à donner des dividendes inhabituelles, inconnues des colons qui commencèrent à espérer une existence meilleure. L'on fit partout des projets nouveaux, comme celui de construire un presbytère et une chapelle, les premiers de Saint-Prime, qui se retrouvèrent au même emplacement que le presbytère actuel, si on se fie aux mémoires de M. Charles Juneau, illustre résident de Saint-Prime en ces temps d'autrefois.

D'après le curé Elzéard Auclair, qui s'établit à

Saint-Prime en 1871, comme on le relatait plus haut, il trouva là une population très unie et pleine d'espoir en dépit des dures gelées de l'automne 1871. Le prêtre mentionnait dans un rapport à l'Archevêché, en date du 25 juillet 1872, que "*malgré la faim et la misère, personne n'a succombé; tous sont pleins de vie. Le bon Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel a nourri aussi ses enfants de Saint-Prime : nous le reconnaissons partout à ses bienfaits*", concluait le premier curé résident de Saint-Prime.

Mais qui étaient donc ces enfants de Saint-Prime dont parlait le curé Auclair ? et depuis quand étaient-ils arrivés en ces lieux sauvages et si difficiles à conquérir ?



À la conquête du Nord québécois

Beauport, 1862. Le curé Grégoire Tremblay rêve souvent de voir quelques-uns des siens devenir colons au Lac-Saint-Jean. Il sait la région ouverte, l'a déjà visitée, et comme la situation économique n'est guère reluisante dans son patelin, comme un peu partout ailleurs au Québec, il a même acheté une certaine quantité de lots dans cette région du Lac-Saint-Jean dont on vante un peu partout les nombreux mérites. Le curé Tremblay revend ces lots quatre dollars chacun à cette lointaine époque, mais s'il trouve parfois des preneurs, l'histoire mentionne que c'est plus par déférence pour lui qu'on achète que par intérêt...

Le bon curé savait ses paroissiens effrayés par le voyage qu'ils devraient accomplir, si jamais ils voulaient prendre possession de ce lointain bien, mais il n'en espérait pas moins...

À cette même époque (1862), le curé employait un jeune homme de l'Île d'Orléans, un certain François Lapierre né dans la paroisse de Saint-Laurent en 1843.

Le jeune Lapierre avait donc 20 ans lorsque le curé dut se départir de ses services, en retenant sur ses gages la somme de 16 \$ pour l'achat de quatre lots du domaine jeannois du curé à l'esprit pionnier. On peut sans doute être perplexé sur la réaction du jeune François lorsque le curé décida presque unilatéralement de retenir ces dollars pour un place-

ment, somme toute très lointain et pour le moins incertain... pour le jeune François!

François était l'un des six fils de la famille de Nicolas dit Lapierre et de Marie Maheux, de Saint-Laurent, Île d'Orléans.

Revenu à la maison paternelle, François se mit à réfléchir... et décida d'aller voir ces terres que le curé lui avait imposées. Il en parla donc à son frère Isaïe et, en le mettant au courant de son projet, l'invita à venir voir avec lui de quoi retournait cette nouvelle région, ou plutôt cette colonie, à la fois si lointaine, si mystérieuse, et dont certains vantaient tant les mérites.

C'est ainsi qu'en octobre 1862, celui qui allait être considéré comme le fondateur de Saint-Prime, entreprit avec son frère Isaïe, son premier périple vers le Lac-Saint-Jean.

Par eau et par terre

En 1862, des bateaux faisaient la navette entre Québec et Bagotville régulièrement pendant la saison estivale, mais fort malheureusement pour les deux jeunes gens, la saison de navigation des transporteurs était déjà terminée lorsqu'ils arrivèrent à Québec. C'est le hasard qui allait leur permettre de trouver une goélette; le hasard et le curé Grégoire Tremblay que les deux frères Lapierre croisèrent durant leurs pérégrinations dans la ville de Québec. En effet, le curé leur trouva des places sur une goélette en compagnie d'un huissier du temps, ami du père Tremblay, un dénommé Beaulieu. Ce dernier accepta même de leur servir de guide lors de ce périlleux voyage automnal vers le Lac-Saint-Jean.

La goélette appartenait au Capitaine Lavoie qui amenait sa cargaison et ses passagers jusqu'à Saint-Alphonse de Bagotville, où les choses changèrent brusquement pour les deux jeunes hommes. Là, plus question de chemin direct jusqu'à Saint-Prime, mais plutôt d'une longue route qu'il fallait tour à tour franchir par voie d'eau, de chemin forestier... et à pied.

C'est ainsi qu'après le roulis sécurisant de la goélette, les frères Isaïe et François Lapierre durent emprunter le cheval, puis le canot, avec lequel ils traversèrent les lacs Kénogami et Kénogamichiche jusqu'à Hébertville, où ils logèrent chez l'un des citoyens les plus en vue de la place, à savoir, un certain M. Hudon. Après un repos d'une nuit chez les Hudon, Isaïe et François s'embarquèrent par la riviè-

re des Aulnaies jusqu'au pied des chûtes de la Belle-Rivière. C'est à cet endroit, à l'époque, que la compagnie Price transbordait dans des barges, les provisions de ses chantiers forestiers de l'Ouest du lac Saint-Jean.

En employant ce moyen de transport providentiel, les deux jeunes aventuriers se rendirent jusqu'à Saint-Jérôme (Métabetchouan) d'où ils purent poursuivre leur trajet jusqu'à Roberval, cette fois en canot.

Ils étaient partis depuis près de deux semaines lorsqu'ils arrivèrent dans cette jeune ville dynamique, déjà bien plantée sur les berges du lac, qu'ils admirèrent à loisir, en pensant toutefois au but de leur voyage et au morceau de terre qu'ils n'allaient maintenant plus tarder à découvrir.

À Roberval, le jeune François rendit visite au curé Bernier, qu'il avait déjà rencontré chez le curé Tremblay son ancien employeur de Beauport. Chemin faisant, et conversation faisant également, le jeune homme apprit au curé ses intentions fermes de s'établir dans le canton voisin et d'y ouvrir une terre.

Le curé Bernier exultait et on dit même que durant la nuit que les deux jeunes gens passèrent chez lui, il fit cuire du pain de son propre blé pour le leur remettre avant qu'ils n'entreprennent la marche qui les mènerait au but ultime de leur long périple.

À cette époque, aucune vraie route, même primitive, ne reliait Roberval et Saint-Prime. Il va sans dire que c'est par un sentier de forêt, une "trail" comme on dit souvent en parlant des chemins de trappe des Amérindiens, que les deux frères franchirent quatre des huit milles séparant Roberval de leurs lots.

Les quatre premiers milles furent franchis assez facilement, l'état du chemin étant relativement bon, mais sur les hauteurs panoramiques de la Côte du

Cran, ils se retrouvèrent en pleine forêt vierge, et ce n'est qu'à la suite de recherches minutieuses qu'ils trouvèrent l'un des quatre lots achetés par François quelques semaines auparavant. Les deux frères, après avoir débarrassé un emplacement pour installer leur "barda", firent une petite prière intérieure pour remercier le ciel de les avoir conduits là. Ils se promirent de se mettre à la tâche dès le lendemain, pour déterminer d'abord la qualité du sol et aussi commencer le défrichage d'un premier morceau. Avant de s'endormir pour la première fois sous la voûte céleste de sa patrie d'adoption, François Lapierre nota en sa mémoire la date; on était le 30 octobre 1862!

En se réveillant le lendemain matin, et après avoir bien mangé, les deux jeunes pionniers se mirent à l'oeuvre. Ce qu'ils découvrirent les encouragea fortement; la terre était excellente!

Dès lors, ils commencèrent la construction du premier campe. Il allait servir à abriter la joie de ces jeunes colons qui venaient de découvrir avec ce sol un nouveau sens à leur vie. François, en bon propriétaire, mettait les bouchées doubles et bientôt, une petite maison de bois rond s'éleva au milieu d'un semblant de pré où les souches brûlées et la terre cendrée se dénudaient comme une promesse...

Le cercle défriché s'agrandit un mois durant, sous la ferveur des haches et de la volonté des deux jeunes hommes de revenir le printemps suivant avec devant eux, à leur prochaine arrivée, du déjà fait, un commencement...

Après un mois, les premiers signes de l'hiver les incitèrent à retourner à la maison paternelle, mais dans le coeur de François Lapierre, il voyait déjà s'étaler devant lui une terre belle et riche, où il escomptait bien passer le reste de son existence.

L'été suivant, François revint avec un autre de ses frères, Didace, et ils continuèrent de défricher le

sol, de couper les arbres, de faire brûler les branches, les souches, et de rendre la terre propice aux premières semences. François était maintenant persuadé que son avenir était là.

Au printemps 1864, il décida de s'installer définitivement à Saint-Prime, se construisit une petite maison de 24 par 26 pieds, et commença les premières semences à travers les souches du vaste abattis. L'automne suivant, la récolte fut au rendez-vous, assez abondante pour justifier le travail, et aussi un espoir d'avenir que François entretenait au même rythme et au même titre que la progression de son abattis.

Entre 1864 et 1867, il fit plusieurs voyages dans son pays natal, l'Île d'Orléans et y fit la connaissance de Angèle Cinq-Mars, fille de Pierre, qu'il épousa le 23 juillet 1867, quelques semaines seulement après la proclamation de la confédération canadienne.

François Lapierre peut à juste titre être considéré comme le premier colon de Saint-Prime, parce qu'il fut le premier à s'y installer pour cultiver. Mais avant l'arrivée de François et Isaïe Lapierre en 1862, le territoire de Saint-Prime était aussi considéré comme un territoire de chasse et de pêche, et plusieurs trappeurs y vivaient.

En 1863, la mission de Saint-Prime existait, et c'est le curé de Roberval, l'abbé Prime Girard qui la desservait. C'est d'ailleurs lui qui donna éventuellement son nom à la municipalité.

En 1871, le curé Elzéard Auclair, né le 1^{er} août 1838 à Baie Saint-Paul, s'y installa définitivement. (Il devait décéder à Saint-Urbain dans le comté de Charlevoix le 4 mars 1896). Il y exerça le ministère jusqu'en 1880, et a laissé une marque indélébile sur la population de Saint-Prime et sur le "devenir" de la municipalité. En 1880, il fut remplacé par l'abbé F.-X. Belley.

À cette époque, le territoire était encore habité par des trappeurs, et certains nomades. Et ceux qui ne s'adonnaient pas à la trappe travaillaient dans les chantiers forestiers pour la compagnie Price l'hiver, cultivaient aussi des légumes et céréales durant l'été, mais... pour leur seule consommation personnelle.

Jérémie Bouchard était parmi ces premiers habitants du territoire, et avait vécu au bord de la rivière Ashouapmouchouan avant de s'installer définitivement sur un lot acheté en 1862.

À partir de 1864, la messe du dimanche fut célébrée à Saint-Prime dans la maison de François Lapierre, et ce jusqu'à 1871, alors qu'on construisit le premier presbytère et la première chapelle du village.

Mais entre 1864 et 1871, plusieurs pionniers vinrent s'installer à Saint-Prime. Outre François Lapierre et Jérémie Bouchard, des lots avaient été achetés par Louis Paré, Onésime Chalifour, Ignace Taillon, Octave Taillon, tous en 1864. En 1865, l'histoire nous apprend que Isaïe Lapierre, celui-là même qui était venu la première fois avec son frère François en 1862, s'installa définitivement à Saint-Prime.

Par la suite, les rangs un et deux reçurent d'autres colons, dont plusieurs devaient s'illustrer quelque temps après. Honoré Lamontagne s'installa en 1866, Louis Marcoux en 1868, Alphonse Marcoux en 1870, Edouard Marcoux et Hilaire Bélanger également en 1870.

En 1871, Saint-Prime accueillait aussi celui qui allait devenir le premier député du comté de Roberval résident de Saint-Prime : M. Elie Saint-Hilaire, un homme haut en couleurs et dont nous aurons l'occasion de parler subséquemment. Jean Légaré et Pierre Bélanger furent aussi parmi les arrivants de cette première décennie de Saint-Prime en ce qui

concerne les rangs un et deux.

Pour ce qui est du rang 3, les premiers arrivants furent Joseph Gosselin, Léopold Coulombe, Georges Pouliot et Magloire Tremblay en 1868; Eugène Laflamme, Salutaire Tremblay, Pierre Gosselin et Charles Juneau en 1869, et Eustache Fradette en 1870. Pour le rang six, les pionniers furent Anthyme Fréchette arrivé en 1869, Edouard Routhier, Alfred Doré, Louis Routhier, Francis Côté, Olivier Duchêsne et plusieurs autres, arrivés après 1869.

L'histoire nous apprend aussi que c'est quelque temps après le grand feu de 1870 que Saint-Prime eut sa première scierie.

En l'occurrence, il s'agissait d'un moulin construit sur les berges de la Rivière-à-la-Chasse par M. Léopold Coulombe. Incendiée en 1872, la scierie fut par la suite cédée à M. Louis Guy en 1881, après avoir été la propriété de M. Epiphane Bilodeau. Ce qui signifie qu'aussitôt le grand feu terminé, Saint-Prime pouvait déjà compter sur une scierie, tout comme d'ailleurs, la réorganisation sociale alla de très bon train.

Et en 1872, la population de Saint-Prime, qui comptait 45 familles seulement une année auparavant, avait grimpé à 61 familles, dont 175 communiants et 170 enfants, soit 354 habitants.

Il ne faut pas croire que ces colons étaient tous démunis d'instruction et de formation académique. Parmi les premiers arrivants, plusieurs avaient même fait leurs "humanités" ou cours classique. On retrouvait dans ce cas précis, Stanislas Maurice de l'Île d'Orléans, diplômé en musique et premier organiste de la paroisse, Louis Marcoux de Beauport, Elie Saint-Hilaire, ex-instituteur qui devait par la suite devenir député du comté, et d'autres.

Il faut savoir aussi qu'avant l'érection du

premier presbytère, qui fut aussi la première chapelle, les mariages se faisaient à Roberval.

C'est d'ailleurs là que le trappeur Jérémie Bouchard épousa Marie Girard de Roberval, le 8 septembre 1863. D'autres mariages furent célébrés dans la municipalité voisine de Roberval, notamment entre Adélaïde Lavoie et Louis Paré, le 27 février 1865, puis entre Ignace Taillon et Marie-Anatole Lamontagne le 9 septembre 1867.

Tout ça nous mène au premier mariage célébré à Saint-Prime le 10 janvier 1871 dans la maison de François Lapierre, entre Georgianna Tremblay et Eugène Laflamme.

Ce premier mariage fut béni par celui qui allait devenir neuf mois plus tard le premier curé de Saint-Prime, l'abbé Elzéard Auclair qui défendit aux gens de la noce, une soixantaine de personnes, de danser. Ce qui fut respecté. Quant aux écrits relatant ce mariage, voici l'extrait du registre de la paroisse de Roberval, concernant ce premier mariage à être célébré dans la localité de Saint-Prime, qui ne possédait pas encore sa propre charte municipale, mais qui n'allait pas tarder à se détacher de Roberval pour devenir une paroisse autonome.

Extrait des registres de mariages de la paroisse de Roberval

“Le 10 janvier 1871, après la publication d'un ban de mariage fait aux prônes de nos messes paroissiales, et vu la dispense des deux autres bans accordés par le Révérend Messire Prime Girard, curé de cette paroisse, en vertu des pouvoirs à lui-même conférés par Mgr. l'Archevêque de Québec, entre Eugène Laflamme, fils majeur de Jacques Laflamme, cultivateur, et de Marie Bonneau de Saint-Laurent, Île d'Orléans, d'une part et Georgianna Tremblay, fille mineure de Salutaire Tremblay, cultivateur, et d'Adélaïde Martel de cette paroisse, d'autre part, ne s'étant dé-

couvert aucun empêchement au dit mariage, et du consentement des parents de la mineure, nous prêtre, vicaire sous-signé, avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Salutaire Tremblay, père de l'épouse, de Délima Duchesne, amie de l'épouse, et de Louis Laflamme, frère de l'époux, et de Alphonse Marcoux, ami de l'époux."

Tous trois ont signé avec nous:

Eugène Laflamme

Louis Laflamme

Délima Duchesne

Elzéard Auclair, Ptre.

Premier baptême

Quant au premier baptême de Saint-Prime, il fut célébré le 16 septembre 1871, toujours par l'abbé Elzéard Auclair. Il s'agissait du baptême de Eugène Laflamme junior, fils de Georgianna Tremblay et Eugène Laflamme senior. Le parrain était le grand-père de l'enfant, Salutaire Tremblay et la marraine sa grand-mère, née Adélaïde Martel.

Cependant pour la paroisse de Saint-Prime, les registres ne s'ouvrent qu'en 1872 et jusqu'à cette année-là, tout était consigné dans les registres de la ville voisine de Roberval. C'est ainsi qu'on apprend que la première sépulture officialisée dans le registre paroissial de Saint-Prime, fut celle de M. Thomas Savard, veuf de Anne Savard, décédé le 11 mai 1872.

En cette même année de 1872 fut érigé dans la chapelle de Saint-Prime, le premier "Chemin de la Croix" qui avait été autorisé par l'Archevêque de Québec, le 15 août. C'est peu avant les fêtes de la Nativité soit le 8 décembre, que fut inauguré ce Chemin de Croix.

Avec près de 350 habitants, Saint-Prime progressait lentement mais sûrement et, on peut facile-

ment imaginer le jeune village deux ans après le grand feu, de douloureuse mémoire.

Tout d'abord, la vie sociale avait fait des progrès énormes, la municipalité avait son curé résident, possédait sa chapelle, son moulin à scie, beaucoup de lopins de terre faite, et dans les comptes de la fabrique pour la fin de cette année 1872, il était fait état que la paroisse avait reçu un don de 300 \$ de l'Évêché après le grand feu, ce qui avait permis de construire la chapelle dont une partie restait cependant à payer.

Le bilan pour cette première année d'opération de la Fabrique de Saint-Prime se lit comme suit: Recettes 997,08 \$, dépenses 1 046,61 \$, pour un déficit de 69,43 \$.

1872 marque aussi la décision gouvernementale de l'érection municipale de Saint-Prime, cela, après moins d'une décennie de défrichement et de colonisation. Mais ce détachement de Roberval s'était produit après un cheminement qu'il vaut la peine de décrire ici, si on veut bien comprendre ce qui s'est passé à cette époque glorieuse des huit ou neuf premières années d'existence de la paroisse de Saint-Prime.

Au mois de février 1872, le Lieutenant-gouverneur en Conseil ordonna le détachement d'une partie de la municipalité de Roberval (selon les écrits du temps) *"pour former la municipalité de Saint-Prime, qui s'étendra à l'Ouest, en prenant pour ligne de séparation, celle située entre les lots 10 et 11 du canton Quiatchouan, au sommet de la Côte du Cran, la ligne de front aussi bien que la profondeur étant indéterminées; état de chose qui a subsisté jusqu'au détachement de la partie ouest de la Rivière-à-l'Ours pour former la municipalité de Saint-Félicien, tandis que la profondeur consistera en neuf rangs de 25 acres chacun, soit trois lieues de profondeur"*.

Saint-Prime devient une municipalité

En 1871, la grande municipalité de Roberval comptait 2,468 âmes et s'étendait sur 30 milles de longueur, avec les paroisses de Chambord, Roberval et Saint-Prime comprises dans le recensement fédéral de cette année-là.

En effet, c'est cette année-là, suite à certaines critiques venant de citoyens de Saint-Prime, mécontents de la répartition des argents et effets recueillis suite au grand feu de 1870 et au gel de 1871, que le Conseil municipal de Roberval décida de demander au Lieutenant-gouverneur du Québec le détachement des dessertes de Chambord et de Saint-Prime.

L'histoire mentionne aussi que c'est l'éloignement qui était à l'origine de tous ces problèmes de partage, qui semblaient ne pas faire l'affaire de tout le monde.

Il faut ajouter ici que le territoire était très vaste, et que malgré le petit nombre de citoyens qui l'habitaient, cette étendue démesurée rendait parfois certaines tâches de distribution difficiles et ingrates...

Donc, c'est finalement le 4 décembre 1871 que fut votée la résolution demandant que chaque paroisse, dont Saint-Prime, devienne une entité distincte. En février 1872, la résolution était entérinée par le Lieutenant-gouverneur en Conseil.

Finalement, le 10 février 1873, le Préfet de Roberval convoqua à Saint-Prime une assemblée de

francs-tenanciers, ceci, par ordre du Lieutenant-gouverneur en Conseil. L'assemblée en question fut présidée par le Préfet Sylvestre Bouchard, cependant que Elie Saint-Hilaire agissait comme secrétaire. La réunion fut tenue dans la maison de Georges Laberge et plusieurs pionniers de Saint-Prime assistèrent à cette assemblée historique. Léopold Coulombe, Isaïe Lapierre, Onésime Chalifour, Jean Légaré, Germain Desgagné, Louis Marcoux, Félix Rainville, François Lapierre, Edouard Lalancette (Ashouapmouchouan), Abel et Louis (Petit Louison) Savard, Paul Laurin, Toussaint Bouchard, Ferdinand Simard, Jean Lachance formaient ainsi quorum sous la présidence du maire Sylvestre Bouchard.

Au cours de cette réunion il fut résolu et statué ce qui suit: Que Messieurs Louis Marcoux, François Lapierre, Félix Rainville, Edouard Lalancette (de l'Ashouapmouchouan), Toussaint Bouchard et Ferdinand Bouchard de même que Jean Lachance de la Rivière-à-l'Ours forment le premier Conseil municipal de la paroisse de Saint-Prime.

Le soir même, on engagea M. Elie Saint-Hilaire comme secrétaire de la nouvelle municipalité, au salaire de 25 \$ par année.

Quant à l'élection du premier maire de Saint-Prime, ce sont les conseillers qui devaient le choisir et la tâche échoua à M. Louis Marcoux qui fut élu à l'unanimité des voix.

M. Marcoux devait d'ailleurs occuper le poste jusqu'au 7 juin 1875, alors qu'il dut abandonner pour retourner à Beauport.

On désigna la maison de Georges Laberge pour tenir les réunions du Conseil et ceci à raison de 0,25 \$ de location par séance.

Ce même conseil ne tarda pas à faire parler de lui, et se plaignit lui aussi que la répartition des ar-

gents versés par l'État pour aider les trois paroisses-filles de Roberval n'apparaissait pas équitable aux membres du Conseil de Saint-Prime.

Devant ces protestations, le Préfet de l'époque, M. Sylvestre Bouchard, "après consultation avec un avocat québécois", régla le différend en octroyant une part de dettes à chacune des anciennes dessertes de Roberval ainsi que la part de l'indemnité seigneuriale leur revenant.

Curieuse époque que ces années d'après le feu. L'histoire mentionne à plusieurs endroits les gelées hâtives de 1871 et la disette qui s'ensuivit les deux années suivantes.

Malgré les secours venus d'un peu partout après le feu et le gel, des gouvernements, de l'Église, des industries, des municipalités de Chicoutimi et d'Hébertville, la situation en 1872-73 n'était guère enchanteuse pour tout le monde, comme en fait foi une lettre que Jean-Baptiste Parent de Roberval écrivait à son frère Étienne, et qui parut dans "Le Canadien", édition du 26 avril 1872.

La lettre mentionnait entre autres, et nous citons : *"Il n'y a pas que les hommes qui manquent du nécessaire, le fourrage fait aussi défaut et l'on voit tous les jours quelqu'un qui passe, demandant de porte en porte du pain et de la paille. Il est déjà mort plusieurs animaux de faim, et combien va-t-il en mourir d'ici au printemps ? Dieu seul connaît comment tout ça se terminera"*. Fin de la citation.

Le voisinage entre les citoyens de Roberval et de Saint-Prime demeurait excellent malgré tout et on ne rencontre nulle part dans les notes historiques recueillies un peu partout dans la région en général et à Saint-Prime en particulier, d'animosité, si ce n'est sur cette question de la répartition qui fut d'ailleurs rapidement réglée par le Préfet Sylvestre Bouchard, et il semble... avec l'accord de toutes les parties, comme on l'a vu plus tôt.

À Saint-Prime, les années 1873-74 marquent aussi le pas des premières résolutions importantes du Conseil municipal local, notamment en ce qui concerne les chemins.

Louis Paré fut nommé inspecteur de voirie et, on décida de construire dès 1873, deux ponts temporaires publics dont l'un sur la Rivière-aux-Iroquois en face de chez Euloge Ménard et sur le chemin convergeant vers le lac, l'autre à proximité de la terre de Jérémie Bouchard, sur la Rivière-à-l'Ours, ce qui permettait de rejoindre la mission de Saint-Félicien.

Voici d'ailleurs le texte de la résolution concernant ces deux premiers ponts construits ou plutôt commandés par l'administration du maire Louis Marcoux en 1873 : *“les ponts sur les cours d'eau seront construits en bois rond, mais devront être placés sur deux quais assez élevés et assez solides pour ne pas permettre au gonflement des eaux de les enlever ou de les briser. Il y aura deux ponts publics, l'un chez Euloge Ménard et l'autre chez Jérémie Bouchard. Pour la présente année, ces deux ponts publics seront remplacés par deux espèces de ponts flottants construits sans délai par la main-d'oeuvre des personnes intéressées à ces travaux, mais d'ici au mois de mai 1874, ils seront faits suivant la loi et bâtis sur deux quais assez élevés et assez solides pour qu'ils ne soient pas brisés et emportés par le gonflement des eaux”*.

“Tous les occupants de terre des townships seront obligés à sa confection et son entretien (des ponts)”. Fin de la citation.

Cette importante résolution de l'époque démontre comment l'entraide était alors érigée en système et acceptée autant par les dirigeants que par les simples citoyens. Le miracle est sans doute le fait que chacun accomplissait sa tâche, participant à la vie communautaire locale de façon très diversifiée, notamment en pourvoyant à l'entretien

et même à la construction de voies de circulation et ponts de bois rond passant devant sa demeure.

D'ailleurs, les années de 1872 à 1875 furent aussi très fertiles en organisation religieuse et civile à Saint-Prime et outre qu'on inaugura le premier cimetière le 2 août 1874, on fonda aussi à Saint-Prime quatre jours plus tard, soit le 6 août 1874, la première société de tempérance locale! En tout, 38 personnes adhérèrent ce jour-là à la "croix de tempérance" et reçurent des mains du prêtre la croix symbolique de cette adhérence au mouvement qui devait changer d'appellation à plusieurs reprises au cours des années qui suivirent.

1874 fut aussi une année de recul démographique à Saint-Prime, alors qu'une dizaine de familles, dont plusieurs qui avaient vécu le grand feu de 1870 et le gel des récoltes de 1871, décidèrent finalement d'abandonner ce coin de terre devenu singulièrement inhospitalier pour elles.

Cependant, malgré ces défections, le progrès continuait sa marche et en 1875, Saint-Prime construisait sa première Salle publique et on commençait à discuter sérieusement de la construction d'une nouvelle église...



Organisation scolaire

Parallèlement à l'organisation municipale, l'année 1872 marque aussi la création de la première Commission scolaire de Saint-Prime, implantée sous l'instigation du Lieutenant-gouverneur en Conseil.

M. Louis Marcoux en devint le président le 28 juin 1872, et il fut élu au poste par les autres commissaires, qui étaient alors Messieurs Ignace Taillon, Edouard Coudé, Jacques Côté et Toussaint Bouchard.

M. Elie Saint-Hilaire qui était déjà secrétaire de la municipalité accepta aussi le poste de secrétaire de la Commission scolaire et c'est lors de cette première réunion que les commissaires décidèrent de diviser la municipalité en quatre arrondissements scolaires délimités comme suit :

Arrondissement numéro 1 : Le coeur du village ou les premier et deuxième rangs de Saint-Prime, depuis le Grand Rang jusqu'à la Rivière-aux-Iroquois. L'arrondissement numéro 2 comprendrait les deux rangs mentionnés plus haut depuis la Rivière-aux-Iroquois jusqu'à la Rivière-à-l'Ours. Quant à l'arrondissement numéro 3, il impliquerait les rangs 3 et 4 (aujourd'hui le Rang 3) et le quatrième arrondissement, toute la mission de Saint-Félicien, qui commençait à connaître aussi certains développements importants.

La première réunion du Conseil des commissaires se termina sur une résolution adoptée à l'una-

nimité, pour ouvrir des écoles dès l'année 1872 et, ceci pour chacun des arrondissements numéros 1, 2 et 4 et d'autoriser le secrétaire Saint-Hilaire à faire des offres d'emploi pour trois institutrices.

En octobre de la même année, selon une résolution de la Commission scolaire de Saint-Prime, ladite commission engagea deux institutrices; Mlle Adeline Légaré, première enseignante de Saint-Prime qui reçut mandat d'enseigner à l'école numéro 1 et, Mlle Sophie Bouchard, qui reçut comme tâche de dispenser l'enseignement à l'école numéro 2.

Le salaire annuel des deux enseignantes fut fixé à quatre-vingts dollars par an (80 \$), peut-on lire aussi dans le procès-verbal de la Commission scolaire datant d'octobre 1872. Le document est dûment signé par le président Mouis Marcoux et contresigné par Elie Saint-Hilaire, secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de Saint-Prime.

Il est à noter aussi qu'à cette époque, les institutrices étaient payées moitié en argent, moitié en grain.

Adeline Légaré s'installa dans un petit campe, près de l'église et déménagea plus tard dans la salle publique construite, comme nous l'avons vu plus tôt, en 1875. Finalement, Mlle Légaré, qui devait par la suite devenir religieuse, eut sa première véritable école (construite spécialement à cette fin) vers 1881 et elle enseigna à Saint-Prime jusqu'en 1884.

Par la suite, après plusieurs années à deux ou trois petites écoles, la Commission scolaire devait construire une école (1886) près du presbytère et qui fut, dès lors, la plus importante du village, jusqu'à l'arrivée des Soeurs du Bon Conseil au début du 20^e siècle.

Toujours à cette lointaine époque, les commissaires d'école avaient entière juridiction sur les ma-

tières qui devaient être enseignées si on se fie aux documents de l'époque, dont celui-ci, datant du 19 novembre 1880 et qui stipule ceci : *"Il est ordonné et statué par le règlement des commissaires d'écoles comme suit : Stanislas Maurice propose, secondé par Eugène Simard, qu'aucune autre matière que le catéchisme, la lecture et l'écriture avec un peu de calcul mental, ne soit enseignée dans «les écoles» de Saint-Prime aux enfants qui doivent laisser l'école aussitôt après leur première communion"*. Fin de la citation de ce document signé par Ignace Taillon, le président de la Commission scolaire en 1880, et par Elie Saint-Hilaire, toujours secrétaire-trésorier à cette époque.

Plusieurs autres institutrices laissèrent leur marque dans les premières écoles de Saint-Prime, et on peut mentionner entre autres noms que l'histoire a conservés, ceux de Mlle Laberge, Mlle Bendamou et Mlle Guy.

Il faut aussi signaler qu'à cette époque où les humains faisaient fondre la graisse pour en faire des chandelles, l'institutrice avait souvent l'obligation contractuelle d'entretenir l'école et parfois d'y vivre, ou encore d'être là très tôt le matin en hiver, afin d'allumer le poêle à bois qui était l'unique système de chauffage existant.

Il arrivait même que l'institutrice doive aussi assurer le logement et le couvert de quelques élèves qui demeuraient trop loin de l'école pour faire le trajet, quotidiennement.

Au début de cette première ère scolaire, plusieurs résidents de Saint-Prime se succédèrent à la tête de la Commission scolaire, dont Louis Marcoux, le premier président, puis Joseph Gosselin en 1876 et Ignace Taillon en 1880.

Stabilisation d'une paroisse

Les ancêtres québécois étaient profondément croyants et à Saint-Prime on n'échappait pas à cette règle. Les pionniers partis de Beauport, de Sainte-Foy, de l'Île d'Orléans et d'ailleurs, avaient dans leur sang, à la fois l'esprit de pionnier et un sentiment d'appartenance religieuse très développé.

Fruit d'une hérédité et d'un apprentissage qui ne faisaient jamais défaut, ces deux vertus caractérisaient profondément les premiers arrivants de Saint-Prime et lorsqu'en 1877 le gouvernement leur accorda gratuitement un demi-lot, ils gardèrent la partie avant de ce demi-lot situé dans le canton Ashuapmouchouan pour y construire une église.

Le fait est que la population devenait de plus en plus importante et l'arrivée du chemin public jusqu'à Saint-Félicien permettait maintenant à ces gens de venir à la messe du dimanche plus facilement, et... comme la chapelle était devenue trop petite pour tout le monde, il fallait envisager la construction d'un nouveau temple.

De plus, une certaine exode qui avait marqué les années qui suivirent le grand feu et les gelées prématurées de 1871, avaient été remplacée par un nouvel enthousiasme pour le Lac-Saint-Jean qu'on décrivait maintenant, en certains endroits, comme une "terre promise".

Le diocèse de Chicoutimi était aussi devenu opérant et à Saint-Prime, la population désirait asseoir sa foi dans un temple mieux adapté à ces don-

nées nouvelles. Données remplies de promesse si on peut dire.

Pour le curé Elzéard Auclair, nul doute que cette idée de construire une église qui serait apte à recevoir tous les communiantes était devenue une de ses grandes priorités. C'est ainsi qu'après une quinzaine d'années d'existence seulement, Saint-Prime fut dotée d'un nouveau temple catholique et le curé Auclair écrivit à ce moment-là, dans les notes de la paroisse, le bref et très significatif compte-rendu que nous livrons ici intégralement :

"Le 18 décembre 1879, nous, prêtre sous-signé, étant dûment autorisé par Mgr Dominique Racine, évêque de Chicoutimi, avons fait bénir par le Rév. Messire Bruno Leclerc, Vicaire Forain et curé d'Hébertville, avec les solennités prescrites, notre nouvelle église de Saint-Prime, construite en bois, laquelle a soixante pieds de nef sur quarante pieds de largeur. (60 x 40); vingt-quatre pieds de chœur sur vingt-deux de largeur. (24 x 22). La première messe a été chantée par Messire Delage, curé du Grand-Brûlé (Laterrière), et le sermon de circonstance a été donné par le Rév. Messire Leclerc, Vicaire Forain. Tous les confrères présents ont signé.

Elzéard Auclair, Ptre-curé".

Le jour de la bénédiction de l'église, lorsque les fêtes d'ouverture furent terminées, tous les citoyens de Saint-Prime qui avaient pu assister à ces offices hauts en couleur s'en retournèrent chez-eux le coeur gonflé d'espoir et de joie. Espoir en l'avenir et joie de voir se concrétiser la continuité de la paroisse dans la possession d'un temple digne des efforts fournis au cours des 15 premières années d'existence de cette municipalité qui commençait à compter parmi celles, importantes, du Lac-Saint-Jean...

Mais derrière ces quinze années d'ébauche et de travail concret, il y avait des hommes, des fem-

mes, des êtres dépourvus de méchanceté, croyant en la vie, capables d'accepter la souffrance pour accéder au bonheur de maîtriser la vie d'abord en tant que colons, puis... en tant qu'humains bien nantis et fiers de leur nouveau patrimoine.

Parlons maintenant un peu plus de certains de ces êtres d'élite qui ont fait les débuts de Saint-Prime, de leur travail aussi, dont nous avons peu ou pas parlé dans les pages précédentes.

Là-dessus, nous sommes gré à ceux qui ont conservé les archives qui ont rendu possible les portraits qui vont suivre et dont quelques-uns sont sans doute le fruit d'êtres un peu hors du commun.

Et comme il est déjà écrit qu'à tout seigneur tout honneur... Commençons donc avec le fondateur, François Lapierre!



En posant sa pierre

“C'est en posant sa pierre que l'homme contribue à bâtir l'univers”. Cette citation de Saint-Exupéry trouve toute sa signification dans l'origine des paroisses du Lac-Saint-Jean et même de tout le Québec et les noms des personnages légendaires qui se sont associés à la fondation et à la progression de la municipalité de Saint-Prime, sont légion, qui ont ainsi “posé leur pierre”.

François Lapierre et sa descendance furent de ceux-là.

Cet “habitant de l'Île d'Orléans” pour parodier le poète Félix Leclerc, (lui aussi pionnier mais d'un autre art) cet habitant donc, fils de l'Île et aussi fils de pionnier, s'installa à Saint-Prime à une époque où seuls quelques trappeurs habitaient cette région. Il y avait bien une petite ville déjà existante à côté, Roberval; mais à cette époque où les communications se faisaient à pied, à cheval ou par voie d'eau, les distances étaient encore importantes, au point qu'une course de dix milles en amont ou en aval d'une rivière représentait trois heures de trajet lorsqu'on devait le faire à pied.

Cela n'arrêta pas nos ancêtres, n'arrêta pas François Lapierre, ni son frère Isaïe, venu avec lui une première fois en 1862 et revenu s'installer en 1865.

François Lapierre n'eut pas d'héritier avec sa première épouse, mais un deuxième mariage allait lui assurer une descendance. Ce second mariage, contracté avec Joséphine Légaré leur donna un fils,

François-Xavier, barbier-horloger, et qui devint par la suite, à la fermeture de l'hôtel de M. Arthur Rainville, le deuxième hôtelier de Saint-Prime.

Mais parler de ces pionniers c'est aussi parler de leur mode de vie. Qu'on imagine le jeune François faisant de la terre avec pour seuls outils sa hache et ses deux mains.

Qu'on imagine aussi le courage qu'il a fallu aux premières épouses qui suivirent leurs hommes dans cette vallée de Saint-Prime, située au coeur du Lac-Saint-Jean-Ouest, à l'époque où tout se faisait, se créait pour ainsi dire, à la main.

Au début on lavait le linge au ruisseau, puis ce fut dans une tonne et on dit des femmes de l'époque qu'elles avaient souvent les mains gercées. La vaisselle était aussi extrêmement rare. Il s'agissait plus souvent qu'autrement de vaisselle de fer blanc, de marmites faites du même métal et les ustensiles de cuisine étaient encore plus rarissimes. On devait d'ailleurs, en 1864, faire le trajet à pied jusqu'à Roberval pour en acheter chez Euloge Ménard de préférence. François et son frère Isaïe durent coucher sur des lits de branches de sapin, et ce n'est qu'avec l'arrivée des femmes, des pionnières, que les demeures prirent peu à peu une allure civilisée. L'arrivée des premiers métiers à tisser marqua aussi les débuts de Saint-Prime. Dès lors, les épouses purent confectionner des vêtements, des catalognes et même des couvre-lits faits à partir de patrons très appréciés encore de nos jours.

François Lapierre et ses congénères coupaient leur grain à la faucille, le mettaient en gerbes et le battaient à la main durant les jours creux de l'hiver. Il en allait de même pour le foin que les pionniers coupaient à la petite faux pour le mettre ensuite en veillottes et l'engranger en se servant d'une charette à deux roues, fort populaire à cette époque lointaine. Toute la famille travaillait aux champs le mo-

ment venu et toute la famille vaquait aussi aux diverses tâches des pionniers.

Les pommes de terre s'arrachaient à la main, tard l'automne et représentaient pour certains pionniers, certaines familles, une grosse part de "l'ordinaire" de la table.

Quant à la terre, François faisait brûler tout ce qu'il pouvait, et ensuite il brisait cette terre avec une bêche. Plus tard, il se servit d'une herse à dents. On semait ensuite à la volée, entre les souches calcinées.

Et tout servait à cette époque glorieuse des découvreurs de terre. Ainsi, quant on faisait boucherie, qu'on tuait un boeuf ou un porc, toute la paroisse était invitée à assister à l'événement, car c'en était un. On partageait avec ses amis, et tout était mis à contribution, de l'animal, pour assurer la survie de la famille.

C'est ainsi que des chaussures étaient fabriquées artisanalement avec le cuir du boeuf tué, et c'est ainsi aussi qu'on dit de nos ancêtres, qu'ils portaient des "souliers de boeufs".

On faisait même avec les pieds de boeuf une huile qui servait alors à de multiples usages. Pour huiler les voitures, les rouets, les bottes, les métiers à tisser, et avec les résidus de cette huile, la seule existante à Saint-Prime à cette époque, on faisait une colle dite "colle forte". Et huile de pied de boeuf et colle forte avaient leur utilité en ces temps lointains.

Quant au savon qu'on employait, c'était aussi un produit du pays, un savon qu'on fabriquait avec toute sortes de déchets de viande dont on faisait fondre la graisse dans une lessive de cendre de bois franc. Le gras de surface était ensuite ramassé et on le plaçait dans une chaudière (boiler), où l'on ajoutait de la gomme de sapin, un bon "lessis" de cendre forte et on faisait mijoter le tout jusqu'à ce que la

cuisson provoque un épaississement du bouillon. On laissait ensuite refroidir une journée et on coupait en morceaux, ce qui assurait la provision annuelle de "savon d'habitant", qui ne coûtait que de la sueur et des efforts aux femmes des colons, qui assumaient cette tâche très dure, mais en même temps si utile au foyer familial.

C'est à tous ces us et coutumes que les premiers colons et leurs épouses devaient se soumettre pour survivre. Mais cela ne les empêchait pas de vivre heureux, et surtout de mener une vie où l'oisiveté comptait pour très peu.

Mais, à travers ces gens, survenaient parfois des personnes au tempérament un peu plus vif; des hommes "hors du commun" comme on disait autrefois en parlant des hommes forts physiquement.

Des gens originaux aussi comme on le verra avec l'arrivée à Saint-Prime d'une figure légendaire, un homme qui mérite de s'asseoir à côté des multiples figures folkloriques que le Québec a connu depuis trois siècles et plus.

Fabuliste, arrogant parfois, humoriste, pince-sans-rire débonnaire, raconteur inné, autant de qualificatifs qui peuvent décrire le personnage dont nous allons tantôt dresser le portrait. M. Charles Juneau, que les plus vieux citoyens de Saint-Prime se rappellent avec beaucoup d'à-propos, faisait partie de ces "hommes hors-du-commun" dont nous entretenaient jadis nos aïeux.

Mais avant d'en arriver à ce "géant" de l'histoire folklorique des débuts de Saint-Prime, parlons un peu aussi des gens qui précédaient habituellement les colonisateurs. Les chasseurs, trappeurs, dont nous avons dressé un modeste portrait un peu plus tôt, mais qui étaient suffisamment nombreux pour qu'on les nomme, car certains ont aussi créé des dynasties toujours bien vivantes à Saint-Prime et dans la province; dynasties qui ont fait la force de la mu-

nicipalité à travers 120 ans d'âge.

Il y eut bien entendu Jérémie Bouchard, mais il y eut également Edouard Lalancette, (père et fils), Edouard Coudé, Etienne Perron, Simon Bell, Hubert Villeneuve, Pierre Romaine (Tremblay), Alexandre Fraser, alors employé de la Baie d'Hudson et le métis Jim Raphaël.

Tous ces hommes étaient déjà installés au bord de la grande rivière Ashuapmouchouan, avant que ne s'abatte le grand souffle colonisateur apporté par les Lapierre, Légaré, Marcoux, Lamontagne, Taillon, Rainville, Saint-Hilaire et tous les autres à partir de 1864.

Jérémie Bouchard pour sa part devait abandonner le métier de trappeur dès 1864 pour devenir colon et il eut avec son épouse Marie Girard, 12 enfants, dont plusieurs ont marqué l'évolution de Saint-Prime à divers niveaux.

C'est d'ailleurs la mise à contribution de tous les citoyens de Saint-Prime, trappeurs y compris, qui permit à la localité de survivre et de progresser après le grand feu et les gels des années qui suivirent. De progresser et aussi de croître envers et contre tout, y compris la crise démographique importante survenue peu après 1870, et dont nous avons déjà fait écho.



Feu M. Charles Juneau, un homme qui appartient à la légende régionale et québécoise, et qui fait partie aussi des "gloires" de Saint-Prime. Cette photo prise avant sa mort en 1935, alors qu'il avait 85 ans, témoigne de sa très grande vitalité, même à la fin de sa vie.

Un homme entre dans la légende

Né à Québec, rue Des Fossées, le 12 février 1850, Charles Juneau fut baptisé dans l'église Saint-Roch. C'est à l'âge de 20 ans, en 1869, qu'il vint à Saint-Prime, où il avait acquis six lots dans le rang trois. Par la suite, il devait acheter une demi-douzaine d'autres lots.

Le 28 août 1871, Juneau épousait, à Sainte-Justine de Dorchester, celle avec qui il allait vivre 56 ans et 17 jours. Elle s'appelait Philomène Roy, et lors d'entretiens datant de 1935, mais publiés en juillet-août 1965 par la revue Saguenayensia, Juneau relatait son voyage avec la nouvelle mariée, en des termes qu'il vaut la peine de reproduire ici, tellement ils sont savoureux : *“Je me suis marié le 29 août 1871. J'étais jamais allé voir ma femme étant fille. Je lui ai écrit trois fois et une fois elle m'a répondu : “tu viendras me chercher quand tu voudras”. Un beau dimanche, j'étais à la messe à Roberval, j'étais assis sur le perron parce que l'église était trop petite; tout à coup, je m'entendis publier; je dis à ceux qui étaient autour de moi : Il se trompe, certain! Mais il ne se trompait pas. J'avais été voir le curé la veille avec la lettre de Sainte-Justine. Et puis ensuite, bien, je me rendis en voiture jusqu'à Chicoutimi, et de là à Québec. Ce sont les trappistes qui m'ont marié moi; c'était des trappistes à Sainte-Justine dans ce temps-là; c'est le père Henri Debrix qui m'a marié, un lundi, et ça m'a coûté 2,50 \$. Je suis parti le lendemain pour le Lac... avec ma femme! Ma voiture était à Roberval, chez Grégoire Tremblay, l'oncle de Césaire Tremblay*

de La Doré. Rendu aux écluses de castor (NDLR : Avant ses lots à Saint-Prime), il fallait débarquer tout le bagage pour traverser ces étendues d'eau; je traversai la petite jument, la chaudiérée de vaisselle - avant ça j'avais rien que du fer blanc - et ma femme... tout sur mon dos. J'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Et là, en arrivant, j'ai préparé le lit de la mariée. J'avais mes outils; j'ai percé des trous pour les "barreautins", ensuite j'ai fait des travers en bois rond, j'ai placé des branches de sapin... et c'était fait. Ça été mon voyage de noce. Je suis resté avec elle, 56 ans et 17 jours. Je n'ai pas eu d'enfant. Elle était cinq ans plus vieille que moi; elle est morte à 83 ans et huit mois". Fin de la citation.

Telle était la façon de raconter de Charles Juneau, un géant de près de six pieds, et dont on dit que tout jeune, sa force physique était vraiment peu commune. D'ailleurs, tous ceux qui ont connu Charles Juneau semblent se rappeler avec beaucoup de plaisir ce fabuliste, innovateur, constructeur et qui a participé à l'érection de plusieurs des premiers bâtiments importants de Saint-Prime, telle l'église, le premier couvent, et aussi un moulin à scie dont il fut d'ailleurs propriétaire pendant près de deux décennies.

Juneau, qui devait déménager à Saint-Félicien, participa à la construction du moulin des Bernard, qui lui appartenait à cette époque. Il garda ce même moulin pendant 18 ans, mais changea souvent de meunier, car le moulin était aussi gréé pour faire les moulanges.

D'ailleurs, et alors qu'on l'interrogeait sur sa vie, Charles Juneau, dont le fabulisme ne fait aucun doute, racontait qu'à ce même moulin, on lui avait jeté un sort, de telle sorte que le moulin était toujours brisé, jusqu'à ce qu'il fasse intervenir un de ses amis, qui lui promit d'arranger ça. Une nuit donc, ce même ami jeta tous les morceaux du moulin, les coussinets et autres qui se brisaient continuelle-

ment dans une grande marmite qu'il fit bouillir. Suivant les affirmations de ce confident de Juneau, celui qui avait jeté le sort aurait tellement mal au ventre qu'il s'en repentirait et... que le problème de bris serait aussitôt réglé. Et effectivement, selon les mémoires du légendaire Juneau, il rencontra quelques jours plus tard à Montréal la personne qui lui avait jeté ce sort, et à qui il demanda si elle avait été malade récemment. La personne en question lui répondit qu'elle avait manqué mourir du mal de ventre quelques jours avant...

Après quoi Juneau n'eut plus de problème de bris... dans les coussinets et engrenages du moulin... Dans le même interview, Charles Juneau raconte qu'il était allé à Métabetchouan avec son cheval, en mentionnant que ce cheval était "un vrai chaland" et qu'il traversait la rivière avec la cariole et deux hommes dedans. *"En revenant passer la rivière, raconte Juneau, je vois du frâsis; je n'en fais pas trop de cas, mais il y avait de l'autre bord, 80 pieds à peu près de belle eau claire. Là, le cheval prend sa nage avec la cariole. De l'autre bord, on me demande par où j'avais passé pour traverser; je leur dis : "Par le chemin des fous"*.

Et ce pince-sans-rire raconte aussi comment il a fait un jour, passer le mal de dents à l'un de ses amis. Mais encore une fois, laissons la parole à Juneau, telle que relatée dans le même interview que précédemment : *"Une fois, j'étais au moulin, François Langevin arrive et me dit qu'il avait mal aux dents et il me demande conseil quoi faire. Je me mets à l'abîmer de bêtises et d'insultes. Il se fâche, veut me battre; moi je me sauve à la maison. Il arrive un peu après et me dit : Figure-toi Charles, que je n'ai plus mal aux dents"*. Telle était la psychologie de Charles Juneau...

Une autre fois, Juneau, qui adorait amuser la galerie, mais qui n'aimait pas qu'on ne le prenne pas au sérieux, raconte comment il avait fait une chute

de 80 pieds à Saint-Tite des Caps, avec son cheval, sans que ni l'un ni l'autre ne soient blessés.

Une autre fois encore, Juneau raconte qu'il a traversé une rivière en tirant à la fois sa jument et son épouse, plus une cariole contenant un poêle de 450 livres et... en ajoutant que durant la traversée, sa femme avait eu le temps... de faire cuire le pain...

Mais la meilleure anecdote de Juneau, c'est le maire de Saint-Prime, M. Marc Garneau, qui nous en faisait part, lui qui a connu le légendaire bonhomme, alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Cela concerne des outardes et selon le récit fait par Juneau à un groupe de jeunes dont faisait partie alors M. Garneau, cela se passa comme suit : (NDLR : c'est Juneau qui parle) *“Une fois j'arrive au bord d'un lac, je n'avais pas de fusil. On était en automne. J'aperçois à quelques centaines de pieds du bord, une volée d'outardes posées là. Je me déshabille rapidement et je saute à l'eau. Rendu pas loin des outardes je plonge en prenant de la corde dans... mes poches... pour attacher les pattes des outardes, ce que je fais rapidement. Et tout à coup, les outardes décident de prendre les airs et moi... je reste accroché à mes cordes, de telle sorte que les outardes me soulèvent et me promènent jusqu'à ce que je me laisse tomber dans un arbre creux que nous survolions à ce moment. Et dans l'arbre creux, je tombe droit sur le dos d'un ours. Alors je sors mon couteau de poche et lui pique le derrière pour qu'il me ramène à la lumière. Ce qu'il fait rapidement et je me laisse tomber...”*

Tel était le légendaire Charles Juneau, un homme original, drôle, et qui fut toujours estimé de tous pour sa très grande honnêteté et aussi sa... grande faconde.

Selon certains biographes, Juneau était encore très capable à l'âge de 85 ans. Des observations faites par M. Roland Coulombe et relatées dans la revue Saguenayensia de juillet-août 1965 indique

que Charles Juneau avait, à cet âge avancé, la démarche souple, un maintien solide, et “ses habits dénotaient un grand goût d'ordre et de propreté” est-il écrit aussi.

En 1935, Juneau portait une majestueuse barbe blanche, dont pour rire il arrachait parfois quelques poils. Cependant il était chauve et portait aussi une calotte ecclésiastique en velours noir. Et Coulombe rapportait aussi que, toujours en 1935, à 85 ans, Charles Juneau n'avait rien perdu de son intelligence, et que sa volubilité semblait avoir augmentée avec l'âge. “*Son imagination, prédominant sur ses autres facultés, avec sa force extraordinaire, sa grande audace, son goût des entreprises... explique assez bien ce qu'il raconte*” écrivait encore Roland Coulombe dans cette entrevue réalisée avec le légendaire Juneau.

Et en conclusion de ce même texte paru dans la revue Saguenayensia, on ajoute ceci : “*La meilleure tradition rapporte à son grand honneur, qu'il fut toujours d'une grande honnêteté et qu'il ne se servit jamais de son imagination pour tromper qui que ce soit dans les marchés; même sa charité, paraît-il, a toujours été sans borne*”.

Voilà! Homme de moulin, commerçant, charpentier, cultivateur, Charles Juneau a aussi été folkloriste avant la lettre et il mérite une place de choix à la fois dans l'histoire de Saint-Prime, mais également dans l'histoire régionale, tant son côté pince-sans-rire, humoristique et rabelaisien, il faut le dire, en fait un être superbe et fort attachant pour les générations qui l'ont connu, mais aussi pour celles qui voudront bien le redécouvrir.

D'autres pionniers

Mais Saint-Prime eut d'autres figures légendaires, des hommes, mais aussi des femmes courageuses, dont un exemple demeure la première institutrice de la paroisse, Adéline Légaré.

Elle aussi était de Beauport, patrie d'adoption du curé qui avait envoyé François Lapierre à Saint-Prime en 1862. Elle y était née le 9 juin 1850, de parents peu fortunés, mais très croyants et fort courageux.

Jean Légaré, son père, vint s'établir à Saint-Prime en 1871, avec son épouse Philomène, née Grenier, et leurs six enfants. Sa soeur Régina Légaré (Mme Louis Lamontagne) dans la biographie consacrée à cette future religieuse, raconte d'ailleurs qu'elle-même avait seulement quatre ans lorsque son père décida de venir à Saint-Prime. À cette époque (1871) Adéline avait 21 ans et avait déjà été religieuse quelques mois à l'Hôpital général de Québec. Elle avait revêtu l'habit en juin 1869, sous le nom de Soeur Sainte-Agnès, mais devant le grand déménagement prévu de la famille, Adéline renonça temporairement à sa vocation pour suivre ses parents, frères et soeurs dans cette lointaine contrée de découvreurs.

Elle quitta sa congrégation le 12 novembre 1869, quelques mois seulement après sa prise d'habit, et non sans s'être fait affirmer par la supérieure, Mère Saint-Olivier, qu'elle reviendrait un jour à la vie religieuse.

Adéline vouait un culte particulier à la Vierge Marie, raconte encore sa soeur Régina, dans la biographie dédiée à Adéline devenue Soeur Saint-Dominique. Au point qu'elle avait une statue qu'elle ornait de fleurs et souvent les voisins venaient chez les Légaré pour unir leurs prières à celles de la famille et particulièrement d'Adéline.

La maison des Légaré était située au bord de ce qu'on appelait autrefois la "grosse coulée" où résidait anciennement Henri Ménard.

Adéline aidait ses parents, et au temps des grandes gelées, vers 1871-1872, elle vit souvent pleurer sa mère alors que cette dernière faisait cuire du pain qui prenait une teinte foncée, à cause du blé gelé. Même chose pour les galettes de maïs et Adéline, dans le but d'aider ses parents, poursuivit des études qui lui permirent dès 1872, d'enseigner, au salaire de 80 \$ par an, comme on l'a d'ailleurs mentionné plus tôt.

La biographe d'Adéline raconte aussi que le midi, elle prenait son repas au presbytère et que le curé Elzéard Auclair lui offrait comme dessert une pomme,... qu'elle conservait précieusement pour la partager avec ses frères et soeurs, lorsqu'elle était de retour à la maison après ses cours.

À Saint-Prime, de 1872 à 1884, Adéline Légaré était surnommée affectueusement "la Petite Religieuse", ceci à cause de son dévouement auprès des malades et de sa mère, qui fut atteinte de paralysie et mourut en 1876.

Quand Jean Légaré, son père, contracta un second mariage, alors que toute la famille était élevée, Adéline se sentit libre et demanda son entrée au Noviciat de l'Hôtel-Dieu Saint-Valier de Chicoutimi. Elle y fut accueillie le 19 mars 1885 et revêtit le saint habit le 25 octobre suivant, sous le nom de Soeur Saint-Dominique.

Adéline Légaré, Soeur Saint-Dominique en religion, qui avait laissé une marque indélébile dans le coeur des premiers habitants de Saint-Prime, passa le reste de sa vie à servir auprès des malades, se dévouant sans cesse pour les autres, et ce, jusqu'à son décès survenu le 16 octobre 1914. Elle avait 64 ans et avait passé vingt-huit années moins un mois comme religieuse.

La première institutrice de Saint-Prime comme l'histoire le mentionne à juste titre, fut un continuel exemple d'abnégation et ce, tant lorsqu'elle servit sa communauté civile que dans la vie religieuse et c'est sans doute pourquoi l'histoire se doit aussi de rendre un hommage mérité à cette femme douce et forte, qui enseigna les rudiments de l'écriture et des mathématiques aux fils et filles des premiers colons de Saint-Prime.

Mais il y a d'autres citoyens qui méritent notre attention; d'autres citoyens des débuts, des premières décennies, et qui allaient aussi marquer profondément l'avenir. Elie Saint-Hilaire, premier député du Lac-Saint-Jean, fut un de ces illustres citoyens dont peut s'ennorgueillir Saint-Prime.



Le député de Saint-Prime, M. Élie Saint-Hilaire et le premier ministre du Québec, M. Honoré Mercier, lors d'une visite du premier ministre à Saint-Prime vers 1888.

Né pour briller

C'est à Saint-Roch de Québec que naquit Elie Saint-Hilaire, le 30 janvier 1839. Après avoir complété ses humanités au Séminaire de Québec, le jeune Elie, dont on dit qu'il était particulièrement brillant, étudia le Droit pendant deux ans, puis devint instituteur dans le village de Beauport.

Il faut dire qu'à Beauport, entre les années 1860 et 1875, on parlait beaucoup du Lac-Saint-Jean. Le curé Grégoire Tremblay, un apôtre-colonisateur, avait déjà plusieurs jeunes ouailles qui avaient émigré dans cette région et plus particulièrement dans la nouvelle paroisse de Saint-Prime, qu'on disait alors promise à un bel avenir.

Cela n'était pas sans intéresser le jeune Elie, qui s'y laissa finalement attirer en se portant acquéreur d'un lot dans le rang deux, et c'est d'ailleurs là que le futur député se retrouva en 1872. Au début, Elie Saint-Hilaire ne put tirer suffisamment de revenus de sa modeste terre pour survivre. C'est ainsi qu'on le retrouvait oeuvrant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses nombreux voisins qui aimaient bien cet homme instruit et toujours prêt à aider ses semblables.

Lors de la création de la municipalité en 1873, on le nomma secrétaire. Même emploi pour lui lorsque Saint-Prime se dota d'une première Commission scolaire. Elie Saint-Hilaire, homme de droit, homme à l'esprit solide et aux connaissances multiples oeuvra également à Chicoutimi, à titre de se-

crétaire du Conseil de la Division N° 2 du comté de Chicoutimi et de secrétaire de la Société d'agriculture du même comté.

Cet homme qu'on retrouve à certains moments, un peu partout dans la région, écrit aussi certains articles pour différentes publications de l'époque. Et pour faire échec au chômage il suggère alors, dans l'un de ces articles publié en 1879, *"qu'il serait bien plus profitable au pays d'ouvrir de nouvelles terres que de chercher à faire vivre les gens à ne rien faire"*.

En décembre 1881 il est élu député du comté de Roberval. Les journeaux sont unanimes à vanter les mérites de ce député modeste, mais aux idées claires, et qui fit plusieurs discours importants à la Chambre, notamment au sujet du Chemin de fer du Lac-Saint-Jean (1885). Ses interventions portèrent aussi sur le district judiciaire du Saguenay, le prolongement du télégraphe jusqu'au Lac-Saint-Jean (1883) et également, il s'insurgea en 1883 contre le projet de faire déboursier une somme de 100 000 \$ aux populations du Lac-Saint-Jean, comme participation au chemin de fer.

Elie Saint-Hilaire se fit réélire assez facilement en 1886, après s'être rallié à l'Honorable Mercier, mais la maladie l'emporta au cours de la session de 1888, alors qu'il avait à peine 48 ans. Le Premier Ministre Mercier lui fit l'insigne honneur de se charger des frais funéraires et on transporta le corps à Saint-Prime, où Mercier et plusieurs députés assistèrent à ses funérailles le 17 mai 1888. Elie Saint-Hilaire était mort cinq jours auparavant soit le 12 mai, et on dit dans un article publié par Mgr Victor Tremblay, du journal Le Soleil, édition du 6 juillet 1963, que plusieurs adversaires se rendirent à Saint-Prime pour lui rendre un dernier hommage, à côté d'une foule d'amis que le "député de Saint-Prime" comme certains l'appelaient dans le temps, s'était fait au cours d'une vie brève, mais fort mouve-

mentée et surtout très riche en occupations diverses.

Elie Saint-Hilaire demeure un nom, mais aussi un souvenir qui fut gardé longtemps très vivant dans l'esprit des premières générations d'habitants de Saint-Prime. Mais il ne fut pas le seul et d'autres noms ne peuvent que venir à l'esprit, qui ont tout autant joué un rôle important dans les premiers temps de la municipalité. Le premier maire, M. Louis Marcoux, qui fut aussi le premier président de la première Commission scolaire de Saint-Prime fait lui aussi partie de ces géants de l'histoire de la municipalité. Le curé Elzéard Auclair et son successeur Monseigneur François-Xavier Belley, Louis Routhier, Jos Gosselin, Eugène Laflamme et son épouse née Marie-Georgianna Tremblay, fille de Salutaire Tremblay et de Adélaïde Tremblay-Martel, Joseph Lachance, Hilaire Bélanger, (père et fils) Louis Paré, Octave Taillon, Georges Rainville et combien d'autres qui étaient là avant 1880 et qui ont contribué à donner son premier essor au village alors plein de promesses.

Revenons maintenant à l'année 1879 ou plutôt entre les années 1879 et 1900, alors que Saint-Prime passait du 19 au 20^e siècle et connaissait une évolution considérable sur tous les plans.

Peut-être ces vingt années furent-elles aussi les plus fertiles que connut Saint-Prime durant son premier demi-siècle de vie, car après l'inauguration de l'église, le 18 décembre 1879, tout était permis comme promesse d'avenir à Saint-Prime et jamais la population n'avait été aussi fière qu'en ce jour de bénédiction du temple. Quand un an plus tard, l'évêque du Diocèse, Mgr Racine, au cours de sa visite pastorale du 19 juillet 1880, décréta l'engagement d'un premier bedeau, Saint-Prime venait de gagner ses premières lettres de noblesses d'importance et la paroisse pouvait dès lors, avec ses 800 habitants, être considérée comme très importante sur le plan

diocésain et régional. Mais revenons à ces années fertiles en développement de toutes sortes... et à la vie municipale de l'époque.

D'un siècle à l'autre

La vie municipale est très fertile à Saint-Prime dans la décennie de 1880. Les chemins sont maintenant une réalité et la mission de Saint-Félicien, qui demeure encore une desserte de Saint-Prime, compte près de 500 habitants.

Et depuis que le chemin principal traverse toute la paroisse, le conseil a passé plusieurs règlements municipaux concernant la circulation. D'ailleurs, dès le 3 mars 1877, on peut lire dans les livres des minutes du Conseil, une proposition de Germain Desgagné, secondé par M. Jean Légaré, à l'effet que : *"personne ne devra passer plus vite qu'au petit trot, les dimanches et jours de fête entre les demeures de Stanislas Lamontagne et Hilaire Bélanger, sous peine d'une amende d'une piastre pour chaque infraction au présent règlement"*. Il s'agissait de la partie du chemin qui passait dans le secteur de l'église.

Autre temps, autres moeurs, dit-on souvent, et cette époque avait ses us et coutumes propres et le Conseil avait un rôle prépondérant à jouer dans ce genre d'ordonnance.

Ainsi, quand on construisait un nouveau chemin ou partie de chemin, chaque citoyen qui demeurait sur ce chemin devait travailler à cette construction et par la suite s'occuper de l'entretien de la partie de route passant devant sa propriété. S'il n'accomplissait pas ces tâches de construction et par la suite d'entretien, le Conseil se chargeait d'évaluer en argent la somme que représentait une telle négli-

gence et le citoyen en question était alors sommé de payer la redevance sous peine d'amende et même de poursuites devant un Juge de Paix.

Un inspecteur des chemins était habilité à établir le contrôle de ces obligations qui étaient respectées de tous, sauf rares exceptions. Dans la même veine, on avait aussi une méthode bien spéciale pour désigner les conseillers devant sortir de charge aux élections, comme en témoigne une résolution datant du 7 décembre 1874 et qui dit ceci : *"Puis eut lieu le tirage au sort et Louis Savard et Jean Lachance sont désignés par le sort comme devant sortir de charge aux prochaines élections municipales"*.

On vendait également pour retard à payer son compte de taxes, comme en témoigne une autre résolution datant du 4 décembre 1876, et qu'on peut lire comme suit dans le livre des minutes du Conseil municipal du temps : *"Proposé par Hubert Villeneuve et secondé par Jean Légaré et il est unanimement résolu de mettre en vente pour redevances de taxes les lots de Gilbert Coudé et de Frédéric Hamel"*.

Quant au bac construit par le gouvernement et remis à la municipalité en 1875, bac qui servait pour le transport des passagers entre les deux rives de la rivière Ashuapmouchouan, on passa un règlement le 10 août 1875, et qui stipulait ceci : *"Proposé par Louis Savard et secondé par Jean Légaré, et il est unanimement résolu que ce Conseil prenne possession du bac fait par le gouvernement pour la traverse de la rivière Ashuapmouchouan dans le township Parent, (NDLR : Township qui appartenait à la municipalité de Saint-Prime) et que ce passage d'eau soit réglé pour l'année courante d'après la manière suivante :*

"La traverse susdite se fera régulièrement trois fois par jour par le gardien du bac, le matin à sept heures, le midi et le soir à cinq heures; outre ces trois traversées, le gardien sera tenu de s'accomoder aux

besoins des passagers. Qu'Abel Savard, conseiller, soit nommé pour donner la licence dudit bac à la criée à quiconque promettra de se conformer au présent règlement et fournira une caution solvable. Le profit dudit bac d'après le taux fixé par la criée appartiendra pour cette année à l'adjudicateur, et celui-ci n'aura nullement le droit de se faire payer plus cher par le passager que le prix convenu et adjudgé".

Il faut ajouter ici qu'en 1875, le niveau du lac Saint-Jean n'avait pas été haussé et que la rivière n'avait pas non plus la même largeur qu'aujourd'hui. On peut déduire que d'une rive à l'autre la distance ne dépassait guère vingt pieds.

En 1879, autre résolution significative des moeurs du temps. Le 15 juillet de cette année 1879, la municipalité établit un règlement pour maintenir l'ordre durant les délibérations du conseil; ce règlement se lit comme suit, toujours dans le livre des minutes de l'époque : *"Règlement pour maintenir l'ordre et la bienséance pendant les sessions du conseil. Il n'est et ne sera permis à aucune personne qui n'est pas membre du conseil de parler ou tenir la conversation dans la salle publique. Il est strictement défendu de faire du bruit pendant les sessions du conseil et quiconque aura besoin de s'adresser au conseil pour quelque affaire municipale, devra en demander la permission au maire. Pendant les délibérations, un seul conseiller parlera à la fois et ou écoutera attentivement les suggestions du maire. Une amende de 2 \$ est imposée pour chaque violation du règlement ci-dessus pour maintenir l'ordre et cette amende pourra être recouverte par tout contribuable de cette municipalité devant tout Juge de Paix du district de Chicoutimi".*

Comme on le voit, les règles étaient très sévères et l'autorité en place ne laissait guère le choix en ce qui concerne les règlements en vigueur, compte tenu de l'amende considérable que représentait deux dollars à l'époque.

Mais cela n'empêchait pas certains incidents de se produire, incidents parfois malheureux, comme cette réunion du 3 octobre 1882, alors que le livre des minutes mentionne que la soirée se termina dans le désordre. Il vaut aussi la peine de relater les causes de ce même désordre.

Le fait est que quelques mois auparavant, M. Elie Saint-Hilaire s'était désisté de son poste de secrétaire, après avoir été élu député. La démission du député remontait en fait au 19 janvier 1882, et à ce moment-là, les livres ne balançaient pas comme ils l'auraient dû. Ce qui eut pour effet que le 22 avril suivant les membres du conseil déchargèrent le député et ex-secrétaire de la municipalité de cette légère balance. M. Saint-Hilaire avait d'ailleurs certifié sur son honneur de député que cette balance avait été dépensée pour les fins du conseil.

La question revint sur le tapis plusieurs fois durant les mois qui suivirent la démission de M. Saint-Hilaire, et chaque fois les membres du conseil, parfois unanimement, parfois sur décision partagée, conservèrent leur confiance au député. D'où cette chicane qui survint au conseil ce 3 octobre 1882. Par la suite et pour régler le différend, une balance de 86,15 \$, le député Saint-Hilaire offrit au conseil de remettre une somme de cent dollars à la Fabrique de Saint-Prime. Ce qui fut accepté le 9 octobre 1882, à la satisfaction cette fois, du moins il semble, de tous les membres du conseil et de la population intéressée par ce débat.

Ainsi en était-il des affaires municipales à Saint-Prime au début de cette décennie 1880, et l'augmentation de la population, la stabilisation de la municipalité, tout cela créait des obligations administratives plus "serrées" si on peut employer ce terme.

Mais la vie municipale n'empêchait pas Saint-Prime de progresser, loin de là, et plusieurs inno-

vations eurent cours durant cette décennie. Et Saint-Prime était maintenant une municipalité connue à travers toute la province, si on se fie aux documents d'époque, alors que la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec faisait deux dons consécutifs à des colons de Saint-Prime. Un premier don de 30 \$ (au mérite) fut consenti à M. Jean Daniel le 26 mai 1882, et un deuxième don, de 60 \$ cette fois, fut consenti à l'ensemble des nouveaux-arrivants de Saint-Prime, le 12 décembre.

En 1883, il est fait aussi mention qu'après analyse, le blé récolté à Saint-Prime et moulu au moulin de Charles Juneau donne la farine "la plus forte qu'on puisse trouver".

Et le 1^{er} août 1883, la Société Saint-Jean-Baptiste, qui est très consciente de ce qui s'accomplit dans la paroisse de Saint-Prime, fait un nouveau don de 125 \$ aux colons de l'endroit, ce dont fait part entre autre, le journal le Nouvelliste de Trois-Rivières.

Cette même année 1883, Saint-Prime vivra un léger tremblement de terre. C'est d'ailleurs vers la fin d'octobre que survint cette secousse sismique qui ne causera cependant guère de dommage à Saint-Prime.

Et finalement l'année 1884 marquera une autre étape pour la municipalité et surtout pour tous les paroissiens de Saint-Prime, puisque c'est cette année-là que l'on assiste à l'érection canonique de Saint-Prime, suite à un décret en date du 21 novembre et émis par l'évêque du diocèse Mgr Dominique Racine.

Il faut ajouter ici qu'entre-temps, soit en février 1882, la paroisse de Saint-Prime se voyait accorder un deuxième prêtre, en la personne de l'abbé Louis-Arthur-Caron Stanislas, qui devenait le premier vicaire de Saint-Prime.

Il va sans dire que cet ajout d'un prêtre par Mgr Racine était un présent au curé de la paroisse, pour qu'il puisse s'occuper des missions de Ticouapé et Normandin, alors en pleine effervescence.

Pour en revenir au décret religieux, il était daté du 21 novembre 1884 et n'avait aucune incidence sur le statut civil de la municipalité de Saint-Prime, comme il en est fait état au paragraphe 12 de l'article et qui stipule comme suit la valeur de ce décret purement religieux : *“Mais le présent décret est purement ecclésiastique et ne peut avoir d'effets civils qu'autant qu'il sera confirmé par une proclamation de son Honneur le Lieutenant-gouverneur de la province”*.

Mais pour les citoyens de la municipalité à peine âgée de 20 ans, cette reconnaissance ecclésiastique était un autre fleuron à son histoire et à la persévérance de ses habitants, qui vivaient alors une époque vraiment prodigue au plan du développement, puisqu'on s'apprêtait aussi à découvrir à Saint-Prime (la municipalité) une vocation qui l'a marquée profondément durant toute son histoire, et sur laquelle nous reviendrons après avoir parlé de certains projets qui passionnaient la population de toute la région au milieu de la décennie 1880.

Saint-Hilaire et le chemin de fer

Le député Élie Saint-Hilaire joua un grand rôle dans l'avènement du premier chemin de fer à relier Québec et le Lac-Saint-Jean. De fait, le chemin de fer relia la Vieille Capitale et Roberval en 1888, cinq ans avant de se rendre à Chicoutimi.

Mais la question du chemin de fer hantait les gens du Lac-Saint-Jean depuis plusieurs années et dès 1880, on en parlait notamment dans "Le Journal de Québec", qui mentionnait que : *"les citoyens du Lac-Saint-Jean sont tellement pénétrés de l'importance d'avoir une voie de communication entre Québec et le Lac-Saint-Jean, qu'ils ne cessent de s'agiter à ce sujet."*

En 1883, une compagnie demanda aux bénéficiaires éventuels de souscrire 100 000 \$ pour la voie ferrée. En février 1884 (les 5 et 6) le Conseil de comté du Lac-Saint-Jean soumit la question à tous les électeurs de ses municipalités qui étaient Saint-Félicien, Saint-Prime, Roberval (village), Saint-Louis (Chambord), Roberval (paroisse), Saint-Jérôme, Township Saguenay, Notre-Dame-d'Hébertville, Hébertville (village) et Saint-Joseph-d'Alma. Il s'avéra que 877 électeurs étaient pour le versement de la somme, contre 697 qui ne voulaient pas qu'on paie ce montant à la compagnie.

La majorité était trop faible pour qu'on accepte de souscrire la somme, conclua-t-on aussi. Malgré tout, le 10 juillet 1883, un contrat avait été signé entre la compagnie de chemin de fer Québec—

Lac-Saint-Jean et Horace-Jansen Beemer, à l'effet de construire une ligne entre Saint-Raymond et le Lac-Saint-Jean.

Beemer, dont on dit qu'il avait à l'époque ses entrées chez les principaux hommes politiques au pouvoir, se mit résolument à la tâche et dès 1885, les rails dépassaient Rivière-à-Pierre et en 1886, avaient franchi les hauteurs du versant du Lac-Saint-Jean.

En 1887, le chemin de fer était rendu au petit Lac Belley, près de Lac-Bouchette, mais d'aucuns voulaient alors que le terminus soit établi à Saint-Jérôme. C'est alors que le député Saint-Hilaire joua un rôle de premier plan, et qui allait donner à Roberval le terminus du chemin de fer, un élément de développement fort convoité tant du côté de Chicoutimi que du côté de Métabetchouan.

Le 20 novembre 1886, toutes les paroisses du Sud-Ouest du Lac-Saint-Jean, de Chambord à Saint-Méthode, faisaient front commun auprès du "député de Saint-Prime" pour que le chemin de fer s'oriente vers le Haut-du-Lac plutôt que vers Saint-Jérôme.

Les directeurs de la compagnie de chemin de fer Québec—Lac-Saint-Jean se réunirent à la fin de l'année 1886... pour annoncer un manque de fonds pour la dernière section.

Le chemin de fer aboutissait alors près de Lac-Bouchette, et le député Saint-Hilaire, qui n'avait rien à son éprouve, voulut se servir de ce moyen de locomotion pour aller à Québec. Il était à Saint-Jérôme à ce moment-là. Il partit donc... à pied, pour tenter de rejoindre le chemin de fer, erra quatre jours sans trouver la ligne, revint sur ses pas et après avoir fait le tour par Bagotville et Baie Saint-Paul, arriva à la Chambre après un voyage de 12 jours...

Cela fit définitivement tourner le vent vers... Chambord et l'Ouest du Lac-Saint-Jean.

Et l'homme qui allait faire débloquer le projet fut Honoré Mercier, fondateur du Parti national en 1885, et profond défenseur de la colonisation et de l'ouverture de nouvelles régions, notamment le Lac-Saint-Jean.

Mercier prit le pouvoir en janvier 1887 et versa les subsides qui manquaient à Beemer pour amener la ligne jusqu'à Lac-Bouchette. La ligne fut inaugurée en grandes pompes peu avant l'Exposition de Québec. En effet, le jour de l'inauguration et de la visite de Mercier au Lac-Saint-Jean, un ministre de son cabinet, quatre députés fédéraux et huit députés provinciaux, dont le député Saint-Hilaire, étaient présents, de même que l'évêque du diocèse. Mercier et Saint-Hilaire, sous le coup de l'enthousiasme qu'ils rencontraient partout sur leur route avant d'arriver et en arrivant au Lac-Bouchette, ne purent faire autrement que de promettre un embranchement pour Saint-Jérôme et Chicoutimi, et le terminus de la ligne à Roberval.

Mercier et le député du Lac-Saint-Jean visitèrent Roberval, mais aussi la patrie d'Élie Saint-Hilaire, où le premier ministre fut reçu comme un roi, avec fanfare, et les frères Marcoux, des musiciens extraordinaires, donnèrent un concert en l'honneur de ces visiteurs spéciaux qui furent, dit-on, enthousiasmés par cette réception.

Et le chemin de fer allait permettre aux colons de Saint-Prime de se mettre en valeur sur le plan provincial quelques jours seulement après cette visite du premier ministre dans leur belle agglomération, ceci, grâce à une vocation qui a toujours été la pierre angulaire de la vie économique de la paroisse; l'industrie laitière...

La découverte d'une vocation

L'arrivée du chemin de fer provoqua plusieurs faits nouveaux au Lac-Saint-Jean et en août 1887, sous l'égide de l'évêque du diocèse et de tous les curés, pasteurs de paroisses de ce même diocèse, on commença à organiser la participation de la région à l'Exposition de Québec, un événement fort couru à l'époque et qui mobilisait des gens de toutes les régions de la province ou... presque.

Pour Saint-Prime, l'occasion était trop belle pour qu'on la rate et le curé F.-X. Belley, aidé par Félix Rainville et d'autres agriculteurs de la paroisse, furent parmi les 300 personnes de la région qui s'embarquèrent à bord d'un train, convoi spécial, au matin du 5 septembre 1887 à Lac-Bouchette, pour aller participer à cette gigantesque foire.

Ce convoi spécial, comprenant colons, animaux, pièces d'artisanat et produits divers, fut reçu à Québec, par Honoré Mercier lui-même, qui parla dans son discours de bienvenue... du Lac-Saint-Jean.

Des kiosques avaient été réservés à ces valeureux colons, qui venaient d'une région à peine âgée de 30 ans, et où la sueur et le courage avaient déjà permis de grandes choses, comme on allait le voir par les nombreux prix récoltés par ces citoyens du bout du monde...

On peut même dire, à l'instar de certains chroniqueurs de l'époque, que la vedette cette année-

là, à l'Exposition de Québec, fut... la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean et ses fils et filles, qui raflèrent plusieurs prix d'importance. Et parmi les localités qui ramenèrent des honneurs fort prometteurs, Saint-Prime figurait au premier rang, notamment pour son beurre, ses animaux et plusieurs autres produits.

Et les F.-X. Rainville, Roy, Routhier, Fradette, Gosselin et Grenier firent honneur à leur patrimoine pour leurs grains de semence, alors qu'à côté d'eux et parallèlement, ceux qui avaient apporté des animaux, se méritèrent plusieurs premiers prix.

Honneur au mérite, dit-on souvent, et on doit probablement à cette première participation à l'Exposition de Québec, de citoyens de Saint-Prime, l'appellation honorable de "Grenier de la province" qu'on a longtemps dévolu à cette partie du Lac-Saint-Jean comprise entre Hébertville, Saint-Prime et la grande vallée de Normandin.

À travers le bilan positif de cette participation s'annonçait aussi la création d'une industrie de pointe pour les agriculteurs de Saint-Prime; à savoir la fabrication du beurre et du fromage, et dès 1887, la municipalité comptait sur une beurrerie appartenant à M. Siméon Fortin et créée grâce à l'aide apportée par le gouvernement Mercier, par l'intermédiaire du toujours très actif député Élie Saint-Hilaire.

Dans son édition du 18 août 1887, le journal *Le Progrès du Saguenay* note à cet effet, l'information suivante : *"La nouvelle beurrerie de Saint-Prime fonctionne depuis un mois à peu près. Tous les cultivateurs de cette paroisse sont encouragés et réaliseront de beaux profits de l'industrie laitière. M. Chicoine, qui fabrique le beurre est passé maître de son métier. Son beurre a obtenu un premier prix à l'Exposition de Québec l'année dernière. Qu'il ne manque pas d'envoyer un échantillon à Québec cet automne. Saint-Prime est*

une des belles paroisses du Lac-Saint-Jean. Son sol fertile, l'activité de ses habitants, leur esprit de progrès, font présager pour elle un magnifique avenir. Nous souhaitons beaucoup de succès à nos amis de Saint-Prime”.

Et effectivement ce voeu du journal chicoutimien, fait en 1887, trouvera son écho tout au long de l'histoire, car dès cette année 1887, Saint-Prime commence à expédier des produits laitiers à l'extérieur de la région, et entre autres, l'une de ces expéditions de la beurrerie de Saint-Prime, en date du 15 septembre 1887, était composée de 4,500 livres de beurre qui furent expédiées sur le marché de la Vieille Capitale. Le prix de vente d'alors : 0,26 ¢ la livre...

On signale aussi en 1887 une résolution du conseil municipal de Saint-Prime, qui déplore le fait que malgré l'arrivée du chemin de fer jusqu'à Lac-Bouchette, la malle continue d'être livrée par chemin de terre...

Mais en décembre 1888, alors que le tronçon de chemin de fer venait de franchir sa dernière étape et que le terminus était bien implanté à Roberval, le gouvernement fédéral se rendit aux demandes de la municipalité de Saint-Prime à l'effet de transporter “les malles” du Lac-Saint-Jean par chemin de fer.

L'année 1888 marque aussi le décès de Mgr Dominique Racine et la mort tragique d'un éminent pionnier, à la fois colon et musicien, M. Joseph Marcoux, qui avait incidemment été le fondateur et le directeur de la première fanfare de Roberval, et un fameux joueur de clarinette.

Comble de tragédie, c'est aussi, comme on l'a vu plutôt, en mai 1888, le 12 de ce mois, que décède à Québec, le député Saint-Hilaire.

Cette même année marque également la cons-

truction d'une nouvelle école paroissiale à Saint-Prime, et du même coup, l'inspecteur des écoles, un certain M. Savard, recommande au gouvernement d'augmenter les subsides pour la Commission scolaire locale de Saint-Prime.

En 1888, et si on peut aussi parler de la vie courante de l'époque, Saint-Prime est devenue une très belle paroisse agricole, fort bien divisée, avec une route qui se rend jusqu'à l'embarcadère de la rivière Ashuapmouchouan par le rang principal. Les rangs trois et six sont fort bien structurés et l'espace verdoyant qui s'étend au pied de la Côte du Cran est devenue une plaine fertile, qui réjouit le coeur des pionniers chaque fois que l'un d'eux, seul ou avec des membres de sa famille revient de Roberval, où l'on va parfois faire certains achats ou vaquer à des occupations reliées à des services existants dans la ville voisine, qui a pris beaucoup d'importance depuis l'arrivée des rails de fer et depuis la naissance de la navigation, avec l'arrivée du bateau "Le Péribonka", une autre initiative de Beemer.

En 1889, la plupart des foyers de Saint-Prime sont dotés de four à pain à l'extérieur, et plusieurs familles font leur beurre, leur fromage aussi et durant l'été 1889, on commence à faire du fromage sur une base industrielle à Saint-Prime, mais durant la saison d'été seulement.

L'église a son harmonium depuis 1886 et en 1889 on engage M. Paul Marcoux comme organiste, au salaire de 25 \$ par an. M. Marcoux n'occupera la fonction que quelques mois avant d'aller s'installer à Saint-Jean Deschaillons où il devient aussi organiste paroissial.

Aux élections municipales de 1890, M. Louis Vézina est porté à la mairie, alors que François Lapierre, Félix Rainville, Onésime Langelier, Edouard Guay, Eugène Simard et Edouard Routhier sont élus conseillers. Le secrétaire municipal est M.

Louis Guy. En 1890, le curé F.-X. Belley a la douleur de perdre son père, M. Louis Belley, qui meurt en avril, au presbytère de son fils. Il est inhumé le 26 de ce même mois.

En juillet suivant, c'est un cyclone qui s'abat sur Saint-Prime, très précisément dans le rang six et plusieurs bâtiments de ferme et toits de maisons sont emportés. Des granges sont aussi renversées en ce huit juillet 1890, dont celles de MM. Arthur Breton, Théophile Dufresne et Calixte Rondeau. Le grain, alors au début de croissance, subit aussi des dommages assez sévères, mais personne ne subit de blessures lors de cette tempête qui secoua les habitants du rang six.

En octobre 1890 le curé F.-X. Belley, qui a rendu de nombreux services à ses paroissiens depuis son arrivée à Saint-Prime, doit quitter cette cure pour aller occuper un poste similaire dans la nouvelle paroisse de Chambord. Il est remplacé par le curé Joseph-Adolphe Girard. Et la vie se poursuit dans la paroisse de Saint-Prime, où l'on assiste entre 1890 et 1900, à une période de réalisations, mais où l'accent est aussi mis sur certaines innovations et la consolidation des acquis de la paroisse fondée 26 ans auparavant.

En 1890, Saint-Prime possède une beurrerie, trois scieries, dont la dernière en date a été construite en 1885, par M. Bellamarin Lapointe, là où se trouvait encore le moulin des Bolduc en 1965. La scierie de Bellamarin Lapointe passera par la suite aux mains de Herméni Marchand, qui l'équipera pour y moudre le grain et préparer la farine.

De plus, Adélarde Perron s'installe progressivement à Saint-Prime, où il opérera une fabrique de fromage localisée sur la route menant au rang trois à partir de 1895. Et en 1892 on construira une grande salle publique à Saint-Prime. C'est à la suite d'une assemblée des marguilliers en date du 24 jan-

vier que la construction fut décidée. C'est aussi suite à une recommandation faite par l'évêque du diocèse deux ans auparavant, qu'une telle décision était prise. La nouvelle salle, qui remplaça celle construite en 1875, devait avoir 36 pieds par 30, sur deux étages, et avoir aussi un toit plat, est-il stipulé dans la résolution des marguilliers.

En 1893, trois ministres québécois visitèrent Saint-Prime, relate le Progrès du Saguenay, édition du 2 septembre. Ils furent fort bien reçus et leur visite, est-il besoin de le mentionner, s'inscrivait dans une évaluation de la situation du développement de la région du Lac-Saint-Jean, dans l'éventualité de poursuivre la construction de la ligne du chemin de fer... chose qui ne surviendra cependant qu'en 1917...

En 1896, le traitement dans les écoles de Saint-Prime, pour les institutrices, se situe entre 72 \$ et 100 \$ par an dans les écoles primaires, et de 120 \$ à 160 \$ par an dans les écoles modèles.

C'est aussi en 1896 que les cultivateurs de Saint-Prime se syndiquent et ouvrent un magasin coopératif où la marchandise est vendue au prix coûtant plus quelques frais d'administration. Enfin, 1896 marque aussi l'arrivée d'un nouveau curé, l'abbé J.L. Lauriot et le 4 juillet 1897, on demande une autorisation à l'évêque du diocèse pour procéder à des réparations de 250 \$ au presbytère. Plus tard on ajoutera une demande de cent dollars pour réparer le toit et une autre somme de 300 \$ pour parfaire les travaux de la cuisine et de l'étage de la résidence du curé et améliorer la salle publique habitée par le bedeau et sa famille.

Toujours en 1897, les producteurs agricoles de Saint-Prime, conscients de la force de leur nombre et voulant profiter de l'expérience vécue par d'autres paroisses agricoles, notamment Montmagny, se rencontrent pour discuter de la mise sur pied d'une

Compagnie d'assurance mutuelle. Le projet, dont le curé Lauriot est un partisan enthousiaste, semble rencontrer l'unanimité de tous les citoyens et un comité de 30 directeurs est rapidement mis sur pied pour s'occuper de ce deuxième dossier coopératif à voir le jour dans la nouvelle et dynamique paroisse de Saint-Prime.

Tout cela n'est qu'un début pour cette paroisse qui compte un an avant la fin du siècle, (1899) une population de 1,200 âmes, et que le journal LE RAPATRIEMENT décrivait comme suit dans son édition du 12 août 1899 :

“Saint-Prime en 1899

Paroisse fort jolie, bien bâtie, renfermant des fermes magnifiques et comptant aujourd'hui une population de plus de 1,200 âmes.

Terrain plat, bien fossoyé, bien égoutté et d'une fertilité remarquable.

Cette paroisse a été inaugurée officiellement en 1884.

Une chapelle y fut d'abord construite, mais elle devint peu de temps après trop exigüe, vu l'accroissement considérable du nombre de colons, et elle fut remplacée en 1879 par le temple actuel, dominant toute la paroisse.

Le site de l'église est véritablement beau et bien choisi.

L'ancienne chapelle fut convertie en presbytère et elle sert encore aujourd'hui de résidence au Vénérable curé de l'endroit, le révérend M. Lauriot.

Le premier curé résidant en cette localité fut le regretté M. Auclair, décédé il y a trois ans environ, à St-Urbain. Ce prêtre dévoué prit charge de cette paroisse en 1871 et y demeura jusqu'en 1880, alors que M. le Grand Vicair Belley, aujourd'hui curé à la cathédrale de Chicoutimi, lui succéda. En 1890, le révérend M. Girard fut appelé à le remplacer. C'est en 1896 que le curé actuel, M. Lauriot fut chargé du soin des âmes des paroissiens de Saint-Prime.

Cette paroisse est essentiellement agricole; les terres sont cultivées avec soin et tous les cultivateurs jouissent d'une aisance enviable.

Saint-Prime trouve en Roberval un marché facile pour l'écoulement de ses produits potagers. La culture des légumes se fait sur une grande échelle, au troisième rang principalement.

On remarque un pouvoir d'eau assez considérable sur la Rivière-aux-Iroquois, qui semble n'attendre

que la construction d'une usine, la création d'une industrie quelconque, pour démontrer la valeur de sa force réelle.

L'instruction et l'éducation données aux enfants est suffisante et nous y comptons plus de sept maisons d'écoles toutes confortables et construites suivant les règles de l'hygiène.

Le conseil de la municipalité se compose aujourd'hui de M. Louis Vézina, maire, et messieurs les conseillers Euchariste Auclair, Jean Grenier, Pierre Bélanger, Louis Légaré, Odilon Bergeron et Joseph Laforêt, ayant pour greffier et trésorier, M. Onésime Langelier.

Les commissaires d'école sont messieurs Jérémie Bouchard, Pierre Giroux, Eugène Laflamme, H. Talbot et Adélarde Lamontagne.

La cueillette des bleuets va rapporter cette année à la paroisse au moins deux mille cinq cents piastres. On récolte ce fruit dans les 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 10^e rangs surtout.

Les cultivateurs ont à leur disposition une fromagerie appartenant à MM. Côté & Lavoie et une fromagerie-beurrerie combinée, appartenant à M. Adélarde Perron. L'industrie laitière se pratique sur une grande échelle et les revenus qu'en retirent les patrons sont considérables. Ces deux fabriques sont bien situées pour l'accommodation de tous les intéressés.

Les moulins à scie et à farine de MM. H. et Ernest Marchand, dans le rang de l'Église, et la scierie de M. Éric Marchand, au quatrième rang, sont suffisamment considérables pour pourvoir aux besoins de la localité. Plusieurs milliers de billots sont sciés chaque année en planches et madriers à ces deux moulins. On a moulu depuis l'automne dernier plus de sept milles minots de blé au moulin de M. Ernest Marchand, dirigé par M. Gésippe Marchand, meunier. Près de 400,000 bardeaux ont été manufacturés chez M. Ernest Marchand

et plus de 600,000 ont été faits chez M. Éric Marchand.

Les différents corps de métier sont presque tous représentés à Saint-Prime où tous ces braves ouvriers semblent faire d'excellentes affaires.

Parmi les charrons, nous avons remarqué les boutiques de MM. Rémi Auclair et Charles Juneau. Les forgerons sont messieurs Louis Vézina, Léonidas Godbout et un manufacturier de rouets dans la personne de M. Pierre Martin. Les disciples de St-Crispin sont MM. Laurent Coulombe, Rémi Fortin et Pierre Paquet. La ferblanterie est travaillée par monsieur Joseph Fortin, ouvrier fort habile dans son métier.

Cette paroisse étant une des plus agricoles de la région, les compagnies manufacturières aratoires y sont presque toutes représentées par des agents locaux. La compagnie Woody, de Terrebonne, par M. Alphonse Morin, jeune forgeron actif et intelligent, ayant une énergie aussi forte que l'acier qu'il trempe, et qui sait s'assurer un bel avenir dans sa paroisse. La compagnie Frost & Wood, par M. Alfred Dorval; la Massey Harris, par M. Euchariste Auclair et la maison Bélanger, de Montmagny, par M. Johnny Lavoie, encore un jeune forgeron qui, bien qu'établi depuis peu à Saint-Prime, a su s'y créer une belle clientèle par son travail et ses capacités.

Parmi les marchands, il nous fait plaisir de mentionner le nom de M. T.-J. Fradet, un des anciens de la localité qui habite Saint-Prime depuis 28 ans et qui y tient un magasin depuis 20 ans. M. Fradet fait le commerce général de la paroisse et son assortiment ne laisse rien à désirer. Il est le maître de poste de l'endroit. Il a été conseiller, commissaire d'écoles et juge de paix.

M. Euchariste Auclair tient aussi un magasin très achalandé et bien assorti, près de l'église. M. Auclair est arrivé à Saint-Prime il y a près de vingt-huit ans avec son oncle feu le révérend M. Auclair, premier cu-

ré de cette paroisse. Il a ouvert son magasin, il y a dix-huit ans passés, et il fait d'excellentes affaires, M. Auclair s'occupe en même temps d'agriculture et exploite une magnifique ferme.

Le "Syndicat de St-Prime" tel est le nom d'un troisième magasin que nous n'avons pu visiter, le gérant, M. Lamontagne, étant absent lors de notre passage. On nous en a dit beaucoup de bien.

M. Alfred Dorval vient d'ouvrir un nouveau magasin; les débuts sont petits, mais avec du courage M. Dorval saura faire accroître son commerce et nous lui souhaitons le plus grand des succès.

M. J.-H. Cummins a aussi un magasin à Saint-Prime mais il ne vend qu'aux sauvages avec qui il négocie l'achat des pelleteries. M. Cummins est établi depuis 18 ans au Lac-Saint-Jean où il est universellement connu et estimé. Il a été pendant 10 ans gérant du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à la Pointe-Bleue. Il est fixé à Saint-Prime depuis 8 ans environ. M. Cummins a toujours aimé rendre service à son prochain; aussi compte-t-il aujourd'hui autant d'amis que de connaissances. M. Cummins est le propriétaire d'une belle ferme et fait de l'agriculture sur une grande échelle. Il emploie constamment à cette besogne et à l'année cinq ou six hommes. Il est muni de tous les instruments aratoires les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Il possède un des plus beaux troupeaux d'animaux Ayrshire. Les animaux de race porcine qu'il élève sont tous des Yorkshire les plus purs. La ferme de M. Cummins mérite certainement d'être visitée.

Les habitants de Saint-Prime voudraient bien qu'un médecin eut l'heureuse idée d'aller se fixer parmi eux. Avis donc aux jeunes disciples d'Esculape en quête d'une localité. À Saint-Prime un médecin pourrait vivre aisément en égard à l'encouragement général que la population se ferait un devoir de lui accorder.

Les apparences de la récolte, cette année, sont des plus encourageantes, et de vieux cultivateurs fort expérimentés nous prédisent une année d'abondance si aucun événement rigoureux, telle la grêle ou la gelée, ne vient détruire les grains avant maturité.

Une maison de pension est tenue sur un excellent pied par madame A. Morin, secondée par sa jeune fille mademoiselle Olivine. Plus de 24 étrangers peuvent y loger en même temps. La table est de première classe et les chambres sont bien meublées et aérées. Les prix sont modiques.

Le curé de la paroisse, M. Lauriot, est un excellent homme, doué d'un coeur aussi généreux que bon, et qui par sa franchise et son caractère doux et affable, sait se faire des amis dévoués de tous ceux qui l'approchent. Ce pasteur veut le progrès matériel de sa paroisse comme il désire le bien spirituel de ses ouailles, et ce sera pour lui un des beaux jours de sa vie lorsqu'il verra une locomotive franchir les limites de Saint-Prime pour se diriger vers le nord, où des paroisses nouvelles, vu la fertilité du sol et les matériaux offerts à l'industrie, surgiront alors de la forêt comme par enchantement.

Afin de démontrer que cette belle paroisse fait progresser en toutes choses et va de l'avant comme pas une, nous terminerons ces quelques notes en rapportant les naissances suivantes :

À Saint-Prime, mardi dernier, le 2 du courant, l'épouse de M. Phydime Gauthier, cultivateur, deux enfants, un garçon et une fille.

Parrains et marraines, messieurs Thadée Girard et Thomas Marcoux et madame Paul Marcoux et mademoiselle Almandine Gauthier.

Ce sont les treizième et quatorzième enfants de ce brave fermier. Nos félicitations!

(Le Rapatriement, 12 août 1899)''

Ce portrait, on ne peut plus élogieux et complet de la municipalité de Saint-Prime valait une reproduction complète pour situer cette paroisse en fin de siècle dernier, un an avant un nouveau siècle qui serait marqué par de profonds changements technologiques, deux grandes guerres et un progrès quasi continu pour Saint-Prime, qui sera divisée en deux entités dans les années vingt (comme on le verra plus loin) pour redevenir une seule localité dans la décennie 1960, et amorcer tous ces virages agricoles, industriels, technologiques, civils et religieux, dans le respect des valeurs morales traditionnelles qui ont toujours fait la force de la paroisse depuis les origines de la décennie 1860, quand François Lapierre y construisit son premier campe et alors même que les chasseurs embusqués près de la rivière Ashuapmouchouan voyaient arriver ces colons avec un peu de crainte de se faire déranger, de voir leur mode de vie être chambardée par ces indomptables “faiseurs de terre” et... faiseurs de récoltes et... de vie.

Les semeurs d'avant 1900 avaient raison puisque leurs congénères de la rivière troquèrent pour la plupart d'entre eux, le havresac du nomade au profit de la bêche à bras, de la herse et de la faucille, pour partager eux aussi l'avenir d'une paroisse où flotte encore aujourd'hui un immense nuage d'espoir, que les colons d'autrefois, de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, portaient dans leur regard et ne délaissaient parfois que pour se distraire un peu de la lourdeur d'une vie dure, difficile, mais où les compensations étaient aussi tangibles et aussi belles qu'un champ d'avoine dorée sous la lune, le beuglement d'une vache en pleine mise-bas ou encore le son de l'angélus, qui leur rappelait que sous le soleil de Dieu tout travail doit être accompagné de périodes de repos fécond et où l'esprit peut, pendant un bref instant, oublier le moment présent pour se tourner vers l'avenir et vers cet espoir.. naissant de tout avenir possible...

Revenons donc en ce début de siècle, dans une municipalité bien équipée à tous les niveaux, bien habitée aussi, et... où les naissances multiples et diverses ont commencé à donner un caractère de permanence et d'avenir qui sont déjà inscrits en 1900 au firmament du monde, comme une étoile de plus sous la voûte céleste...

Fin de siècle... début de siècle

Bien qu'il soit difficile de retracer tous les documents concernant l'avènement du téléphone à Saint-Prime, le livre des minutes de la municipalité en date du 2 mars 1896 mentionne une résolution à l'effet que *"tous les associés de la compagnie de téléphone de Saint-Prime soient accordés d'après les conditions énumérées, c'est-à-dire dix centimes pour un appel local et quinze centimes pour un appel à l'extérieur"*. La même résolution mentionne que lorsqu'il s'agit d'un appel fait par un membre du conseil, cet appel, s'il est fait dans l'intérêt du conseil, sera gratuit.

Comme on le voit par cette résolution, Saint-Prime jouissait d'un certain... service téléphonique dès 1896.

On s'aperçoit également vers les années 1895 que certaines modes en vigueur au début de la colonisation de Saint-Prime ont changé avec le temps. Ainsi, une résolution datant de 1896-97 mentionne une rémunération de cinquante cents payée à M. Cléophas Garneau, pour *"3 heures d'ouvrage pour réparer la petite route du 3^e rang et deux (2) heures d'ouvrage pour réparer le pont de la même route."*... L'acceptation du paiement ne sera faite qu'en 1899, est-il mentionné aussi.

Par ailleurs, une autre indication est plus claire concernant ces moeurs nouvelles au sujet de l'entretien des chemins et cette fois, elle ne laisse aucun doute sur le fait que la municipalité paie pour

l'entretien de ses chemins et on mentionne même les noms de différents contracteurs et les montants que chacun d'eux recevra pour ses services. Cela se passe en 1895.

Pierre Giroux reçoit 10 \$ pour la route des Sauvages, Émile Roy reçoit 34 \$ pour l'entretien des routes du troisième et du quatrième rangs, Pierre Allard reçoit 24 \$ pour l'entretien des routes des cinquième et sixième rangs et Joseph Cayouette entretiendra la route de la paroisse pour une somme allouée de 15 \$.

Donc, dès 1895, le temps est révolu où chaque colon, comme c'était le cas dans la décennie 1870, devait entretenir son propre bout de route, le bout passant devant ses terres, et entretenir le cas échéant, le ou les ponts coupant également ses lots.

L'année 1900 marque aussi la construction d'une grange et d'une étable pour le curé Lauriot. Le tout est décidé lors d'une assemblée des marguilliers qui acceptent qu'une somme de 450 \$ soit dépensée pour ce double projet.

Cependant, et lorsqu'il sera temps d'adjuger le contrat, on consentira à déboursier la somme de 500 \$ exigée par le contracteur Georges Marcoux qui demandera également, plus tard, une somme supplémentaire de 150 \$ pour les fenêtres et la maçonnerie.

Comme on le voit aussi à propos des contrats, la marge était souvent importante entre les coûts originaux prévus et les coûts réels après que tous les travaux étaient complétés.

Donc, Saint-Prime franchit le siècle avec plusieurs innovations, un commerce et des services très bien organisés et surtout une volonté populaire qui ne fait jamais défaut quand il s'agit de faire prospérer la paroisse.

À partir de 1900, les choses iront vite en ce qui

concerne l'ère de modernité qui s'empare de la petite municipalité. Déjà, au pied de la Côte du Cran, M. Charles Parent a commencé la construction d'un réseau d'aqueduc privé, fait avec des tuyaux de bois creusés à la terrière et des barrages sont existants, notamment sur la Rivière-aux-Iroquois, prêts à alimenter toute nouvelle industrie.

De plus, des visiteurs de marque viennent maintenant régulièrement à Saint-Prime, et le 24 septembre 1901, par exemple, l'Honorable Omer Gouin était de passage à Saint-Prime pour assister à une réception chez M. Auclair. M. Armand Guy, maire, fit son petit discours et plusieurs amis de M. Gouin assistèrent à cette même réception, dont MM. Tessier, Jos Girard et Gee Tanguay.

Cette même année de 1901, le curé Lauriot fait l'inauguration d'un nouveau chemin de croix provenant de l'étude de Cobreu, un peintre parisien. L'inauguration eut lieu le 23 janvier à neuf heures et on chanta une grand'messe solennelle à cette occasion.

On apprend également qu'en 1902, la malle de Saint-Prime, qui est amenée par le même postillon qui va chercher celle de Saint-Félicien, fait l'objet de litige. Le conseil est saisi de l'affaire. On est mécontent du postillon qui va quérir cette malle à Roberval et on décide d'en changer lors d'une réunion en date du 7 janvier 1902. Le 27 suivant, le conseil instaure des règlements concernant les cas de fièvre typhoïde et la vie se poursuit au pays de la colonisation.

Rien de bien particulier n'arrive durant ces premières années du XX^e siècle, comme on le voit. Sauf peut-être le départ en 1903 de la famille de John Cummins, un Écossais venu à Saint-Prime vers 1892 et qui doit partir, ruiné, semble-t-il (et d'après les écrits du temps) par une trop grande générosité et une mauvaise gérance de certains de ses employés.

Mais Cummins vaut la peine qu'on s'attarde un peu à ce qu'il était, parce que justement, il fut probablement le premier homme à l'aise financièrement à s'installer à Saint-Prime.

Cummins, qui avait six enfants, trois filles et trois garçons, arriva donc à Saint-Prime vers 1891-1892, et s'installa pour faire la traite des fourrures. Il construisit ou plutôt se fit construire une immense demeure à la Rivière-à-l'Ours, tout près de Saint-Félicien. Il y fit également aménager des caveaux à fourrure donnant directement sur la rivière.

Les filles de Cummins, Mary-Kate, Rosée et Marguerite avaient l'habitude de voyager à cheval, en amazones, et toute la famille vivait sur un grand pied.

D'ailleurs, pas une personnalité qui faisait le trajet entre Saint-Prime et Saint-Félicien n'omettait d'aller saluer le respectable commerçant en passant.

Cummins opérait un magasin mais ne vendait qu'aux Montagnais avec qui il commerçait. Il possédait dit-on aussi, l'une des plus belles fermes de la région et surtout un troupeau Ayrshires de grande valeur.

Il semble toutefois que ses affaires aient commencé à péricliter vers 1901 suite à une mauvaise gérance de la part de certains de ses employés, dont l'histoire enseigne qu'ils l'exploitèrent royalement. Au point qu'en 1903, ruiné, il dut déménager à Desbiens, qui portait alors le nom de "Desbiens Mills".

L'une des filles de la maison se dirigea vers New York; il s'agissait de Marguerite. Quant à ses soeurs Rosée et Mary-Kate, la première épousa un commis de la compagnie de la Baie d'Hudson à Desbiens et la seconde survécut au naufrage du Titanic, car il s'agissait d'une grande voyageuse devant l'éternel.

Le passage de cette famille à Saint-Prime donna, semble-t-il, pendant un certain temps, le ton d'une aristocratie durant ces années, et pour ce qui est de John Cummins lui-même, il était toujours prêt à rendre service à ceux qui en avaient besoin, mentionnent encore les documents relatifs à cette famille aisée, mais qui tomba dans la pauvreté.

À Saint-Prime il n'est resté aucun vestige du passage de cette famille d'Écossais qui était estimée de tous, sauf peut-être un petit bocage sur la Rivière-à-l'Ours et que les plus vieux appellent encore "le bocage à Cummins".

Voilà donc pour ce passage d'un siècle à l'autre, alors que Saint-Prime continuait à progresser lentement mais sûrement et qu'après le téléphone, des projets d'aqueduc, d'électricité et autres commençaient à trotter dans la tête de certains habitants de l'agglomération connue maintenant aux quatre coins du Québec.

La navigation et le premier quai

Horace-Jansen Beemer fut, sans doute possible, l'homme qui apporta le plus au Lac-Saint-Jean des années 1880 à 1908. Ce roi du chemin de fer développa à Roberval et dans tout le Lac-Saint-Jean, une industrie touristique qui impressionnait au début du présent siècle.

Grâce au chemin de fer, les producteurs agricoles du début du siècle purent aussi développer au maximum l'industrie du beurre et du fromage qu'on exportait en très grande quantité à l'extérieur de la région et du pays. Il en était de même pour le boeuf, la viande de boeuf, qui partait de Roberval à destination de Québec et autres grands centres de la province. Même chose aussi pour le grain, l'avoine, l'orge, le blé, que le Saguenay—Lac-Saint-Jean exportait en grande quantité à l'extérieur de la région.

Beemer construisit aussi en 1888 un hôtel qui n'avait rien à envier aux meilleurs établissements du genre sur tout le continent américain. En 1889, pas moins de mille visiteurs y passèrent en moins de deux mois.

En 1890, l'histoire mentionne qu'on y enregistrait de sept à huit ou neuf entrées en moyenne chaque jour. En 1903, la moyenne avait doublé pour passer à 17 enregistrements quotidiens. Cette clientèle était composée d'Américains, d'Européens et de Québécois.

Avec ses bateaux, Beemer organisait aussi des

croisières, des visites qui amenèrent nombre de visiteurs illustres dans la région, à la Petite-Décharge, où Beemer opérait un camp de pêche à l'ouananiche, mais aussi à la Réserve montagnaise de Pointe-Bleue et à Roberval, Saint-Prime, Saint-Félicien et même parfois à Saint-Méthode et Normandin.

C'était l'âge d'or de la navigation sur le lac Saint-Jean et la clientèle qui fréquentait l'hôtel Beemer, là où le chemin de fer s'arrêtait était souvent composée de ministres, premiers ministres même, de gouverneurs, lieutenants-gouverneurs, d'hommes d'église et d'officiers des Forces armées. Arthur Buies, Henri Menier, Seigneur de l'Île d'Anticosti, Thomas Chapais, homme de lettres, et l'abbé H.R. Casgrain furent parmi les têtes connues qui s'arrêtèrent au Grand Hôtel de ce véritable seigneur du développement jeannois que fut Beemer.

C'est aussi grâce à lui que le Lac-Saint-Jean, la région s'entend, et qui était divisée en deux comtés depuis 1892, avec frontière à la rivière Métabetchouan au Sud et à la rivière Péribonka au Nord, devint une sorte de mecque touristique à la mode, mais avec en plus une vocation d'exportateurs de produits agricoles qui étaient renommés partout dans la province et à l'extérieur. Saint-Prime n'échappa pas à cette prospérité provoquée par le génie de Beemer, à qui le Lac-Saint-Jean doit énormément et surtout sur les plans touristiques et de communication par chemin de fer et voies d'eau.

Mais l'année 1908 allait marquer la fin de l'épopée Beemer avec l'incendie de l'hôtel qui portait son nom à Roberval.

Fin d'une époque et il est sans doute bon de rappeler aussi que Beemer fut à l'origine de la première pisciculture à voir le jour au Lac-Saint-Jean à cette même époque de l'âge d'or de la navigation alors que les bateaux remontaient le lac du Sud au

Nord et le redescendaient en sens contraire, tout en s'arrêtant dans des petits ports, quais municipaux construits par les localités riveraines du lac et de ses grandes rivières. Saint-Prime avait d'ailleurs son quai en 1895, si on se fie à certains documents de l'époque et les noms des bateaux, depuis le Péri-bonka, en passant par le Mistassini, l'Undine, le Roberval et plusieurs autres, furent parmi ceux, des plus populaires, qui naviguèrent dans les eaux du "lac plat" comme le surnommait les Montagnais de Pointe-Bleue.

Vers 1904, on comptait plus d'une dizaine de fromageries dans le secteur Roberval—Saint-Prime et Saint-Félicien, et l'ensemble de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean exportait environ 3,000,000 livres de fromage par an.

En 1901, un document des archives nationales daté du 28 février et émanant du Fonds Mgr Victor Tremblay, fait état de l'établissement du colon Jean Légaré à Saint-Prime, qui après quelques années seulement possédait 200 acres de terre évalués à 4 000 \$. Le document mentionne en outre que ledit Jean Légaré avait pu prêter en une seule année, une somme de 200 \$, qu'il n'avait contracté aucune dette et qu'il possédait 2 chevaux, 8 vaches, 15 moutons, en plus d'une faucheuse.

On cite également dans le même document, le cas d'un autre colon établi à Saint-Prime quelques années auparavant, Alfred Doré, qui lui aussi possédait des biens alors évalués à plus de 2 000 \$.

Partout on vantait les mérites du Lac-Saint-Jean et de Saint-Prime, municipalité agricole de grand avenir et où les hommes de bonne volonté réussissaient rapidement à sortir de la pauvreté pour devenir des colons déjà à l'aise financièrement après quelques années de labeur.

La municipalité, en 1903, pouvait également se permettre d'engager un surveillant pour la construc-

tion d'un pont sur la Rivière-à-l'Ours, en le payant 1,50 \$ par jour et la prospérité semblait s'être installée définitivement dans la paroisse fondée par François Lapierre et les autres, en 1864.

Cela n'empêchait cependant pas certaines catastrophes de s'abattre sur la population comme cette épidémie de scarlatine et rougeole qui toucha et tua plusieurs enfants de la municipalité en 1906. Plusieurs jeunes enfants perdirent la vie lors de cette épidémie, dont deux chez Joseph Allaire, un chez une famille Laberge et un chez Alfred Roy.

À cette même époque, les cantons voisins attiraient aussi les travailleurs de Saint-Prime et nombreux étaient les colons qui allaient oeuvrer dans les chantiers de Normandin et les alentours vers 1902 et les années d'après. Ces hommes devaient apporter leur foin, le grain pour les chevaux et même la viande pour se nourrir.

À cette époque, dans les chantiers forestiers, on travaillait six jours par semaine et on réservait le dimanche pour le lavage de son butin et un repos fort bien mérité. Pour les cultivateurs de Saint-Prime et même si les gages étaient peu élevés dans ces chantiers, le fait qu'on y oeuvrait en automne et en hiver, après les récoltes et alors qu'il n'y avait aucune autre culture possible et... que femmes et enfants pouvaient prendre soin des animaux et de la "besogne de fermier", tout cela permettait un revenu d'appoint qui permit à plusieurs cultivateurs d'agrandir rapidement leur terre.

Coutumes et services

Le premier médecin à s'établir à Saint-Prime fut le docteur Évariste Lamy, qui y résida de 1907 à 1915. Avant lui, c'étaient surtout des sages femmes qui s'occupaient des accouchements et quant aux malades, ils allaient se faire soigner à Roberval, ou encore le médecin de la petite ville voisine passait les voir de temps en temps, quand les besoins étaient vraiment urgents.

Le docteur Lamy, qui était né à Yamachiche en 1883, était le fils de Antoine Lamy, un cultivateur de cette région, et il épousa une fille de Saint-Prime, mademoiselle Hélène Giroux, fille de Pierre Giroux et de Louise Belley, qui elle, était la soeur du deuxième curé de Saint-Prime, Mgr F.-X. Belley. Le mariage fut célébré à Saint-Prime, en grandes pompes, le 18 avril 1909. Après avoir pratiqué à Saint-Prime, le docteur Lamy déménagea à Chambord où il demeura jusqu'en 1925. Après quoi, il s'installa à Saint-Jérôme où il vécut jusqu'à sa mort en 1953.

Le premier médecin de Saint-Prime était le père du curé Jules Lamy, de regretté mémoire, qui fut longtemps curé de Lac-à-la-Croix, où il fonda aussi un musée devenu important sur le plan régional.

Le docteur Lamy fut aussi coroner du District judiciaire de Lac-Saint-Jean (les deux comtés) pendant plusieurs années. On dit de lui que c'était un "vrai médecin de campagne" jovial, généreux, bon chrétien et toujours prêt à reconforter, et aider ses semblables. À l'époque où il pratiquait à Saint-

Prime, un accouchement rapportait deux dollars et le docteur Lamy avait l'habitude de dire que même quand on ne pouvait le payer comptant, cela n'empêchait pas l'enfant d'être fort et en bonne santé. Un homme estimé de la population et qui n'a laissé que de bons souvenirs dans sa première paroisse d'adoption, mentionnent les chroniqueurs du temps, en parlant du passage du docteur Évariste Lamy dans la jeune paroisse de Saint-Prime, peu avant la Première Grande Guerre.

Et si les accouchements étaient à deux dollars seulement, la vie n'avait guère changé sur le plan des us et coutumes à Saint-Prime, si on fait le rapport entre les années 1880 et les années 1900 et 1910.

La soupe aux pois était toujours partie intégrante du menu quotidien, tout comme le lard salé et les patates. On cuisait toujours son propre pain, l'été de préférence au four, dehors, l'hiver dans le four du poêle à bois. Les galettes étaient toujours à la mode et on avait ajouté certaines viandes au menu quotidien, comme le porc, le boeuf, et l'été et l'automne on mangeait beaucoup de poissons. Dorés, truites, ouananiches, faisaient partie de "l'ordinaire" de la table de la plupart des colons, à l'aise ou moins à l'aise de cette glorieuse époque.

Le pain trempé dans le lait était encore un dessert très à la mode en 1900. Quant aux passe-temps de l'époque, les cartes en hiver, les dames, les discussions politiques pour les hommes, les veillées entre voisins, la danse, gigue, "cotillon", brandy, et la contre-danse étaient les danses à la mode. La pêche, la chasse, les promenades à pied, en carriole, barlo ou traîneaux, les glissages en traîneaux l'hiver, faisaient aussi partie des passe-temps de ces gens joyeux, simples et dont le labeur laissait peu de loisirs.

C'était particulièrement le cas en saison esti-

vale avec l'ensemencement des champs, les semences du potager, l'entretien de toutes ces cultures, en plus de la traite quotidienne, de la tonte des moutons au printemps et de tous les travaux inhérents à une vie de fermier fort bien remplie et où les devoirs religieux, comme la prière du matin et celle du soir, les offices religieux en semaine et le dimanche, faisaient aussi partie de la vie courante de cette époque dorée pour Saint-Prime que fut le début du présent siècle.

Quant à la période des Fêtes elle était surtout axée sur le Jour de l'An, alors qu'on allait manger chez les parents, chez les amis, que chacun demandait, recevait ou donnait la bénédiction paternelle et que tout cela se déroulait entre deux repas de tourtière, de croquignoles, un verre de "petit blanc" et des échanges de vœux, des réconciliations parfois, qui marquaient la vie des colons dans un moment de répit fort bienvenu chez des gens toujours passablement occupés, en tout cas qui ne se lamentaient jamais contre les périodes creuses, quand le temps, précieux temps, leur permettait de se reposer un peu.

L'été, on se réunissait parfois à la croix du chemin, ces croix qu'on trouvait un peu partout au coin de... ou sur chaque route ou presque, et qui avaient pour mission de protéger justement ceux et celles qui habitaient les routes où on les trouvait. Parlant de ces croix de chemin, elles étaient apportées au lieu de leur installation à dos d'homme, ce qui était une coutume et aussi l'occasion d'une procession organisée par le pasteur et où toute la paroisse suivait en cortège pour prier et chanter ce jour heureux de la bénédiction d'une croix de chemin.

Gens simples, âmes simples, croyances toutes simples et quant aux vêtements, en début de siècle toujours (vers 1900) les hommes portaient des vêtements d'étoffe la semaine et certains même le di-

manche. D'autres possédaient des "habits du dimanche" en tissus, confectionnés par des entreprises et achetés en magasins. Même chose pour les femmes qui portaient des jupes de flanelle pour leur quotidien et des robes plus élaborées pour les dimanches et jours de fêtes ou de sorties spéciales.

Pour ce qui est des noces à cette époque, c'était toute la paroisse ou presque... qui était conviée lorsqu'un père mariait sa fille et un autre un garçon.

Vie simple mais également vie riche de coutumes qu'on respectait et si au début les curés défendaient à leurs ouailles de danser, ces dernières, passé 1900, ne demandaient plus la permission pour danser la gigue et le "cotillon", non plus que le brandy et la contre-danse, qui étaient fort à la mode avant la Première Grande Guerre...

Chaque foyer avait sa huche à pain, où la femme plus souvent que l'homme de la maison, pétrissait la pâte avant de la laisser lever pour ensuite la transposer dans des moules qu'on avait soigneusement graissés à l'intérieur pour éviter que la pâte ne colle au moule. Le rouet, particulièrement à la mode au tout début de la colonisation de Saint-Prime, y a conservé une vocation très utile longtemps après les années 1900. Les ancêtres s'en servaient pour filer leur laine, lin, leurs "échiffes" qui servaient ensuite pour les travaux du métier à tisser. Chez la plupart des familles de la fin du XIX^e siècle, tout le linge était fait à la maison et ce n'est qu'après 1900 que certaines pièces de vêtement, lingerie et chaussures parfois, étaient achetées chez des marchands.

Le "ber" ou berceau était aussi une pièce inhérente à tout foyer qui se respecte, et il y avait souvent un poupon dedans, que la mère berçait en filant, en cousant à la main ou encore en tricotant. Et avant que l'électricité ne soit installée, les ancêtres tricotaient souvent avec pour seule lumière, la lueur du poêle à bois...

Mais le modernisme vint rapidement à Saint-Prime en ce début de XX^e siècle, comme en témoignent les écrits de l'époque conservés jusqu'à nos jours, tel ce document des Archives de la Société historique, où il est fait état, pour 1910 de projet d'aqueduc et pour 1920, de projet d'électricité, ceci, après l'avènement du téléphone vers 1895-1896, et dont nous parlerons dans le chapitre suivant, tout en faisant écho à la Grande Guerre 14-18, de douloureuse mémoire, et à la conscription vécue alors aussi... à Saint-Prime.

On entre dans le modernisme

La modernité, le modernisme, c'est d'abord le téléphone comme on le mentionnait, mais aussi l'aqueduc et dès 1910, le 4 avril, Arthur Rainville obtint un permis pour "passer l'aqueduc" dans les chemins de Saint-Prime. M. Rainville agissait pour le compte d'une compagnie "à fonds social" dont Émile Laberge, Émile Plourde, Jos Villeneuve et Augustin Rainville étaient les promoteurs-actionnaires.

L'entreprise portait le nom de "Cie d'aqueduc de Saint-Prime" et à la session du conseil municipal d'avril 1913, elle se déclara incapable de concrétiser en entier son projet, si le conseil ne lui consentait pas un crédit de trois milles dollars (3 000 \$) ce qui ne fut pas accepté semble-t-il puisque les contribuables, cultivateurs des rangs 1 et 2 préférèrent construire eux-mêmes leur réseau plutôt que d'emboîter le pas dans le sens de la compagnie. Cependant, en juin 1913, il semble qu'on en soit venu à une entente pour reformer une nouvelle entreprise connue alors sous le vocable de "Syndicat coopératif des cultivateurs de la paroisse de Saint-Prime", devenue les promoteurs de ce réseau, dont les travaux furent terminés ce même automne. Les premiers promoteurs (Cie de l'aqueduc de Saint-Prime) furent remboursés pour leurs frais et la nouvelle entreprise, présidée par M. Adélarde Perron et dont le secrétaire était M. Louis Guy, fit de très bonnes affaires puisqu'en 1928, on signalait que les parts des actionnaires, en l'occurrence la plupart des cultivateurs membres du syndicat, avaient doublé. Et dans

le même temps, un deuxième syndicat de l'aqueduc fut aussi très prospère, ce qui fait qu'on peut avancer à juste titre que la plupart des résidents de Saint-Prime avaient un service d'aqueduc chez-eux, dans leurs demeures vers 1925.

Quant à l'électricité, encore là, Saint-Prime n'allait pas tarder à emboîter le pas à d'autres municipalités à ce niveau, comme on le verra un peu plus loin, après que nous aurons dit quelques mots et élaborer davantage sur certaines réalisations qui ont marqué les deux premières décennies du vingtième siècle à Saint-Prime, alors qu'on changeait de nouveau de pasteur en 1906, et que le curé Joseph-Onésime Lavoie succédait au curé Lauriot, que d'aucuns n'estimaient pas beaucoup dans la paroisse...

Chaque agglomération, à travers son histoire, recèle des gens au tempérament de bâtisseur, de personne à vue longue et élaborée. Le curé Joseph-Onésime Lavoie, qui prit charge de la paroisse de Saint-Prime en 1906, était un fils de la région et au demeurant... un homme on ne peut plus entreprenant. Il succédait à l'abbé Lauriot, qui n'avait pas toujours rencontré l'unanimité des paroissiens de la municipalité fondée en 1864.

Né à Saint-Alphonse de Bagotville le 9 septembre 1858, le curé Lavoie, de glorieuse mémoire, avait occupé plusieurs postes de responsabilité avant que l'évêque du diocèse ne le dépêche à Saint-Prime, où l'attendaient deux importantes missions de bâtisseur.

D'abord vicaire à Hébertville et Baie Saint-Paul, Joseph-Onésime Lavoie avait occupé plusieurs cures importantes avant son arrivée à Saint-Prime. Il avait vécu au milieu des insulaires de l'Île-aux-Coudres, avait été curé dans la paroisse de Saint-Hilarion, curé de Les Escoumins et également curé de Saint-Placide.

Homme expérimenté s'il s'en fut, l'abbé Lavoie ne tarda guère à se mettre à l'oeuvre dans sa nouvelle paroisse, puisqu'arrivé le premier dimanche d'octobre, il fit signer, avec l'accord des syndics, le dimanche 25 octobre suivant, une requête enjoignant l'évêque du diocèse, Mgr Labrecque, d'autoriser la paroisse de Saint-Prime à la construction d'un nouveau temple en pierre de granit, en remplacement du temple actuel, devenu désuet, et qu'on envisageait de démolir, le nouveau temple devant être construit au même endroit.

Les écrits de l'époque mentionnent que toute la population de Saint-Prime était favorable à un tel projet qu'elle désirait voir se concrétiser avec beaucoup d'ardeur. Donc, la requête envoyée à l'évêque du diocèse devait contenir la signature de la plupart des propriétaires de Saint-Prime, si on en juge par les documents du temps.

Et lors de l'érection à trois postes de syndics, le 9 décembre 1906, il est mentionné que les trois nouveaux syndics, MM. Cyrille Grenier, Armand Guy et Ovide Lavoie, tous cultivateurs, auront charge d'exécuter le décret de l'évêque concernant la construction de la nouvelle église de Saint-Prime.

En début d'année suivante, (janvier 1907) l'évêque, appelé à consulter les plans soumis par la Fabrique de la paroisse de Saint-Prime, les retourna à l'abbé Lavoie avec la petite mention suivante : *"Je vous envoie les plans revêtus de mon approbation. Je les trouve bien beaux et votre église fera honneur à la paroisse. Je demeure, votre dévoué en N.S. Thomas Labrecque."*

Tout de suite ou presque, on se met à la tâche pour ramener la pierre de granit rose de la carrière de Roberval. Cela semblait assez difficile puisque le 28 février 1907, il était écrit au registre paroissial (Fabrique) que les travaux étaient démarrés très lentement et qu'on allait... peut-être... abandonner le

charroyage de la pierre de la carrière de Roberval jusqu'au site de la future église...

Le 23 mai, on apprend toutefois que l'on est en pleine démolition de l'ancien temple de bois et que... malheur... un homme qui travaillait à cette tâche, sacristain de l'église par surcroît, M. Boniface Bouchard, a eu un accident qui le tua sur le coup. Le fait est qu'en démolissant le haut de l'église on avait échappé une poutre qui provenait du clocher. M. Bouchard reçut la poutre sur la tête, ce qui ne lui laissa aucune chance de survivre.

Entretiens, le 19 mars, il était clairement établi qu'on n'abandonnerait pas le charroyage de la pierre de granit depuis la carrière de Roberval, (située près de l'aéroport actuel) et que l'extérieur du temple serait recouvert de cette pierre rose. C'est sur une proposition de M. Armand Guy, syndic, que l'on décida de recouvrir les parements extérieurs du temple avec ce granit. Comme le style de la nouvelle église était gothique, l'effet serait vraiment de fort bon aloi.

La construction du temple se donna par soumission le 15 avril 1907, sur proposition de M. Cyrille Grenier et adoptée à l'unanimité des marguilliers. Et c'est un contracteur de Québec, Berlinguet et Cie qui fut choisi pour confectionner les derniers plans, alors que le contrat de construction proprement dit fut octroyé à M. Émile Côté, également de Québec, qui devait effectuer les travaux pour une somme de 55 490 \$.

Toutefois, ces édits ne furent pas respectés puisque ce furent des "régionaux" finalement qui exécutèrent le contrat de construction et le 21 avril suivant, on accordait les travaux à MM. Edmond Tremblay de Sainte-Anne de Chicoutimi, Ernest Bilodeau et Georges Bergeron de Chicoutimi, pour une somme allégée à 50 287 \$ incluant le relèvement des fenêtres de deux pieds et... l'installation

du système de chauffage à eau chaude ou à vapeur.

La nouvelle église mesurerait 150 pieds de nef par 70 pieds; la sacristie aurait 40 pieds par 50, avec une annexe de 15 pieds.

Les travaux démarrèrent rapidement. Le 4 juillet, on espérait même, chez les marguilliers, que la sacristie soit prête pour le premier septembre suivant, ce qui permettrait d'y dire la première messe. Tous les citoyens de Saint-Prime étaient unanimes à mentionner, souligner même avec conviction, l'efficacité des contracteurs Tremblay, Bergeron et Bilodeau.

Le 28 juillet 1907, on procéda à la bénédiction de la "pierre angulaire", bénédiction faite par le curé de Roberval, l'abbé Jos paradis, délégué de l'évêque du diocèse, Mgr Thomas Labrecque. Un sermon de circonstance fut donné par un prêtre, enseignant en théologie du Séminaire de Sherbrooke, le révérend Alexandre Maltais.

On multiplia les initiatives pour recueillir des fonds pour l'église durant presque toute l'année : bazar, bingo, souscription pour l'achat d'un carillon et le 29 décembre 1907, on tint même une soirée musicale et dramatique qui remporta un très bon succès.

Les travaux reprirent au printemps de 1908 et entretemps on organisa une souscription pour l'achat d'un carillon. Les gens qui désiraient le titre de parrains devaient verser une somme de 50 \$ pour la grosse cloche ou encore 30 \$ pour la cloche intermédiaire et 20 \$ pour la petite cloche.

En décembre et janvier (1907-08) un groupe de jeunes gens de Saint-Prime organisèrent une fanfare municipale sous la direction de M. Augustin Rainville et le 23 août suivant, une bonne nouvelle permettait d'acheter un orgue, avec l'argent qu'on réservait aux cloches, vu que ces cloches avaient été généreusement offertes par M. Louis-Adolphe Robi-

taille, éminent citoyen québécois.

Du même coup, la Fabrique de Saint-Prime, dans un geste de générosité qui rappella celui du Sieur Robitaille, fit don de son ancienne cloche à la paroisse de La Doré.

Mais le nouveau temple de Saint-Prime, s'il avait été construit dans l'allégresse d'une part, causa une deuxième perte de vie le 5 novembre 1908, alors qu'un ouvrier, originaire de Québec, M. Eugène Harris, qui était affecté aux travaux du clocher, tomba d'une hauteur de 135 pieds et décéda littéralement sur le coup. Dans le même temps, un citoyen de Saint-Prime annonçait sa candidature aux élections fédérales. Il s'agissait de M. Joseph Routier, du rang six, et qui devait faire la lutte au député sortant, M. Joseph Girard.

Mais c'est surtout l'église qui mobilisait les gens et la construction raviva si possible l'esprit de très grande solidarité chrétienne qui prévalait face à cette tâche vraiment imposante pour une paroisse de 1,371 âmes.

Enfin, le 11 août 1909, à travers une cérémonie grandiose, était béni le nouveau temple catholique de Saint-Prime, une église qui faisait et qui fait l'orgueil de la paroisse depuis cette date, et qui était, à l'époque, l'un des plus beaux temples de tout le diocèse.

La cérémonie de bénédiction commença à neuf heures le matin et la messe pontificale fut chantée par l'évêque de Chicoutimi, Monseigneur Labrecque, assisté de Mgr Belley, curé de Saint-Félicien. Parmi les autres prêtres officiant lors de cette inauguration mémorable, on remarquait aussi les révérends H. Marceau et D. Tremblay, respectivement curés de Normandin et de Laterrière, les abbés J. Brassard, vicaire à la Cathédrale de Chicoutimi et J. Lapointe, vicaire à Roberval. Le sermon fut donné par l'abbé Alfred Tremblay directeur du Grand

Séminaire de Chicoutimi et après la messe, un banquet d'honneur eut lieu en plein air, dans un bocage situé à proximité de l'église et en compagnie d'une foule d'invités de marque. Dans la même journée, on procéda à la bénédiction des quatre cloches, fondues spécialement pour l'église de Saint-Prime, à la fonderie de Annecy-le-vieux, en Haute-Savoie française.

La première cloche, d'une pesanteur de 3,200 livres, portait l'inscription suivante : Pie X, Mgr Michel-Thomas Labrecque, Edouard VII, Onésime Lavoie. Parrains et marraines : Cyrille Grenier, M. et Mme Charles Juneau, MM. Armand Guy, Ovide Lavoie, Georges Laberge, Louis Légaré, Rodolphe Forget, François Labrecque, Théophile Tremblay, Edouard Bélanger, Charles Parent, Alphonse Blouin, Georges Marcoux, Philippe Parent et veuve A. Lamontagne.

La deuxième cloche pesait 2,116 livres et avait pour parrains et marraines : M. et Mme Émile Laberge, MM. Émile Roy, Joseph Fraser, Cléophas Garneau, Louis Bélanger, Rémi Fortin, Albert Auclair, Isidore Verret, Joseph Villeneuve (Georges), Mme Théodore Guy, Jos Lamontagne, Louis Plourde, Eustache Lamontagne, David Tremblay, William Fraser, Georges Villeneuve et Louis Lamontagne.

Enfin, la troisième cloche pesait 1,530 livres et ses parrains et marraines furent M. et Mme Joseph Rainville, Joseph Roy, Alfred Roy, Pierre-Célestin Légaré, Achille Boulianne, Alfred Robert, Alfred Vézina, Napoléon et Joseph Guy, Alfred Potvin, Edouard Marcoux, Cyrille Morency, Louis Guy et Alfred Morency. La quatrième cloche, quant à elle, n'eut pas de parrain ni de marraine, ce qui ne l'empêchait pas de peser aussi 1,530 livres. Des paroissiens avaient aussi fait don de certaines statues, comme celle de Saint-Pierre, qui venait de la famille de M. Edouard Bélanger alors que pour la statue de

l'apôtre Saint-Paul, il s'agissait d'un don de la famille du fromager Adélarde Perron.

Et toujours lors de cette journée exceptionnelle de 1909, on bénit aussi l'orgue, un superbe instrument fabriqué aux ateliers Casavant & Frères de Saint-Hyacinthe.

Le père Dubé, un clerc de Saint-Viateur, organiste réputé sur le plan provincial, avait d'ailleurs été invité pour la circonstance et les notes qu'il fit jaillir de l'instrument séduisirent tous les fidèles et invités qui assistaient à ce feu roulant de joyeuses cérémonies religieuses.

Il est également bon de souligner que le maître-autel de l'église de Saint-Prime avait été "privilegié" par décret de l'Archevêque de Québec, grâce à une demande faite par l'abbé Elzéard Auclair, en date du 14 octobre 1871.

Après ces cérémonies, ne restait qu'à engager un nouvel organiste, ce qui fut fait le 5 septembre 1909 alors que Pierre-Célestin Légaré accepta la fonction au salaire annuel de 100 \$.

Toujours le 5 septembre, on fit aussi l'inauguration d'un chemin de la croix dans le temple et le 24 octobre suivant on en inaugura un deuxième dans la sacristie. Ce dernier, particulièrement soigné, venait de la maison Carli de Montréal et avait été offert à l'église par les paroissiens suivants : MM. Évariste Lamy, Edouard Bélanger, Thomas Gagnon, Émile Laberge, Armand Guy, E. Laflamme, Laurent Coulombe, Eugène Roy, Dr A. Lapointe, Eustache Fradette, Charles Simard, A. Rainville et dames O. Néron et veuve J. Roy.

Et Saint-Prime aurait terminé cette année de 1909 dans l'allégresse, n'eut été d'un violent incendie qui détruisit tous les biens de la famille Eustache Fradette, et qui survint en pleine période d'avant les Fêtes.

Ce chapitre religieux de la paroisse de Saint-Prime vaut un petit retour pour parler du curé Onésime Lavoie, qui fut l'âme dirigeante de cette nouvelle église qui plaçait Saint-Prime à l'avant-garde de son temps. Et on dit du curé Lavoie, à juste titre il faut le déduire, sinon l'affirmer, qu'il fut un homme très dévoué, très organisateur et qui avait vraiment à coeur la représentativité de Saint-Prime sur le plan diocésain. L'évêque du diocèse, Mgr Th. Labrecque ne reçut que des éloges pour avoir choisi ce dévoué prêtre à un tournant de l'histoire religieuse de la paroisse, tournant positif et qui la marque encore aujourd'hui avec cette présence du magnifique temple situé presque en face de l'édifice municipal et de la route menant au Rang 3 de Saint-Prime, l'un des plus beaux rangs agricoles de toute la région.

La vie continue... sur roues

Mais si Saint-Prime marque d'énormes progrès au plan religieux dans les deux premières décennies du vingtième siècle, cela n'empêche pas le progrès purement matériel, éducationnel aussi, de poursuivre sa route et à Saint-Prime, on n'échappe pas à l'ère industrielle qui s'annonce. Les automobiles commencent à envahir la municipalité vers 1910-1912 et quelques citoyens, dont M. Charles Parent, sont les premiers à en posséder une dans la municipalité du pied de la Côte du Cran. Seul inconvénient pour les propriétaires de voitures de ce début de siècle, à Saint-Prime, quand ils veulent se rendre à Roberval, ils doivent parfois tourner le véhicule devant-derrrière et grimper la Côte du Cran de reculons. Le fait est qu'en grim pant d'avant... la pente renvoyait l'essence à l'extrémité arrière du réservoir et... comme les autos de l'époque n'étaient pas munies de pompes à essence... on voit d'ici le résultat...

Toutefois, quand le réservoir d'essence était plein le problème ne se posait plus...

Enfin, pendant que l'automobile remplace peu à peu les bateaux et la navigation, on améliore le circuit routier de l'ouest du Lac-Saint-Jean et le 18 février 1909 par exemple, M. Georges Marcoux de Saint-Prime, contracteur, s'engage à construire un pont de fer sur la rivière Quiatchouan et ce, pour une somme de 1 600 \$.

Et du côté du rang 6 on fondait, le 4 mars 1909, un syndicat de cueilleurs de bleuets, sous l'égide de

M. François-Xavier Laroche.

En 1911, le curé Onésime Lavoie obtint que l'on construise à Saint-Prime un couvent pour les filles et c'est aux Soeurs du Bon-Conseil que le curé Lavoie fit appel pour en prendre la direction et l'opération...

1912 marque le départ du curé Lavoie qui, sa mission accomplie, est remplacé par l'abbé Joseph Savard. Et toujours en cette année de 1912 un vieux rêve du regretté député Élie Saint-Hilaire, rêve qu'il n'a pas vu se concrétiser de son vivant, se réalise avec l'arrivée des rails de fer à Saint-Prime.

Cependant, on se plaint, et on s'en plaindra longtemps, que le terminus du chemin de fer à Saint-Prime soit situé à un mille du village. On peut facilement déduire que la raison de cet état de chose fut le refus des colons ou producteurs agricoles de l'époque de voir les locomotives et leur lourd convoi, déchirer leurs terres; des terres faites, arrachées à la nature sauvage de mains d'hommes et de femmes qui n'étaient pas prêts à laisser ce progrès, si important fut-il, briser la splendeur d'une oeuvre aussi chèrement acquise. Et comme on ne semblait pas encore parler d'expropriation à l'époque...

Et après la construction de la nouvelle église, le nouveau curé, ne voulant sans doute pas être en reste avec son prédécesseur, fut l'artisan de la construction du nouveau presbytère de Saint-Prime, toujours là après 69 ans, puisqu'il fut construit en 1914, année du déclenchement du Premier Grand Conflit armé à secouer l'Europe et la Planète.

Ce furent les pionniers Charles Juneau et Eugène Roy qui obtinrent le contrat consenti par la Fabrique pour cette construction, cela au coût de 5 000 \$.

Par la suite, la Fabrique dut ajouter une somme de 800 \$ suite à l'augmentation du coût des matériaux entre la date de l'accord du contrat et la date

des travaux proprement dits.

En 1916 une importante transaction immobilière faisait passer la maison de pension appartenant jusque-là à M. Arthur Rainville, à son concitoyen, M. Armand Guy, un homme d'affaires avantageusement connu à l'époque.

Le 22 juin de cette même année 1916 on bénit, devant l'église, une statue imposante, un monument du Sacré-Coeur, et c'est encore l'évêque du diocèse, Mgr T. Labrecque, qui présida ces cérémonies religieuses.

Ce monument avait été payé en entier par les paroissiens de Saint-Prime, au moyen d'une quête spéciale. Le soir de la bénédiction, une autre quête rapporta 100,15 \$, ce qui était un fort joli montant à l'époque.

Après le couvent du Bon-Conseil, toujours existant et construit en 1911, la Commission scolaire de Saint-Prime passa de nouveau aux actes importants en 1918 alors qu'on construisit la première école réservée exclusivement aux garçons.

On ne sait si c'est par hasard ou pas, mais le conflit mondial prend fin cette même année de 1918, au grand soulagement de tous les citoyens du monde et... en même temps que Saint-Prime procède à la construction de son Académie pour garçons.

On s'éclaire toujours avec des moyens archaïques vers 1918, mais l'ère de l'électricité ne tardera pas à s'emparer de la paroisse de Saint-Prime et dès 1920, l'église est éclairée par ce moyen moderne qui s'installe tranquillement dans la paroisse.

Mais cela ne se fit pas sans heurt, et plusieurs promoteurs tentèrent l'expérience et donnèrent de l'électricité. De 1920 à 1922, la Compagnie hydro-électrique de Saint-Prime connut plusieurs difficultés avant de vendre ses actions à 50 % de leur

valeur.

Puis une compagnie se reforma sous l'appellation de Cie électrique de Saint-Prime et cette fois, ne rata pas son coup. Cette entreprise avait été formée par les promoteurs suivants : L.A. Rainville, courtier; l'abbé Joseph Savard; M. Émile Laberge, marchand; MM. Émile Plourde, Étienne Ouellet et Alphonse Blouin. L'entreprise, qui avait un capital souscrit de 40 000 \$ avait obtenu ses lettres patentes en juin 1921, et comptait 70 actionnaires ayant souscrit des parts variant de 100 \$ à 1 000 \$. Le coût des travaux d'aménagement de la première centrale électrique de Saint-Prime (construite sur la Rivière-aux-Iroquois) fut de 39 000 \$ et les travaux s'étendirent de juin à décembre 1921.

Cela pourrait suffire en ce qui concerne les 22 premières années du nouveau siècle mais plusieurs autres événements marquèrent cette époque (1900-1922), événements qui font parfois partie des faits divers, mais qui méritent quand même qu'on s'y attarde, ne serait-ce que pour mieux situer les moeurs, us et coutumes d'une paroisse rendue à l'âge adulte, dont les vocations sont nettement définies, mais qui vibre aussi au diapason de changements qui causent parfois des remous entre les humains et... envers l'histoire...

Ce fut le cas de la conscription...

Le conseil proteste...

On sait très peu de choses sur les impacts de la conscription en ce qui concerne la paroisse de Saint-Prime. On sait cependant que quelques fils de la municipalité furent "enrôlés de force", que d'autres réussirent à échapper à cette loi peu populaire de Borden.

Le 12 juillet 1917 le conseil municipal de Saint-Prime s'insurgea contre la conscription et une résolution fut passée pour protester contre cette loi.

En juillet 1918, le maire Joseph Roy demanda une somme de 70 \$ à son conseil, pour se rendre à Ottawa en personne... pour protester de toutes ses forces contre la conscription. La somme lui fut refusée, mais en novembre suivant, le conseil lui alloua une somme de 50 \$ pour les mêmes motifs. La paroisse de Saint-Prime étant une terre de colonisation, donc essentiellement agricole, plusieurs et même la plupart des jeunes gens purent bénéficier d'exemptions.

Toutefois, on n'était pas épargné côté ration et on vivait aussi sur le système des "coupons" comme en fait foi un arrivage de coupons en date du 10 octobre 1917. Ces coupons étaient précieux pour qui voulait se ravitailler de certaines denrées dont la circulation était étroitement contrôlée. C'est aux municipalités que l'État fédéral remettait l'administration de ce régime de coupons.

Mais à Saint-Prime, comme sans doute dans toutes les paroisses vraiment agricoles de la pro-

vince et du pays, on "passa" l'épreuve de la Première Grande Guerre sans trop de dégâts économiques et moraux, puisque même en période de guerre, en 1917 par exemple, on faisait des nouvelles expériences agricoles fort intéressantes pour l'avenir d'une culture diversifiée pour cette paroisse, mais également pour l'ensemble de la région et même de la province.

On choisit donc en 1917 un champ de la ferme de M. Augustin Rainville, pour expérimenter la culture du blé d'Inde, une culture qui a largement gagné ses lettres de noblesse depuis.

Et en ce début de siècle, les gens n'étaient guère différents de ce que nous sommes sur le plan caractère, puisque certains relevés d'assemblées publiques de commission scolaire et de municipalité indiquent parfois d'importantes divergences de vue, des conflits de personnalité aussi, et qui amenaient les êtres à poser des actes aussi extrêmes que des démissions d'enseignants...

Ainsi, en parcourant ces notes, on apprend par exemple que le 2 juillet 1904, le conseil municipal de Saint-Prime fut saisi d'une réclamation de 12 \$ de la part d'un citoyen de Roberval qui prétendait que cette somme lui était due suite au bris de sa voiture dans "les chemins de la municipalité de Saint-Prime".

La municipalité, après enquête, renvoya sa demande, en mentionnant qu'après investigation, on avait appris que ledit citoyen avait brisé sa voiture dans Roberval...

Et l'intrépide Charles Juneau, l'homme aux mille visages, construisit une usine de portes et châssis à Saint-Prime en 1905, entre autres, des entreprises que le légendaire homme a mis sur pieds.

Et... il n'y avait pas de bien-être social à cette glorieuse époque! Mais il y avait parfois des cas de

débilité mentale qui mettaient les dirigeants municipaux dans l'embarras. Un cas survenu le 2 novembre 1908, relaté dans le livre des délibérations, fait mention du transport d'un fils de Saint-Prime à l'asile. Les conseillers Napoléon Langelier et Auguste Allard, le premier proposeur et le deuxième secondaire, prétextent que l'individu est dangereux, et proposent son internement, ce qui est endossé par le curé. Ce qui ne sera cependant pas fait sans que le conseil ait désigné certaines personnes pour s'assurer que ledit individu est bien... dangereux...

Et un autre cas soumis au conseil à cette époque, fait part d'un fait plutôt inusité, à savoir que la ferme de M. Philippe Ouellet (1^{er} février 1909) est située dans deux municipalités, à savoir sur la ligne de partage des municipalités de Saint-Prime et Saint-Félicien, ce qui cause de sérieux maux de tête et... financiers au principal intéressé. On passe donc une résolution pour réévaluer les terres de M. Ouellet sur le territoire de Saint-Prime, en lui promettant de rectifier afin de lui rendre justice... Et... toujours en 1909, les ragots vont bon train en ce qui concerne le remplacement de l'organiste Marcoux pour un autre organiste.

On note à ce moment, la réplique suivante, un peu cinglante, si on se place dans le contexte de cette fameuse année de 1909, alors qu'on inaugurerait la nouvelle église de Saint-Prime : *"Beaucoup de potins autour de l'engagement de notre nouvel organiste. Plusieurs personnes s'étonnent que M. Marcoux, notre vieux musicien, ait été mis au rancart... comme toutes les vieilleries... de l'ancienne église..."* Fin de la citation.

Amertume certes, car les êtres humains sous le soleil, changent de décor, améliorent leur environnement, mais dans l'esprit, ils ne changent guère...

Et on demande parfois des appuis, comme ce fut le cas de M. Horace Dumais, qui voulait se faire

nommer shériff lors de la création du District judiciaire de Roberval dans les années 1910. M. Dumais demanda une résolution d'appui à la municipalité de Saint-Prime pour obtenir le poste. M. Dumais, on doit le comprendre, habitait Roberval, où il était un éminent citoyen. Le conseil municipal de Saint-Prime appuya à l'unanimité la candidature de M. Dumais, homme fort respecté.

Côté santé, la municipalité accepta le vaccin contre la variole dès le 21 décembre 1910, ceci, à la demande du Conseil d'hygiène de la province.

En 1911, deux institutrices, mécontentes de la façon dont les choses se déroulaient pour elles, mécontentes aussi des administrateurs scolaires, donnèrent leur démission par voie de courrier; l'une après un premier avertissement et l'autre sans avertissement autre qu'une brève missive... au ton sec!

En mai 1912, la municipalité passa une résolution par laquelle elle s'engageait à l'entretien de tous ses chemins, "*au moyen de deniers prélevés par voie de taxation directe pour cet objet*" était-il aussi écrit.

En 1914, le conseil adopta une résolution d'appui à une demande de division du grand comté fédéral du Saguenay en deux comtés. C'est la Chambre de commerce régionale du Saguenay qui sollicita cet appui. Le 2 février la municipalité se prononça contre la construction d'une route régionale mais le 11 août le conseil accepta un règlement visant la pose de macadam et de gravier sur les artères de la municipalité. Le 31 août 1914, une somme de 199 354,10 \$ provenant du gouvernement provincial fut accordée à Saint-Prime pour "*le macadémisage du chemin principal de Roberval jusqu'à la limite de la paroisse de Saint-Félicien et de la route du premier au troisième rang...*" et pour, également, la pose de gravier sur les autres chemins situés dans les limites de Saint-Prime.

Par ailleurs, il est intéressant de noter aussi que dans un livre de M. Alfred Pellan, en date de 1911 et portant sur la colonisation au Québec, il est écrit entre autres choses, les affirmations suivantes :

*“le climat de cette vallée est avantageux...” et...
“On peut conclure que la température est la même qu’à Montréal... l’hiver est plus court qu’à Québec d’un bon mois.”* (Il parle alors du Lac-Saint-Jean)

Et ailleurs :

“Le climat est mieux équilibré que dans n’importe quel autre endroit de la province. Le voisinage des grandes eaux tempère allègrement les chaleurs d’été... les chutes de neige sont plus légères qu’à Québec et Montréal...”

Autre temps... autre climat et ces observations d’Alfred Pellan sur les hivers plus courts ici qu’à Québec... laissent songeurs sur l’influence des harnachements de rivière sur les conditions climatiques d’une région...

À moins que ce ne soit d’autres facteurs qui aient contribué aux renversements de température qui sévissent au Lac-Saint-Jean depuis quelques décennies...

Tout cela appartiendrait au fait divers, n’était-ce du fait que toutes les petites interventions qui font partie de la petite histoire deviennent peu à peu la toile de fond d’une aventure humaine qui prend de plus en plus d’ampleur...

Et si on poursuit durant ces années, il faut noter qu’en 1915 la Chambre de commerce du Saguenay était très active et demandait souvent des appuis divers aux municipalités de toute la région et pour toutes sortes de motifs.

Ainsi en fut-il pour le repos dominical obligatoire pour les commerçants, fabricants de beurre et fromage, propriétaires de restaurants, de salles

d'amusement et autres, repos qui fut décrété à la demande de la Chambre. La municipalité de Saint-Prime appuya cette demande par résolution et en fit une loi municipale. Les contrevenants étaient passibles d'amendes variant de 2 \$ pour une première offense, à 5 \$ pour une deuxième et 10 \$ pour toute amende subséquente.

Le règlement contenait toutefois un petit appendice pour les fabricants de beurre et fromage qui pouvaient y déroger pour de sérieux motifs, telle la finalisation d'une brassée de fromage... Ce règlement du 7 juin 1915 fut passé sous l'administration du maire Pierre Giroux.

La municipalité se portant assez bien financièrement, du moins semble-t-il, on indemnisa un homme pour allumer le poêle avant les réunions du conseil, à partir de l'année 1915. Il fut décrété lors d'une réunion du conseil de cette même année, que M. Hilaire Laberge recevrait une somme de 5 \$ pour effectuer cette tâche, de façon à ce que la salle soit chaude lorsque les conseillers et le maire s'y présenteraient.

En 1919, on commença à faire des trottoirs de bois dans la municipalité. Il s'agissait à l'époque du signe d'un immense progrès et aussi de la certitude d'un avenir très prometteur.

En 1920, le Syndicat de l'aqueduc de Saint-Prime reçut la permission du conseil de "passer" l'eau dans les rangs trois et quatre et d'exiger 12 \$ par an par robinet. Cette même année, on construisait un trottoir de... ciment... en avant de l'église...

Le 5 décembre 1921, on refusa tout permis de vente de liqueurs (alcool) à Saint-Prime.

En 1922, on songeait à fermer ce qui avait été la première route entre Saint-Prime et Saint-Félicien, à savoir le tronçon du rang Ashuapmouchouan. En somme la vie tissait sa propre toile, ses

changements, l'évolution du milieu, et à Saint-Prime comme ailleurs, l'entre-deux guerres s'annonçait prospère, industriel aussi, et après l'automobile on assistait déjà, durant la décennie 1920, à la métamorphose des instruments aratoires, et aussi de l'approche des gens face à la vie. Une vie rendue plus facile par l'électricité, le système d'aqueduc, une existence plus permissive en ce qui avait trait aux heures de loisirs et, à Saint-Prime, un autre changement important était à l'orée de l'histoire, à l'aube de l'année 1923, alors qu'après bien des tergiversations, un groupe de citoyens obtint la division de la municipalité en deux entités administratives et géographiques.

Dans les faits, la municipalité du village de Saint-Prime naquit en 1923, et pour être plus précis, la première réunion du premier conseil municipal de cette municipalité de village, se déroula le 24 août 1923 alors que le conseil était formé du maire Edouard Marcoux et des échevins suivants : MM. Alfred Vézina, Louis Bélanger, Joseph Lapointe, Eugène Roy, Joseph Laforest, René Auclair, et le secrétaire-trésorier M. Joseph Perron.

Il faut ajouter à ceci que ce n'était pas la première tentative d'érection d'une municipalité de village puisque déjà en 1918, le livre des minutes mentionne qu'une requête fut lue au conseil par le maire Joseph Roy, requête signée par un "certain nombre de contribuables" qui demandaient au Lieutenant-gouverneur de la province, cette érection d'un village à Saint-Prime.

Lors de la réunion du conseil du 9 avril 1918, plusieurs contribuables présents, des membres du conseil également, s'opposèrent vivement à cette requête et le conseiller Étienne Ouellet pour sa part et pour trancher le débat sans doute, proposa, secondé par M. Arthur Garneau, que M. François Côté soit autorisé à faire signer deux requêtes; l'une demandant l'érection d'une municipalité de village

dans les limites de Saint-Prime, tel que la demande avait été formulée et une autre requête demandant au Lieutenant-gouverneur de ne pas accorder une telle érection...

Les contribuables, pour et contre, eurent par la suite tout loisir de voter entre neuf et seize heures le 15 avril 1918.

Et cela n'eut pas de suites immédiates, comme on le voit par le décret de 1923, créant cette fois cette municipalité de village!

Mais cette séparation de la municipalité en deux entités administratives n'allait pas ralentir le développement de Saint-Prime, si sa marche inéluctable vers un progrès constant ou presque, et les décennies '20-'30 allaient encore fournir leur lot d'améliorations de toute nature, et... une deuxième grande catastrophe qui toucha tous les cultivateurs riverains du Lac-Saint-Jean et bien entendu ceux de Saint-Prime.

Le calme et... la tempête

Ce sera finalement le 2 novembre 1925 que la décision sera prise relativement à la fermeture de la route Ashuapmouchouan; le 7 décembre suivant, une résolution votée à l'unanimité par le conseil commande cette fermeture définitive d'une partie de la première route à avoir vu le jour à Saint-Prime.

On peut dire que tout était calme à Saint-Prime durant les années 23-24 et 1925. Mais c'était le calme avant la tempête car après l'incendie de 1870, le "grand brûlage" dont les anciens du temps discutaient encore parfois dans les veillées, ou sur le perron de l'église, une autre tragédie guettait les habitants du Lac-Saint-Jean. Une tragédie qui allait faire couler beaucoup d'encre pendant plusieurs décennies, de par ses multiples conséquences directes sur le développement agricole de la région et aussi sur... le climat.

Il faut remonter aux sources mêmes de cette tragédie pour pouvoir démêler ses origines et les responsabilités qui se dégagent de cette même catastrophe, dont plusieurs cultivateurs ne se sont jamais remis... à Saint-Prime et ailleurs.

C'était pour ainsi dire avant la grande crise et la tragédie s'est jouée en deux étapes : 1926 et 1928...

Remontons donc aux sources avant de parler des conséquences désastreuses de la première inondation provoquée par le harnachement des eaux qui alimentent le lac Saint-Jean; car c'est bien de ça qu'il s'agit ici.

En l'an de grâce 1900 le gouvernement du Québec cède à B.A. Scott, pour le montant de 6 000 \$ les forces hydrauliques de la rivière Saguenay, ceci, depuis la Chute à Caron jusqu'au pied de l'Isle-Maligne. La même année, le même gouvernement cède pour 9 000 \$ cette fois, à Louis T. Higgins, les pouvoirs de la Grande-Décharge, depuis l'Isle-Maligne jusqu'au lac Saint-Jean. Il cède aussi un troisième groupe de forces hydrauliques en aval du Saguenay à T.-L. Wilson.

Scott commence à faire des travaux dès l'été 1900 et forme avec Higgins une entreprise qui s'appelle alors "Compagnie Oyamel". La société, qui acquiert son incorporation en 1901, avait comme actionnaires : L.-T. Higgins, B.-A. Scott et le père de L.-T. Higgins, J.-B. Higgins, un millionnaire américain.

Les titres de Oyamel passent en 1914 aux mains de "Québec Développement", une entreprise qui appartient à William Price, alors surnommé le "Roi du Saguenay" et James B. Duke, un autre millionnaire américain, propriétaire entre autres choses de la multinationale "The American Tobacco".

Le 8 avril 1914, année de la transaction, un arrêté ministériel donne pleine autorisation à la nouvelle compagnie de construire un barrage sur la Grande-Décharge... et... d'élever le niveau du lac Saint-Jean... mais avec obligation de payer aux propriétaires riverains, les dommages ou pertes de terrain que ces aménagements pourraient leur causer.

Price, qui possédait deux moulins, à Jonquière et Kénogami, avait besoin d'un surplus d'électricité, et l'entreprise voulait construire une autre usine à Riverbend.

"Québec Développement" expropria plusieurs terrains avoisinant la Grande-Décharge et en 1915 fit le tracé d'une ligne de chemin de fer vers Alma

où étaient situés ses bureaux.

Au Lac-Saint-Jean, dans les paroisses agricoles, on voyait venir ces futurs barrages avec beaucoup d'appréhension et d'opposition. Les agriculteurs riverains de Saint-Prime, à l'instar de leurs congénères des autres paroisses du Lac, comme Mistouk et Saint-Gédéon, protestèrent. Certains citoyens de Mistouk intentèrent des poursuites pour s'élever contre les indemnités que la compagnie offrait en échange des expropriations passées et on pria du côté des agriculteurs, les gouvernements provincial et fédéral, d'intervenir afin d'empêcher les harnachements projetés, et qui allaient inmanquablement relever le niveau de la petite mer intérieure.

La guerre vint à la rescousse des agriculteurs et de 1916 à 1922 les travaux furent abandonnés.

Mais le 12 décembre 1922, le gouvernement provincial autorisa la compagnie "Québec Développement" à faire un barrage sur le lac Saint-Jean, au coût de dix millions de dollars, cela dans un délai limité à cinq ans. Cette convention entre Québec et l'entreprise donnait droit à cette dernière de relever le niveau du lac jusqu'à 17,5 pieds à l'échelle d'étiage de Roberval. Cependant ce niveau de relèvement ne devait être atteint que deux ans après la fin des travaux.

À partir de ce moment, les choses ne traînèrent pas en longueur et les travaux commencèrent pour ainsi dire immédiatement. En 1923, on note la construction d'une ligne de chemin de fer entre le site des travaux et Hébertville-Station. Il fallut trois ponts d'acier pour enjamber la Grande et la Petite-Décharge. En 1924, la compagnie "Québec Développement" changea d'appellation pour devenir la Duke-Price. Price avait aussi obtenu le barrage du lac Kénogami un an auparavant, et construisit cette même année, une usine de papier à Alma, tout en

développant les forces hydrauliques voisines. Duke mourut subitement en 1925, en même temps qu'Aluminium Company of America" arrivait dans la région. L'ancêtre d'Alcan joua alors un rôle vraiment important dans cette escalade de l'exploitation hydro-électrique des affluents du lac Saint-Jean. "Aluminium Company of America", après le décès de Duke, acheta la moitié des actions de la Duke-Price et pour réaliser son projet d'usine d'aluminium d'Arvida, elle comptait retenir les eaux du lac Saint-Jean jusqu'au point de 17,5 pieds, toujours sur l'échelle d'étiage de Roberval.

"Québec Développement" obtint, le 16 juillet 1925, le droit d'élever le niveau du lac à 17,5 pieds, cette fois... sans limite dans les délais. Ce qui signifiait à toutes fins utiles que la clause de 1922 à l'effet que "Québec Développement" devait prendre 24 mois après l'érection d'un barrage pour élever les eaux du lac à ce niveau et... que le Lieutenant-gouverneur en Conseil pouvait *lui retirer ce droit durant ce délai*, ne... tenait plus.

Entre 1923 et 1926, on réalisa donc la troisième grande usine électrique de l'Amérique du Nord et possiblement du monde entier, au milieu de la Grande-Décharge, sur l'Isle-Maligne.

La canalisation de l'eau vers l'usine impliqua la construction de huit barrages sur les deux Décharges.

La région venait d'entrer de plain-pied dans le monde industriel et on put doubler la capacité de production de l'usine de papier de Port-Alfred et alimenter l'aluminerie d'Arvida. Une ligne de transmission fut aussi aménagée jusqu'à Dolbeau (1927) où l'on construisait une autre usine de papier.

Dès 1927, les surplus énergétiques de ce harnachement gigantesque furent acheminés vers Québec grâce à la construction d'une autre ligne de transmission fort importante pour l'époque.

Mais à l'encontre de ces rapides développements industriels, ce barrage du Piékouagami entraînait une hausse du niveau des eaux qui allait provoquer les catastrophes de 1926 et 1928.

Dès l'année 1926, une inondation fit d'énormes ravages tout le tour du lac Saint-Jean et plusieurs paroisses virent leurs terres riveraines être submergées. La compagnie "Québec Développement" versa des dédommagements à plusieurs dizaines de propriétaires et à Saint-Prime, ceux qui reçurent de tels dédommagements furent :

Adélard Perron	705 \$
Hermias Girard	150
Napoléon Boulanger	318
Ovide Lapierre	170
Roger Boily	300
Edmond Grenier	300
Louis Parent	400
François Parent	400
Ulysse Bouliane	200
Mr Langlais	456
Edmond Bouliane	60
Thomas-Louis Laberge	995
Michel Lalancette	335
Arsène Lalancette	425
Georges Bouchard	175
Louis Fradette R, 1500	100
Georges Laroche	360
Napoléon Guy	680
Thomas Gagnon	620
Causse Lamontagne	420
Edouard Maurice	
Louis Lamontagne	595
Herménégilde Lapierre	85
Xavier Lamontagne	25
François Gilbert, réglé	1500
Joseph Girard	
Euchariste Auclair	
<i>Total :</i>	9794 \$

Toutefois, cela ne régla pas le problème pour autant, et en 1928, une nouvelle inondation causa des ravages encore plus importants et occasionna des poursuites en justice de la part de plusieurs agriculteurs. Certains de ces citoyens, qui eurent gain de cause contre la compagnie "Québec Développement" étaient de Saint-Prime.

Ce fut le cas de M. Louis Lamontagne, inondé de 1926, qui reçut 12 500 \$, non sans avoir refusé préalablement plusieurs offres successives du représentant de la compagnie "Québec Développement", M. Georges Low, qui était "l'homme de Duke-Price" pour la section de Roberval, relativement aux agriculteurs qui avaient souffert des inondations de 1926 et 1928.

D'ailleurs, plusieurs procès retentissants suivirent ces deux grandes inondations et à Saint-Prime, cela causa des problèmes à beaucoup de cultivateurs, dont certains mirent plusieurs années à s'en relever et d'autres... qui ne s'en relevèrent jamais.

Mais à côté de ce fait marquant, la vie continuait dans la municipalité de Saint-Prime, village et paroisse, et dont la population atteignait vers 1927-28, 2,000 habitants.

L'année de la première inondation, les producteurs agricoles locaux participèrent quand même à diverses expositions à travers la province, dont l'Expo de Québec, mais aussi une exposition à Sherbrooke, où on expédia une troupe de jeunes veaux conduite par les fils de MM. Alfred et Joseph Roy, et qui firent très bonne figure lors de cette foire importante sur le plan provincial.

Saint-Prime avait vécu et vaincu le "grand feu" et allait, de même, vaincre les années d'inondation, dont on parla cependant très longtemps dans cette municipalité, qui comptait en 1928 pas moins de 400 cultivateurs.

Et à travers la grande tragédie, des petites tragédies demeurent notoires durant la décennie de 1920 à 1930. À titre d'exemple, le 7 mai 1927, un incendie d'une ampleur démesurée, détruisit de fond en comble la ferme d'un éminent citoyen de Saint-Prime, M. Louis Lamontagne. On évalua les pertes à 10 000 \$, alors que les assurances ne couvraient que 1 500 \$.

Et comme les corvées étaient en vigueur à cette époque, dès le lendemain, les marguilliers et quelques autres personnes visitèrent les foyers pour recueillir les dons et... les noms des personnes aptes à venir aider à la reconstruction de la ferme.

Septembre 1927 marqua aussi un événement familial important pour certains citoyens de Saint-Prime, alors qu'un fils de la paroisse, ordonné prêtre à Québec, l'abbé Irénée Vézina, vint dire sa première messe dans sa paroisse natale.

Grandes tragédies, petites tragédies, faits réjouissants, après le grand feu, la grippe espagnole de 1918 et les épidémies de rougeole et de scarlatine, après aussi les inondations provoquées par l'industrialisation régionale, Saint-Prime, comme tous les coins de l'Amérique, se préparait à entrer dans la crise mondiale de 1929, mais cette fois, et comparativement au monde industriel, les agriculteurs furent ceux qui se tirèrent le mieux d'affaire de ce qu'on appelle encore aujourd'hui le "krach financier" de 1929.

Mais d'autres faits divers méritent l'attention durant la décennie qui nous préoccupe et le 18 août 1925, avant les inondations, deux jeunes gens se noyèrent dans les eaux de la rivière Ashuapmouchouan. Alfred dit Freddy Brassard 18 ans et Paul-Henri Perron 15 ans, trouvèrent une mort tragique alors qu'ils se baignaient dans la grande rivière. Le premier était le fils de M. Siméon Brassard et le deuxième le fils de M. Adélarde Perron. On retrouva

les corps deux jours après le drame.

Toujours en 1925, un autre tremblement de terre secoua Saint-Prime et les environs. Sans causer d'importants dommages, la secousse fut suffisamment violente pour faire tomber la statue de Saint-Antoine de son socle, dans l'église paroissiale. La statue se désintégra en mille morceaux sous le choc, selon les écrits du temps.

L'année 1928 marqua aussi le pas dans le transport en commun entre Saint-Prime et Roberval, alors que Joseph Villeneuve qui tenait un commerce à Saint-Prime, inaugura un service d'automobile entre les deux municipalités. Le service était à la disposition des citoyens des deux agglomérations deux fois par jour, avec départ de Saint-Prime à huit et quatorze heures chaque jour et départ de Roberval vers Saint-Prime à 11 h 00 et 16 h 30 quotidiennement. Le prix du voyage aller-retour était alors de 0,70 \$ et pour un aller simple, dans un sens ou dans l'autre, il en coûtait 0,40 \$.

Pour en revenir aux inondations de 1926, Saint-Prime, à l'instar de la plupart des municipalités touchées, forma son propre comité de défense qui était composé de MM. Adélarde Perron, François Tremblay, Thomas Gagnon, Casimir Allard (Victor) Anthime Rivard, Arsène Lalancette, Michel Lalancette, Edmond Lalancette et Joseph Ménard.

L'année 1928, fertile en événements de toutes sortes, marqua aussi le pas d'une importante transaction, alors que M. Antoine Dubuc se porta acquéreur de la compagnie de téléphone locale (Ashuapmouchouan). Les actionnaires reçurent 60 \$ chacun, et les "actionnaires particuliers" eurent droit du même coup, à quatre années de service téléphonique gratuit.

À Saint-Prime, la nouvelle de la transaction fut reçue favorablement par une bonne partie des abonnés du service, qui souhaitèrent que ce changement

apporte des améliorations du côté du service.

Autre fait divers bouleversant pour les citoyens de Saint-Prime, en 1929, le 30 août pour être plus précis, un grave accident de moulin causa la mort de M. Xavier Tremblay, un meunier de profession, qui se fit prendre dans l'arbre de couche de son propre moulin et mourut après des souffrances atroces. Le corps de la victime fut remis au coroner Jules Constantin qui constata des fractures multiples au pied gauche, à la jambe et la hanche droites, et au bras. La victime avait aussi cinq côtes brisées, la poitrine écrasée et une luxation de la clavicule. Seule la tête avait pour ainsi dire été épargnée. Cette mort causa tout un émoi dans la localité de 2,000 âmes.

Mais la litanie des malheurs n'était pas terminée pour autant et en 1930, les cultivateurs de Saint-Prime perdirent, à cause de la pluie, plus de 75 % de leur récolte. Dans la même mauvaise veine, la plupart des chantiers forestiers étaient inopérants à cause de la grande crise et certaines familles connurent les affres de la pauvreté suscitée par un ensemble de faits et réalités qui ne laissaient personne indifférent. Toujours en cette année 1930, la municipalité demanda une aide de 2 000 \$ au gouvernement pour pallier aux divers problèmes des chômeurs, mais cette somme fut refusée par le gouvernement provincial de l'époque. Les statistiques de 1930 à Saint-Prime mentionnent 21 familles en difficultés dans le territoire des municipalités du village et de la paroisse.

Comble de malheur, le 27 octobre 1931 le Canadien National, qui gardait un agent en poste à la gare de Saint-Prime, ferma ce même poste, au grand désarroi de la municipalité. Ce congédiement, qu'on peut aussi attribuer à la grande crise et aux coupures que l'État faisait partout, se fit sans avertissement aux membres de l'administration municipale... qui approuvèrent une requête de pro-

testation signée par les citoyens et expédièrent eux-mêmes cette requête au Canadien National.

1931 aura été pour Saint-Prime une des pires années de son histoire et on manifesta même sur la place publique contre la situation de chômage qui sévissait dans la municipalité. On demanda au Comité de chômage de la province une aide pour faire travailler les sans-emplois, mais... sans succès.

Ère d'institutionnalisme

Malgré les affres de la tragédie de 1926-28, malgré le chômage dû à la grande crise, les années 1930-1940 marqueront l'avènement de beaucoup de progrès et de plusieurs institutions importantes pour l'avenir de Saint-Prime.

La municipalité, en 1936, rencontra de nouvelles difficultés avec la compagnie de chemin de fer; le train passait à des heures impossibles selon les opinions émises par le conseil de la paroisse. On demanda donc un changement d'horaire du train quittant Dolbeau pour Chicoutimi, afin de favoriser l'exportation des produits agricoles de Saint-Prime vers les grands centres. Le conseil déplora, un peu plus tard, la mauvaise tenue de la gare, qui n'avait pas d'électricité, pas d'eau courante, et qui demeurait... très mal située.

Auparavant, en 1932-33, bien des événements attirèrent aussi l'attention des deux conseils municipaux, village et paroisse. On trouve par exemple en 1932, une résolution qui déplorait les coûts par trop élevés du système électrique. Et en 1933, le conseil de la paroisse décidait de ne plus octroyer d'argent pour l'hospitalisation des indigents, comme cela s'était fait jusque-là pour les personnes démunies de moyens financiers.

Sur le plan régional, Saint-Prime était très présente par sa vocation agricole fort importante, et des organismes régionaux de pression n'hésitaient pas à faire appel fréquemment à cette localité pour

donner du poids à leurs revendications. Il en fut de même en 1932, lorsque la Chambre de commerce du Saguenay demanda l'appui de la municipalité afin que le gouvernement canadien consente à ce que la compagnie d'aluminium d'Arvida produise et exporte pour 5 \$ millions d'aluminium pour la Russie.

Cela n'empêcha toutefois pas la municipalité de connaître un chômage important, et le premier février 1932, on adressait d'autres demandes d'aide pour faire travailler les chômeurs de Saint-Prime... semble-t-il sans grand résultat.

Le 22 décembre, toujours en 1932, le maire de Saint-Félicien, M. Adjutor Boulanger, fit part d'une question qu'il avait soulevé au Conseil de comté, qui siégeait à Roberval le 14 décembre précédent, à l'effet de "verbaliser" le chemin destiné à faire communiquer les rangs 3 et 6 de la paroisse de Saint-Prime, avec le rang Double de Saint-Félicien, un projet qui ne tarda pas à être réalisé. Ce projet eut l'avantage de raccourcir de plusieurs milles le trajet entre Saint-Prime et Saint-Félicien pour les agriculteurs de cette partie de la paroisse.

En 1933, les conseillers municipaux de Saint-Prime se virent octroyer des numéros de siège qu'ils devaient garder et qui reflétaient le quartier que ces conseillers représentaient.

L'année 1934 fut importante sur le plan religieux et M. le curé Adélarde Tremblay fonda cette année-là une ligue du Sacré-Coeur, mouvement catholique qui a joué un rôle important dans les paroisses religieuses de la province jusqu'à une toute récente époque.

Les chefs de groupe de ce mouvement en 1934 étaient MM. René Vallée, Adélarde Perron, Léonce Perron, René Fradet, Eugène Laroche, Alphonse Lamontagne, Charles Tremblay, Alphonse Grenier, Philippe Lamontagne, Paul Lavoie, Léo Roy,

Adélarde Bilodeau, Georges Gagnon, Joseph Lachance, Philippe Lavoie et Cyrille Routhier.

Au cours des années qui suivirent, la plupart des citoyens de Saint-Prime furent membres de ce mouvement qui travaillait pour l'avancement de l'église dans le milieu, entre autres tâches qui lui étaient dévolues.

Un an avant cette fondation, en 1933, un incendie avait complètement détruit le moulin de Basile Néron, et cette catastrophe de la décennie 1930 n'était pas la dernière...

En '34 toujours, la municipalité de Saint-Prime demanda au ministère québécois de l'Agriculture, la construction, dans cette municipalité, d'une École de l'agriculture, demande logique s'il en fut, et qui corroborait la vocation profondément agraire du milieu.

1934 marqua aussi la confection d'un projet pour l'aménagement d'un quai municipal près du lac à Saint-Prime.

C'est à cette même époque, très effervescente pour Saint-Prime, que le gouvernement accorda la pension de vieillesse, par une nouvelle loi fédérale qui concrétisait cette forme de sécurité pour toutes les personnes âgées du pays, sans distinction de fortune. Cela se passa d'ailleurs en 1936, justement l'année où on se plaignait grandement du Canadien National à Saint-Prime.

Et après... la Ligue du Sacré-Coeur, une autre institution, plus profane celle-là, naquit à Saint-Prime après trois assemblées publiques qui se déroulèrent en 1936 et 1937. Il s'agit de la Caisse populaire de Saint-Prime, dont le premier président fut M. Georges Villeneuve, qui fut par la suite remplacé (en 1944) par M. Napoléon Guy. En 1937, le premier gérant ou directeur, qui conservera ce poste une vingtaine d'années, fut M. J.-R. Potvin.

Mais parlons un peu plus de cet événement qui a marqué profondément la vie économique de Saint-Prime depuis cette naissance, le 12 octobre 1937, alors que 60 personnes souscrivirent une part sociale de 5 \$ chacune et devinrent les membres-fondateurs de cette institution coopérative d'épargne et de crédit qui a rendu bien des services à tous les québécois depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Après sa fondation le 12 octobre, la Caisse populaire de Saint-Prime ouvrait officiellement ses portes, le 15 décembre suivant, et dès lors, les citoyens de la paroisse décidèrent d'adhérer à cette coopérative d'épargne et de crédit, devenue depuis, l'une des institutions socio-économiques les plus importantes du milieu.

Cette fondation marqua aussi le pas de nouveaux progrès à Saint-Prime et ailleurs. Du côté de Saint-Félicien, un aéroport était ouvert en 1937, aérodrome qui assurait une ligne entre Chicoutimi d'un côté et la Vallée du cuivre (ou Chibougamau) de l'autre.

Saint-Prime décida aussi à cette même époque (1937) de protéger son commerce local en réglementant les marchands étrangers. La paroisse imposa donc un permis de 25 \$ à tout commerçant étranger et quant aux commerçants locaux, le coût de leur permis annuel fut fixé à 10 \$.

Pour la taxe d'affaire, elle variait de un à cent dollars pour *"toute personne étrangère ou résidente, faisant affaire dans la municipalité"* est-il mentionné au livre des minutes en date du 15 mai 1937.

La municipalité décida aussi, en 1938, de "faire un ménage" dans ses vieux documents et elle autorisa le secrétaire J.-R. Potvin à détruire tous les documents qu'il jugerait inutiles et désuets, tels les multiples exemplaires de la Gazette Officielle de la province.

Quant à la paroisse en cette même année 1938, après qu'elle eut vécu certaines mauvaises expériences financières avec deux secrétaires, elle décida de passer un règlement inusité, à savoir que le secrétaire qui serait engagé cette année-là, devrait "donner en cautionnement, une hypothèque sur ses propriétés".

Et pour ne pas être en reste, la municipalité de Saint-Prime, corporation légale, le 1^{er} août 1938, déménagea ses "effets financiers et bancaires" à la Caisse populaire locale, où elle ouvrait officiellement un compte.

En 1939, ce fut de nouveau la guerre, avec tout ce qu'elle comportait et la crainte d'une nouvelle conscription, qui ne tarda d'ailleurs pas à se manifester. Certains jeunes gens de Saint-Prime s'enrôlèrent comme volontaires, d'autres tentèrent et réussirent à échapper à cette deuxième guerre mondiale en moins de 25 ans.

Ce qui n'empêcha toutefois pas les choses de suivre leurs cours dans la vie communautaire de Saint-Prime et l'année 1939 marqua le décès, à 73 ans, de la seule sage femme à avoir jamais oeuvré à Saint-Prime. Il s'agissait de Mme Laure Lebel, née le 6 juillet 1865 à Hébertville et qui avait mis des dizaines d'enfants au monde dans la paroisse agricole située à l'ouest de Roberval.

En 1939, le conseil de la paroisse de Saint-Prime s'objectait à l'immigration juive, relent de ce qui allait bientôt se dérouler sur la terre européenne, où les Nazis avaient déjà commencé à pourchasser les juifs de toute nationalité et de tous pays. De même, le conseil de la paroisse de Saint-Prime s'objectait à tout envoi et toute dépense en vue d'une expédition militaire quelconque en dehors des frontières du Canada.

On déplorait également le montant voté cette année-là par Ottawa, au chapitre de la Défense

nationale.

En 1940, une autre grande question mobilisa les administrateurs municipaux du pays et, évidemment de Saint-Prime et le conseil de la paroisse s'objecta fermement au "droit de vote aux femmes".

1940 marqua aussi l'arrivée d'un nouveau curé, M. l'abbé Henri Tremblay, qui prit l'initiative de faire réaménager le système électrique de l'église, ce qui coûta une somme de 700 \$ aux paroissiens.

En 1941, on fonda aussi à Saint-Prime un premier Cercle des fermières, sous l'instigation de l'agronome Napoléon Jourdain. Le Cercle vit le jour le 21 octobre 1941 et ce fut Mlle A. Champoux, une de ses instigatrices, qui en devint la première conférencière. Quant au curé Henri Tremblay, il avait généreusement accepté d'être l'aumônier de ce regroupement de fermières, qui dépendait à l'époque directement de l'État québécois...

Cette même année, une idée des Fermières membres des dizaines de Cercles existants, idée mise de l'avant quelques années auparavant, fit son chemin et bientôt, ces Cercles devinrent l'U.C.F.R., une association à la fois laïque, mais qui adhérait en tous points à la doctrine sociale de l'Église.

Comme on le voit, les années 1932-1940 furent d'une abondance rare en ce qui concerne la naissance de groupements divers, profanes et religieux, à Saint-Prime. Le fait est que l'organisation paroissiale étant d'une stabilité à toute épreuve, le champ était idéal pour l'implantation de mouvements, commerces et autres établissements nouveaux et visant la consolidation de la communauté, de ses moeurs, et aussi l'inauguration de nouveaux services.

Et c'est à-travers de multiples épreuves que les vocations de Saint-Prime se taillaient un chemin au sein d'une histoire qui étonne par la ténacité des ha-

bitants et aussi par leur esprit de reconquête, si on peut employer cette expression. Ce qui était détruit hier, on le reconstruisait en mieux le lendemain, comme on le verra au début du prochain chapitre, alors qu'il est question d'une autre épreuve qu'eurent à traverser la paroisse et plusieurs de ses habitants en 1941. Et à dix ans de distance, on se demanda de nouveau quelle fut la pire année de l'histoire de Saint-Prime, après le grand feu de 1870, les inondations successives de 1926 et 1928... et l'année 1931 ?

Deux autres catastrophes... et du courage

Le 23 mai 1941 demeurera sans doute une date gravée à jamais dans l'esprit de certains habitants de Saint-Prime, puisque ce jour fatidique entre tous, une conflagration faillit détruire tout le centre du village.

Vers six heures du matin, ce 23 mai, un incendie se déclara à la scierie de M. Eugène Roy. Rapidement, l'élément destructeur, sous la poussée de vents favorables, s'étendit à la maison de M. Roy, à son usine de portes et châssis... à la centrale téléphonique du secteur et finalement aux dépendances et aux maisons avoisinantes.

Deux heures après le début de l'incendie, tout le secteur du pied de la côte de l'église était en feu.

Plusieurs citoyens de Saint-Prime perdirent maisons et biens dans la conflagration qui n'acheva son oeuvre qu'après avoir détruit les biens suivants, appartenant aux personnes suivantes : Joseph (Ti-Tomme) Grenier perdit sa maison et son hanger, le collège et le logement du maître d'école passèrent aussi au feu, M. Arthur Néron y laissa sa maison, ménage et aussi un garage avec quelques automobiles dedans et tous les outils de ce même garage. Eugène Perron, lui, y laissa sa maison, des dépendances et son camion, alors que du côté de Joseph Gaudreault, la maison de ce dernier subit de très lourds dommages.

Et voilà! pour cet autre sinistre qui rappela aux

courageux habitants de Saint-Prime, et d'une façon très dure, que tout ici bas est éphémère et qu'on doit continuellement recommencer...

Les ancêtres avaient recommencé en 1870, en 1926, en 1928, en 1931, alors à Saint-Prime, le courage ne manquait pas, les corvées étaient à la mode et la vie poursuivait son oeuvre après cette nouvelle épreuve de taille pour les citoyens touchés.

Et l'institutionnalisme se poursuivait également, puisque l'année 1943 à Saint-Prime fut marquée par la fondation successive d'un Cercle Lacordaire et Sainte-Jeanne d'Arc et d'un mouvement de Tiers-Ordre.

Pour le Cercle Lacordaire, dont la devise d'alors était : *Bonheur! Santé! Honneur! Dieu Premier Servi!* les premiers adhérents furent l'abbé Adélarde Leclerc qui fut le premier aumônier du Cercle, M. Roméo Lindsay, qui assumait le premier, le poste de président et les membres suivants : MM. Adélarde Perron, qui fut vice-président, Albert Perron, secrétaire-archiviste, Aurélien Villeneuve, le secrétaire-trésorier et MM. Léon Rivard et René Gagnon, ci-devant conseillers du nouvel organisme.

Chaque dimanche après-midi, les membres de l'exécutif et les autres, et parfois de nouveaux adhérents, assistaient aux réunions, en déplorant toutefois le manque de gens désireux d'appartenir à un tel groupe, qui faisait honneur à la paroisse.

Du côté du Tiers-Ordre, c'est le 6 novembre 1943 que fut fondée cette fraternité dédiée à Saint-François d'Assise. C'est avec la permission de l'évêque du Diocèse Mgr Georges Melançon que les Capucins purent fonder un tel ordre à Saint-Prime.

Le jour de la fondation du Tiers-Ordre, le père Hilaire, capucin, était le visiteur légitime, délégué par son supérieur le père Pascal. M. Arthur Lamontagne accepta de présider le mouvement à sa fonda-

tion, pour les hommes. Du côté des dames, c'est Mme Victoire Tanguay qui devint présidente, M. Herménégilde Lachance lui, assumant le poste de secrétaire chez les membres du Tiers-Ordre masculin.

En 1944, on apprit à Saint-Prime, qu'un jeune homme de la paroisse, M. Gérard Doré, petit-fils d'Alfred Doré, et qui s'était engagé comme volontaire dans les Forces Armées Canadiennes, un an auparavant et en dépit du fait qu'il n'avait alors que 15 ans, était tombé sous les balles ennemies à la bataille de Verrerières, non loin de Falaise (France).

Cela se passait en juin 1944, quelques mois après que le jeune Doré (qui avait falsifié les documents relatifs à son âge, afin d'être accepté dans les rangs de l'armée) se soit embarqué avec le corps des Fusilliers de Mont-Royal dont il faisait alors partie.

Le 7 mai 1945, la guerre prenait fin en Europe et partout dans le monde libre et le Conseil de Saint-Prime (le village) décréta le lendemain 8 mai, comme jour de fête civique et d'action de grâces.

Et partout, même à Saint-Prime, où des médias comme la radio et les journaux apportaient leur contingence de nouvelles chaque jour, on poussa un soupir de soulagement devant la fin d'un conflit dont on parlerait encore très longtemps, à cause des massacres racistes qu'il avait entre autres choses provoqués...

En 1945 toujours, on était mécontent des services offerts par le chemin de fer du Canadien National... et le 3 avril on finalisa la construction d'un poste de pompier dans le village. Le nouveau poste de pompier était muni de tous les accessoires nécessaires en cas d'incendie, et devait servir pour tous les citoyens de Saint-Prime, qu'ils fussent du village ou de la paroisse. Ce fut aussi le premier service regroupant officiellement les deux entités administratives de Saint-Prime.

Et à une assemblée du conseil de la paroisse, toujours ce 3 avril 1945, on décida de voter une somme de 60 \$ pour la construction d'un char allégorique qui irait représenter la municipalité aux divers défilés des paroisses voisines, dont celui de la Saint-Jean, prévu le 24 juin suivant à Saint-Félicien.

En décembre 1945 le vase déborde en ce qui a trait aux services du Canadien National à Saint-Prime. La municipalité du village, les membres du conseil ordonnent à leur secrétaire d'écrire au député fédéral du comté, M. Dion, ainsi qu'à la direction du chemin de fer, pour se plaindre d'abord du chef de gare, et ensuite des services désastreux offerts aux citoyens de Saint-Prime par l'entreprise.

En outre, on mentionne dans la résolution passée ce soir-là que *"les affaires n'augmenteront certes pas avec un tel service"*.

La correspondance entre la municipalité et le CN durera jusqu'en 1948, alors que le 8 mai de cette année, on autorise un chef de gare à demeurer en poste à Saint-Prime, pour une autre période de trois mois. Entre-temps, en 1947, on avait accordé un chef de gare pour une période d'essai devant s'étendre sur 18 mois.

En 1949, la gare de Saint-Prime est toujours dépourvue d'eau et d'électricité et les protestations se poursuivent et on mentionne même qu'il serait souhaitable qu'un aéroport vienne remplacer au plus tôt le service offert par le CN à Saint-Prime, service qui est toujours loin de satisfaire les usagers...

D'ailleurs, cette question de chemin de fer et de gare à Saint-Prime, et qui provint sans doute de la situation géographique de la gare par rapport à la municipalité, ne sera jamais résolue, puisqu'en 1962, le conseil proteste de nouveau contre les intentions du CN de remplacer de nouveau le chef de gare par un simple gardien. Ce ne sera qu'avec la

fermeture de toutes les petites gares au profit d'une centralisation dans les centres urbains que la question du service à la gare de Saint-Prime sera définitivement réglée... parce qu'il n'y aura plus de service dans ce genre de gare à partir des années '70-'80.

La construction d'un aéroport de comté fait l'objet de beaucoup de convoitise dans les années '44-'50, et Saint-Prime est sur les rangs en 1945. On demande alors au député Dion de faire en sorte que Saint-Prime soit choisie comme site de cet aéroport. La demande sera renouvelée le 6 décembre 1946, année où on a refait les trottoirs de bois en ciment, dans une bonne partie de la municipalité. Et 1946 est une véritable année de protestations de toute nature au niveau des communications; Saint-Prime se plaint du trop grand nombre d'abonnés par ligne téléphonique, ce qui provoque des "engorgements" qui diminuent la qualité du service. La compagnie de téléphone du Saguenay et la Régie des services publics reçoivent d'ailleurs ces plaintes en date du 5 août 1946.

En 1946, la population de Saint-Prime, village et paroisse, est stable à 454 habitants pour le village et 1,407 pour la paroisse.

L'année suivante, soit en 1947, on fonda un Syndicat de l'U.C.C. à Saint-Prime, et le premier président fut M. Adélarde Gilbert, qui était secondé au bureau de direction, par MM. Joseph Giguère, vice-président, Rosario Rainville, Xavier Lamontagne, Louis Taillon, Fernand Bouchard, Gérard Grenier, Edgard Dussault et Albert Morency, directeurs. Le secrétaire d'alors était M. Philippe Perron.

En juin 1947 il se produisit de nouveau un cataclysme à Saint-Prime. Un ouragan d'une ampleur telle que pas moins de dix-huit granges et étables furent complètement rasées au sol, un homme et plusieurs chevaux furent blessés et de nombreux

poteaux télégraphiques brisés; dans le grand rang, entre Saint-Prime et Saint-Félicien, on rapportait dans le journal *Le Soleil*, en date du 13 juin 1947, que pas moins de dix granges avaient été emportées et qu'on avait même retrouvé une carriole qui avait été remise, perchée sur le toit d'une grange à 25 pieds de hauteur. Selon les journaux de cette époque, MM. Herménégilde et Ovide Lapierre étaient parmi les cultivateurs les plus touchés par ce cyclone. M. Simon Bergeron, alors jeune homme, fut aussi blessé au cours de la tempête, lorsque la grange dans laquelle il était s'effondra littéralement.

C'est aussi en 1947 qu'on agrandit le couvent construit en 1911. De fait, on construisit alors une annexe plus grande que le couvent original, qui lui, fut transformé en résidence pour les religieuses. Les deux bâtiments étaient reliés par un corridor.

Et quant aux sinistrés de juin, le député Antoine Marcotte échoua dans sa tentative de leur faire apporter une compensation gouvernementale qui les aurait aidé à reconstruire les multiples bâtiments perdus lors de cet ouragan mémorable...

Et durant les années 1947-48, un autre type d'ouragan s'abat sur la table des administrations municipales de Saint-Prime; les chiens et les loups font l'objet de plaintes répétées de la part des éleveurs de moutons en particulier et de plusieurs autres cultivateurs en général. Le 4 août 1947, le secrétaire de la municipalité de Saint-Prime reçoit trois plaintes successives concernant des dommages causés à des moutons par des chiens errants... ou non-attachés.

La municipalité accepte alors de payer des dommages aux contribuables touchés, mais exige d'eux qu'ils produisent des réclamations assermentées... Enfin, le 2 février 1948, la municipalité décidait d'octroyer une prime de 10 \$ pour chaque loup

abattu ou trappé. Pour toucher la prime, la municipalité décrétait alors les mêmes exigences que celles du gouvernement québécois, à savoir la production d'une paire d'oreilles de l'animal piégé ou abattu.

Le 7 juin 1949, la municipalité de Saint-Prime se prononça de nouveau sur l'épineuse question de la vente de boissons alcooliques dans ses limites. La municipalité refusait de nouveau, par règlement, d'accorder des permis de vente de boisson et défendait même l'octroi de tels permis pour les salles de danse, situées dans les limites sous sa juridiction.

Toujours en '49, la municipalité du village réitère sa demande au sujet de la localisation de l'aéroport qui devait être construit entre Port-Alfred et Chibougamau.

Et pour en terminer avec cette décennie, l'année 1950 verra les municipalités de Saint-Prime (village et paroisse) passer plusieurs règlements divers, touchant des interdits. Ainsi, le 6 mars 1950, on interdit de "faire la mi-carême" dans les limites du village. Le 4 août de la même année, la municipalité de la paroisse de Saint-Prime se plaint du fait qu'à l'Exposition régionale du Lac-Saint-Jean à Roberval, la moralité de certaines organisations est douteuse. On demande à la Société d'agriculture de voir à mettre un frein aux spectacles de nudisme, jeux d'argent et autres. Le 4 août toujours, la municipalité de la paroisse de Saint-Prime passe une résolution pour demander au Procureur général de la province d'interdire les courses d'auto.

Le 2 octobre suivant, c'est la municipalité du village qui s'oppose cette fois à l'agrandissement de la Réserve de Chibougamau. Les membres du conseil de Saint-Prime soutenaient à ce moment-là, que le peu de territoires de chasse encore disponibles dans le secteur interdisait un tel agrandissement de la grande réserve faunique du nord de la région.

Mais on avait aussi en 1950 des idées positives, comme en font foi ces deux autres résolutions municipales, dont l'une en date du 3 avril autorise l'ouverture d'une salle de pool (billard) dans les limites de la municipalité, et l'autre, en date du 1^{er} mai, qui fait adhérer la municipalité de Saint-Prime à la Chambre de commerce de Roberval, avec participation financière (cotisation) de 25 \$.

La fin d'une époque...

1950-1983. Trois décennies qui verront le monde changer totalement.

D'abord, la décennie '50 apportera la télévision dans tous les foyers québécois ou presque. L'homme marchera sur la lune en 1969, et au Québec, les années '60 amèneront la Révolution tranquille, avec toutes les grandes réformes qui l'accompagneront.

C'est d'ailleurs aussi la fin du Duplessisme, lorsque "Le Noblet", Maurice Duplessis, meurt à Shefferville, le 3 septembre 1959, à l'âge de 69 ans.

À Saint-Prime, la décennie '50 apportera son lot de nouveautés et dès 1954, avant la grande réforme scolaire du début des années '60, on construira une école pour garçons qui sera inaugurée ou plutôt bénie, à la fin de septembre 1955. L'école Pie XII, puisque c'est là son nom, sera dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes, et sa construction sera entreprise en 1954.

Une autre institution scolaire d'importance sera aussi construite huit ans plus tard, en 1962, pour les filles cette fois. Il s'agit de l'école Jeanne-Mance qui est placée sous la direction des religieuses.

Un vent de libéralisme gagne la province, la région et Saint-Prime, et en 1963, pour la première fois dans son histoire, la municipalité tient un référendum sur la possibilité d'avoir un ou des permis de vente de bière à Saint-Prime. Le résultat ne laisse aucun équivoque : un total de 131 contribuables vo-

tent pour l'accréditation d'un tel permis, et seulement six se prononcent contre.

Ce sera d'ailleurs M. Florent Lachance qui aura le premier permis municipal de vente de bière et... il devra verser dix pour cent de ses revenus de vente du liquide doré à la municipalité. Cependant, ce n'est qu'en 1965 que M. Lachance peut exercer son nouveau commerce.

En 1967, la loi est abrogée concernant les permis de vente d'alcool et de bière et ce sera désormais la Régie des Alcools qui émettra ces permis.

Mais revenons au début des années '50, alors que de plus en plus de voitures sillonnent les routes du Lac-Saint-Jean, ce qui crée de nouveaux besoins, et à Saint-Prime, les Lamontagne, Marcel et Bertrand ouvrent deux garages; un à chaque extrémité du village.

Presqu'au même moment, un jeune homme de Saint-Prime, dont le nom continue de briller au firmament des grands inventeurs québécois, et dont nous reparlerons amplement un peu plus loin, ouvre un atelier de mécanique. Cela se passe en 1951 et il s'agit du technicien Jean-Paul Tanguay, qui sera un actif phénoménal pour son village natal, jusqu'à sa mort prématurée, survenue en mai 1979.

En 1953, le Syndicat coopératif de Saint-Prime qui avait été fondé en 1942 comptait pas moins de 84 membres et constituait lui aussi un corps professionnel non-négligeable dans l'évolution de la production agricole locale.

On doit rappeler aussi qu'un premier syndicat avait été formé en 1887 pour être dissout par la suite au début du siècle.

C'est Joseph Giguère qui présidait les destinées du Syndicat coopératif de Saint-Prime en 1953, et le vice-président était alors M. Paul-Arthur Fortin.

Toujours en 1953, on décidait de rénover entièrement l'église paroissiale. Ces travaux de 30 000 \$ furent confiés à deux artistes-peintres montréalais spécialisés dans ce genre de contrat. Il s'agissait de MM. Morency et Martereaux. Pour faire exécuter les travaux, la Fabrique dut emprunter une somme de 20 000 \$ de l'Union régionale des Caisses populaires Desjardins, au taux annuel de quatre et quart pour cent.

Un an auparavant, toujours sur le plan religieux, un natif de Saint-Prime, l'abbé Coulombe, qui possédait déjà le titre d'évêque, devenait Prélat Domestique. L'honneur de cette élévation hiérarchique d'un fils de Saint-Prime au sein de l'Église fut sans contredit, une autre raison de fierté pour les citoyens du pied de la Côte du Cran.

1953 marqua aussi l'exode de certains producteurs agricoles, qui furent gagnés à la cause de la colonisation de l'Ouest et qui s'établirent en Alberta. Deux familles de Saint-Prime, celles de MM. Paul-Arthur Fortin et Valère Grenier partent ainsi pour ce pays lointain, pour y tenter fortune dans la production céréalière.

Une compagnie de transport établie à Saint-Prime depuis un quart de siècle, la firme Perron Transport passe aux mains de Roberval Express de Chambord en 1954 et en 1955, la municipalité de la paroisse de Saint-Prime voit d'un mauvais oeil le désir du Canadien National de baptiser son nouvel hôtel montréalais, le "Queen Elisabeth". On signe même une pétition à Saint-Prime pour tenter de faire échec au nom choisi, ce qui sera peine perdue puisque le Reine Elisabeth existe encore aujourd'hui et qu'on a en quelque sorte francisé son nom.

Les choses étant ce qu'elles sont, les mentalités changeant sans doute plus lentement dans les campagnes que dans les villes, l'avènement de la télé-

vision à la fin des années '50, n'empêche pas les paroissiens de Saint-Prime de se soucier de leur église, de leurs devoirs envers elle et le 27 avril 1958, on fonde à Saint-Prime une Garde Paroissiale. Le 28 juillet suivant, la Garde Paroissiale de Saint-Prime effectue sa première sortie, sa devise : "*Prime en tout*".

Le premier bureau de direction du nouvel organisme voué à divers services à l'église, se composait de MM. Achille Trottier, curé et aumônier de la Garde, l'abbé Marcel Gauthier, chapelain, Jean-Marie Laberge président, Marcel Lamontagne vice-président et Jacques Néron, secrétaire-archiviste.

La Garde était dirigée par le Lieutenant Réal Lavoie, et ses principaux officiers avaient pour noms MM. Florent Lachance sous-lieutenant et chef de la discipline, Jacques Néron sergent et quartier-maître, Martin Laroche sergent de peloton, Augustin Lamontagne sergent-major, Antoine Perron caporal, et marqueur, Marcel Lamontagne portedrapeau, Eugène Roy escorte de droite et Jean-Marie Ricard escorte de gauche.

Au corps musical, on retrouvait MM. Léon Bolduc, tambour, Jean Bilodeau tambourine et commandant de batterie, Alain Vallée et Jean-Yves Grenier, également tambourines.

La Garde Paroissiale de Saint-Prime s'affilia à l'Union diocésaine de Gardes Paroissiales le 28 septembre 1958, devenant ainsi la 36^e formation du genre dans le diocèse.

1960 marqua l'arrivée et l'intronisation du 12^e curé de Saint-Prime, l'abbé Albert Saint-Pierre, qui avait été l'instigateur, lors d'un séjour à Saint-Thomas-Didyme, entre 1945 et 1960, l'instigateur donc de la construction d'un nouveau temple, toujours existant à cet endroit.

La décennie '60 arriva très rapidement avec

ses pluies artificielles, les nouveaux problèmes de chemin de fer à Saint-Prime, et aussi le plus grand exploit jamais réalisé par l'homme alors qu'en 1969, en juillet, un américain marchait sur la lune...

C'est le 10 août 1962 que le Canadien National abolissait le poste de chef de gare à Saint-Prime, où il ne laissa qu'un gardien, une décision fort impopulaire et qui suscita de nombreuses protestations de la part des citoyens.

Les années '60 marquèrent réellement la fin du Duplessisisme et désormais de nouvelles avenues allaient s'ouvrir au pays du Québec, où tout commençait à changer. Il y eut d'abord la prise du pouvoir par l'équipe de Jean Lesage, la réforme scolaire avec le rapport Parent et l'ère des voyages pour les étudiants de niveau secondaire, ce qui ne rencontra pas l'approbation de tout le monde. Et successivement, on vit disparaître les Commissions scolaires purement locales au profit de nouvelles CS de secteur, dont la Commission scolaire La Vallière, à laquelle sont encore attachées les écoles primaires de Saint-Prime. Au niveau secondaire naissait aussi la Commission scolaire régionale Louis-Hémon et les... polyvalentes, qui suscitèrent des prises de positions parfois très virulentes, à cause principalement du très grand nombre d'étudiants des deux sexes appelés à les fréquenter.

À Saint-Prime comme ailleurs, la saison estivale 1962 fut marquée par des pluies très abondantes, au point que l'U.C.C. protesta énergiquement auprès des autorités gouvernementales, appuyée par la municipalité, pour que cessent ces pluies... D'ailleurs il était beaucoup question de machines à pluie au cours des années 1960-70 et d'aucuns découvrirent même de telles machines... bien camouflées dans la forêt qui abonde près de certaines municipalités rurales du comté.

Albert Perron, fils de Joseph, devint en 1963

propriétaire de la fromagerie de son père et lui donna au cours des années qui suivirent, un essor considérable. Cette fromagerie, dont nous aurons l'occasion de reparler, raflera plusieurs prix nationaux et internationaux sous la tutelle de l'actuel propriétaire.

La fusion commence à faire jaser à Saint-Prime en 1967, grande année de l'Expo internationale de Montréal et certains membres des conseils des village et paroisse en discutent parfois entre eux.

En 1967, les services de lutte contre les incendies étaient d'ailleurs fusionnés et on achetait cette année-là, un camion et tout l'équipement qu'il fallait pour combattre les feux.

Mais le début des années '60 marqua aussi l'expansion de plusieurs entreprises à Saint-Prime, dont une petite scierie fondée en 1954 par M. Eugène Lamontagn, qui devint graduellement une entreprise de transformation de bois ouvré très importante pour l'emploi dans le secteur. Cette entreprise pour ainsi dire fondée par M. Eugène Lamontagne, qui possédait auparavant une petite usine de portes et chassis, est connue sous l'appellation de "Bois d'Oeuvre Lamontagne" et devint au cours de la décennie '70, après d'importantes transformations, une usine, moulin de sciage et planage, de grande envergure et qui procure encore aujourd'hui plusieurs dizaines d'emplois à des citoyens de Saint-Prime et même de Saint-Félicien et d'ailleurs. L'entreprise est administrée par les fils du fondateur, et située à la sortie Nord du village de Saint-Prime. On y a accès par un chemin qui débouche sur la route 169, de l'autre côté de l'église.

En 1963, l'une des plus vieilles entreprises de Saint-Prime, et qui avait appartenu successivement à plusieurs propriétaires, la scierie Marchand du rang 3, devenue alors "Les Revêtements du Castor" fut complètement détruite par les flammes.

Cela se passait en mai, et pour les propriétaires, dont M. Louis-Philippe Senneville de Saint-Félicien, qui y avait investi plusieurs milliers de dollars quelques mois auparavant, la perte fut lourde à encaisser. Même chose pour les 25 employés de la scierie, et les 50 autres forestiers qui produisaient eux, la matière première nécessaire à l'alimentation de ce moulin.

En 1964, Saint-Prime a cent ans et l'anniversaire est souligné avec un éclat sans précédent. D'ailleurs, il faut avoir feuilleté et lu l'album du Centenaire de Saint-Prime pour comprendre la fierté des habitants de cette municipalité qui allait regrouper ses forces quatre ans plus tard, en devenant la première agglomération à fusionner paroisse et village volontairement, ceci pour tout le Québec.

Mais parlons maintenant de ce centenaire mémorable, et surtout des personnes qui se donnèrent à cent pour cent et plus, pour en faire un anniversaire digne de tous ceux qui avaient posé les jalons de cette réussite des habitants de la grande plaine du pied de la Côte du Cran...

De mes aïeux je garde la pensée

La pensée, emblème du Centenaire de Saint-Prime, ne pouvait jamais mieux être choisi que cette phrase qui trône au-dessus de ces lignes, en guise de titre à ce chapitre : *"De mes aïeux je garde la pensée"*.

À Saint-Prime, en 1964, ce fut une année d'allégresse, d'hommage et de dévouement d'une foule de bénévoles, qui furent à l'origine de grandes fêtes entourant cet anniversaire rare de... cent ans.

Hommage aux premiers colons, les Lapierre, Lachance, Rainville, par des... Lapierre, Lachance, Rainville et tous les autres du début et... de "l'après cent ans".

Afin de rendre un hommage mérité aux gens qui participèrent directement à l'élaboration de ces fêtes, qu'il soit permis de reproduire ici tous les noms des personnes siégeant sur les divers comités formés à l'occasion de ce centenaire ainsi que les noms des comités auxquels ces personnes furent attachées. Ce sont dans l'ordre... pour le Comité d'honneur : Mgr Philibert Coulombe, P.A., M. le curé Albert Saint-Pierre, M. Georges Villeneuve, N.P., M. J.-G. Lamontagne, journaliste, M. Amédée Gaudreault, journaliste;... pour le comité exécutif : M. Rosario Rainville, président, M. Alexis Fradet, vice-président, M. Jacques Vézina, secrétaire, M. Roland Lamontagne, secrétaire-trésorier;... pour le comité de la messe : M. le curé Albert Saint-Pierre,

président, M. Victoire Bergeron, Mlle Anne-Marie Laberge, Mlle Angela Lapierre, organiste, Mlle Pauline Rainville;... pour le comité des finances : M. Alexis Fradet, président, M. Arthur Vézina, maire, M. Philippe Girard, maire, M. Edgar Gagnon, M. René Fradet;... pour le comité d'histoire : Mlle Rosa Lamontagne, présidente, Mme Isidore Lamontagne, vice-présidente, M. Jacques Néron, secrétaire, M. J.-R. Potvin, M. Charles Routhier, Mme Joseph Perron, M. Edouard Gosselin... pour le comité d'embellissement (décorations) : M. Arthur Tanguay, président, M. Jean-Paul Tanguay, M. Xavier Perron, Mlle Irène Vézina, Mlle Thérèse Vézina, Mme Léon Roy, M. Réal Lalancette, M. Alphonse Grenier, M. Roland Perron... pour le comité de la reine : Mme F.-X. Lapierre, présidente, Mme Roland Perron, Mlle Lise Lavoie, M. Marcel Lachance, Mme Bernard Lapierre, M. Robert Taillon, M. Carol Boily;... pour le comité de divertissements : M. Jean-Marie Laberge, président, Mme Robert Taillon, vice-présidente, Mlle Lise Guy, secrétaire, M. Alfred Plourde, Mme Armand Fradet, M. Roland Delisle, M. Fernand Bouchard, M. Paul-Arthur Laflamme;... pour le comité des parades et défilés : M. Marc Garneau, président, M. Réal Delisle, secrétaire, M. Joseph-Eugène Roy, M. Rosaire Lapierre, M. Claude Bouchard, M. Jacques Néron, M. Ls-Joseph Laberge, M. Georges-Henri Larouche, M. Paul-Émile Laroche;... pour le comité des banquets et réceptions : Mme René Fradet, présidente, Mme Henri Perron, vice-présidente, Mlle Angela Lapierre, secrétaire, M. Magella Gauthier, M. Lorenzo Delisle, M. Bertrand Grenier, Mme Thomas Lamontagne, Mlle Lise Guy, Mme Jean-Marie Laberge, M. Napoléon Gauthier, Mme Ths.-Ls Giguère, Mme Léopold Milot, Mme Hylas Girard, Mlle Bibiane Verreault, Mme Armand Fradet, Mme Philippe Grenier, Mme Xavier Morency, M. Gérard Côté;... pour le comité de publicité : Mme Normand Laberge, présidente, Mlle Ghislaine Garneau, M. Jean-Marie Côté, M. Yvon Vallée;... pour le comité

du costume : Mme Octave Taillon, présidente, Mme Alexis Fradet, Mme Cyrille Routhier, Mme Louis Taillon, Mme Alfred Lavoie, Mme Fernande Bouchard, Mlle Blanche Laberge, Mme Roland Lamontagne, Mme Joseph Bouchard.

Et le "gros des fêtes" se déroula du 12 au 19 juillet, alors qu'on présenta des messes, services religieux, banquets d'honneur, pageant aérien, dévoilement de plaques commémoratives diverses, notamment pour la première maison de Saint-Prime, démonstration de cadets et majorettes, feux d'artifice, concours aquatique, parade de chars allégoriques reliés à la fête, des repas intérieurs et extérieurs pris dans diverses parties de la municipalité et combien d'autres activités qui furent fort courues et pas uniquement par la population locale, mais aussi par une foule d'étrangers, parents, amis de résidents de Saint-Prime ou simples touristes qui vinrent festoyer en compagnie d'une population particulièrement reconnue pour sa très grande hospitalité.

Plusieurs dignitaires religieux et civils vinrent aussi participer aux multiples et divers événements, fêtes heureuses et nostalgiques et où la fierté des citoyens de Saint-Prime, hommes, femmes et enfants, était d'une rare transparence.

Le président des fêtes, M. Rosario Rainville, un homme qui a fait sa marque à Saint-Prime, comme on le verra aussi plus loin, fut l'un des artisans de la publication d'un album-souvenir qui demeure une mine de renseignements tous plus intéressants les uns que les autres, et qui ont grandement contribué à la rédaction du présent ouvrage.

Et dans son message aux citoyens de Saint-Prime, le président Rainville mentionnait cette phrase très significative et sur laquelle on peut encore méditer aujourd'hui : *"Que tout le monde se donne la main pour que nos festivités du Centenaire*

honorent d'une façon inoubliable, la mémoire de nos aïeux qui défrichèrent notre sol et y implantèrent une tradition de foi chrétienne, d'honnêteté et de travail".

Et c'est dans cet esprit que les citoyens de Saint-Prime vécurent les grandes fêtes de 1964, cent ans après l'arrivée de Chalifour, Marcoux, Lapierre et les autres, sur cette terre bénie des Dieux qu'a toujours été Saint-Prime, en dépit des conflagrations de toute nature qui s'y étaient abattues ou déversées durant ce siècle.

Tout ceci nous amène à parler maintenant des "hommes des années '60-'80", qui furent à l'image des premiers arrivants; des bâtisseurs, dont quelques exemples méritent certes l'attention de tous leurs contemporains.

Les hommes de la situation

Au début de l'année 1968, Saint-Prime était toujours divisée en deux entités administratives, village et paroisse jadis formés par des gens de bonne volonté.

Mais on parlait beaucoup de fusion depuis déjà quelques années et dans certains cas on parlait de "fusion obligatoire". À Saint-Prime, le village et la paroisse étaient administrés par deux conseils différents, mais qui virent, avant même l'État, leurs intérêts dans une fusion volontaire.

En 1967 et 1968, les administrateurs du village et de la paroisse, dont les maires François-Xavier Lamontagne (paroisse), et Jean-Marie Laberge, eurent plusieurs rencontres d'étude et décidèrent finalement de se fusionner. Dès 1968, la chose était concrétisée et le maire de la paroisse devenait maire de la nouvelle municipalité regroupée de Saint-Prime.

Pour le Québec d'alors, il s'agissait d'une "première". Dans les faits, les municipalités de Saint-Prime, paroisse et village, furent les premières dans toute la province à se "fusionner volontairement" sans qu'il y ait eu de pression du côté de l'appareil gouvernemental.

Voici d'ailleurs la composition des deux conseils municipaux qui étaient en place avant cette fusion des esprits et des coeurs, qui passa presque inaperçue, mais qui n'en demeure pas moins, encore

aujourd'hui, un geste fort audacieux pour l'époque, avant-gardiste serait un mot encore plus juste, pour cette décision posée par des administrateurs de bonne volonté.

Donc, avant la fusion, le conseil de la paroisse de Saint-Prime était composé comme suit : M. François-Xavier Lamontagne, maire, et les conseillers MM. Marcel Bergeron, Fernand Morency, Roméo Parent, Xavier Morency, Sylvio Laroche et Marc Garneau. Pour le conseil du village maintenant, il était composé comme suit : M. Jean-Marie Laberge, maire, et les conseillers suivants : MM. Raymond Lamontagne, Roland Delisle, Marius Lamontagne, Jean-Marie Rivard, Claude Bouchard et Ghislain Boulianne.

À l'avantage des deux conseils qui décidèrent de cette fusion, il faut ajouter qu'ils avaient tous deux la même secrétaire-trésorière, en la personne de Mme Marie-France Néron.

Le premier conseil de la municipalité regroupée, conseil formé lors des élections du 28 août 1968, était composé comme suit : M. François-Xavier Lamontagne, maire, et les conseillers Marc Garneau, Sylvio Laroche, Arthur Tanguay, Ghislain Boulianne, Marcel Bergeron et Raymond Lamontagne, qui devait être remplacé le 19 juillet 1971 par M. Henri Paquet.

Voilà donc pour cette fusion volontaire, qui consolida les affaires municipales de Saint-Prime, et permit à la municipalité de se développer encore plus harmonieusement que par le passé si possible.

La preuve de cet énoncé est sans doute la création d'un terrain de golf à Saint-Prime en 1971-72, une initiative qui était une autre "primeur" pour le secteur, puisque ce terrain de neuf trous, demeure encore aujourd'hui (1983) le seul de cette envergure dans tout le secteur Roberval, Saint-Prime et Saint-Félicien.

Parlons un peu des fondateurs de ce Club de golf Piékouagan, qui compte aujourd'hui plus de 180 membres et dont on fêtera le dixième anniversaire officiel de fondation en 1984.

Les instigateurs de ce terrain de golf étaient tous des résidents du secteur, dont plusieurs éminents citoyens de Saint-Prime, tels MM. Jean-Paul Tanguay, de regretté mémoire, M. Rosario Rainville, un homme dont la carrière administrative à l'échelle locale, régionale et provinciale a été fulgurante, et des personnalités comme M. Jean-Marie Laberge, feu le docteur André Desbiens de Roberval, M. Marc Garneau, maire, le docteur Simon Gervais, M. Bertrand Garneau, Rémi Harvey de Roberval, Bertrand Côté pharmacien de Saint-Félicien, M. Marcel Auclair de Saint-Félicien, Camil Marcotte de Saint-Prime, Claude Marcoux et André Cloutier de Roberval, et on en passe, pour arriver immédiatement au premier conseil d'administration formé au début de la saison 1972, alors que M. Bertrand Côté était nommé président, Jean-Marie Laberge, vice-président, Rémi Harvey, trésorier, Camil Marcotte secrétaire et les directeurs MM. Réal Verreault, Paul Hamel, Marc-Aurèle Tremblay, Rosario Rainville, Bertrand Garneau et Rosaire Gagnon.

Et après ces dix premières années d'existence, la réussite du Club de golf Piékouagan, présidé en 1983 par M. Camil Marcotte, ne fait plus aucun doute, avec un taux de fréquentation qui dépasse toute prévision.

M. Rosario Rainville, l'un des instigateurs, et M. Jean-Paul Tanguay, demeurent deux personnalités marquantes pour Saint-Prime et si leurs noms sont attachés au Club Piékouagan, ils font également partie de l'histoire de la municipalité à plusieurs titres.

Jean-Paul Tanguay figure aussi parmi les géants de l'époque contemporaine au Centenaire de

Saint-Prime et trois autres noms viennent à l'esprit quand on pense à cette glorieuse époque. Outre MM. Rainville et Tanguay, les noms de Albert Perron, Marc Garneau et Eugène Lamontagne sont aussi de ceux qui ont marqué profondément l'histoire de Saint-Prime à plus d'un titre, et c'est en traçant les portraits de ces cinq personnalités, dont quatre encore très actives, et... le regretté Jean-Paul Tanguay, que nous allons fermer la première partie de ce récit historique de la vie à Saint-Prime, entre 1864 et 1983.

Comme nous avons ailleurs tracé le portrait de quelques "géants des débuts", nous nous attarderons sur la personnalité et l'oeuvre de ces cinq membres de la communauté de Saint-Prime, qui sont un reflet vivant du dynamisme de tous les autres citoyens de l'agglomération fondée jadis par François Lapierre.

D'ailleurs, à Saint-Prime, les dirigeants, municipaux et autres, ont historiquement tenu à leurs idées, au "bon sens" et on n'a qu'à penser à l'attitude défendue par M. Rosario Rainville lors de la réforme scolaire du début des années '60.

M. Rainville a toujours refusé de voir s'intégrer aux polyvalentes, les classes de septième et huitième années qu'il désirait conserver avec le primaire, c'est-à-dire que ces élèves n'aient pas à voyager à l'extérieur pour fréquenter l'école. M. Rainville n'a pas changé d'avis depuis et les clameurs des parents à ce niveau, protestations sporadiques, mais qui reviennent invariablement à chaque "rentrée scolaire" témoignent de la justesse de la vision de cet ex-président de la Commission scolaire régionale Louis-Hémon.

Autre petit fait que l'histoire aura à juger sans doute favorablement, est l'attitude de la municipalité de Saint-Prime, dans le dossier de création de municipalités régionales de comté pour remplacer

les anciens Conseils de comté et y intégrer les villes.

Le comté de Roberval aura été le seul comté de la région à se diviser pour créer deux MRC et diminuer, ou plutôt diviser en deux, sa force de revendication à tous les paliers gouvernementaux et paragouvernementaux.

Pendant que du côté de Chicoutimi-Jonquière, on faisait l'unité à-travers ce nouveau concept, que du côté du Lac-Saint-Jean-Est, on se dépêchait de créer un consensus, du côté du comté de Roberval, le chauvinisme de *certaines administrateurs* d'une "cité", habitués de monopoliser les services, sans égard aux besoins des autres, allait diviser les municipalités et permettre à des politiciens à courte vue (L'Histoire jugera de cette affirmation) de scinder le comté en deux et de créer deux municipalités régionales de comté dans une sous-région qui ne compte même pas 40,000 âmes.

L'attitude de Saint-Prime dans ce dossier, toujours égale à elle-même, témoigne d'une logique qui n'a jamais été démentie, à savoir que l'union fait la force et la division le jeu de "ceux et celles qui sont plus forts que nous".

À Saint-Prime, où en somme, on n'avait rien à gagner avec l'un ou l'autre concept (une ou deux MRC) on s'est tenu debout jusqu'au bout, prônant la création d'une seule MRC, c'est-à-dire jusqu'à cette décision finale du 27 décembre 1982, alors que le gouvernement québécois émettait les lettres patentes pour deux MRC dans Roberval.

Mais revenons maintenant à la carrière des personnalités des années '60-'80 dont il était question plus haut et qui méritent amplement d'être cités dans cet ouvrage!

Ceux de l'époque
contemporaine

Marc Garneau



Marc Garneau

Parmi la galerie de personnalités contemporaines de Saint-Prime, le maire Marc Garneau est une figure dominante depuis une bonne vingtaine d'années.

Ce natif de Saint-Prime (le 5 octobre 1924) fils de Philippe Garneau et petit-fils de Cléophas Garneau, dont l'arrivée à Saint-Prime remonte à 1899, était déjà conseiller municipal avant la décennie 1970, puisqu'il fut élu à un poste de conseiller de la paroisse de Saint-Prime dès 1966. En 1971, trois ans après la fusion, dont il fut l'un des artisans à titre de membre du conseil, il devenait maire de sa municipalité, un poste qu'il occupait encore au moment de rédiger ces lignes (septembre 1983).

Marc Garneau fut l'un des membres-fondateurs du Club de golf Piékouagan de Saint-Prime et il a même participé à la négociation de l'achat des terrains du club, en compagnie du regretté Jean-Paul Tanguay.

C'est sous sa gouverne que Saint-Prime a connu ses plus belles années au niveau de l'organisation en équipement tout particulièrement et à plusieurs autres niveaux également. La refonte de toutes les infrastructures d'aqueduc et d'égoût, la construction de l'édifice municipal actuel, l'érection du vaste Centre communautaire de Saint-Prime, et plusieurs autres projets d'envergure font partie des réalisations de la municipalité gouvernée par ce maire progressiste.

Marc Garneau fut aussi un ardent défenseur de l'unité de comté, et même si ses idées n'ont pas toujours été reçues avec tout le mérite qu'elles valaient, l'homme est toujours demeuré debout quand il s'est agi de défendre cette unité, qui fait la force d'une région ou d'un comté.

Membre de l'ancienne UCC, devenue aujourd'hui l'U.P.A. ou Association des producteurs agricoles, Marc Garneau a été de tous les mouvements ou organismes de Saint-Prime au cours des trois dernières décennies.

Préfet de Comté (1979-80-81) à l'ancien Conseil de comté dissout à la fin de 1982, il fut élu Premier Préfet de la MRC du Domaine du Roi au début de 1983 et occupe toujours ce poste aujourd'hui.

Membre fondateur du Commissariat industriel de l'Ashuapmouchouan, Marc Garneau a épousé Gisèle Lamontagne le 17 juillet 1951 et le couple a eu une famille de sept enfants.

Ce technicien forestier, mesureur de bois, est aussi membre de l'Association des techniciens forestiers du Québec, membre de l'Association des mesureurs de bois de la province et membre de l'Association de chasse et pêche de la région. M. Garneau a été surveillant de crédit à la Caisse populaire locale, membre de la Chaîne Coopérative du Saguenay et a toujours été actif pour sa municipalité et sa région dans divers champs de développement.

Mais la carrière étonnante de cet homme plutôt modeste, et dont l'entregent et la franchise sont reconnus partout, ne l'a pas empêché de devenir un producteur laitier prospère et depuis quelques mois, un éleveur de boeufs, occupation qu'il partage avec ses activités professionnelles au ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec où il est responsable du mesurage de bois.

Et le couronnement de ce palmarès de Marc Garneau est sans doute la fondation, le 27 décembre 1980, de la Compagnie d'Assurance Mutuelle La Jeannoise, dont il est le président.

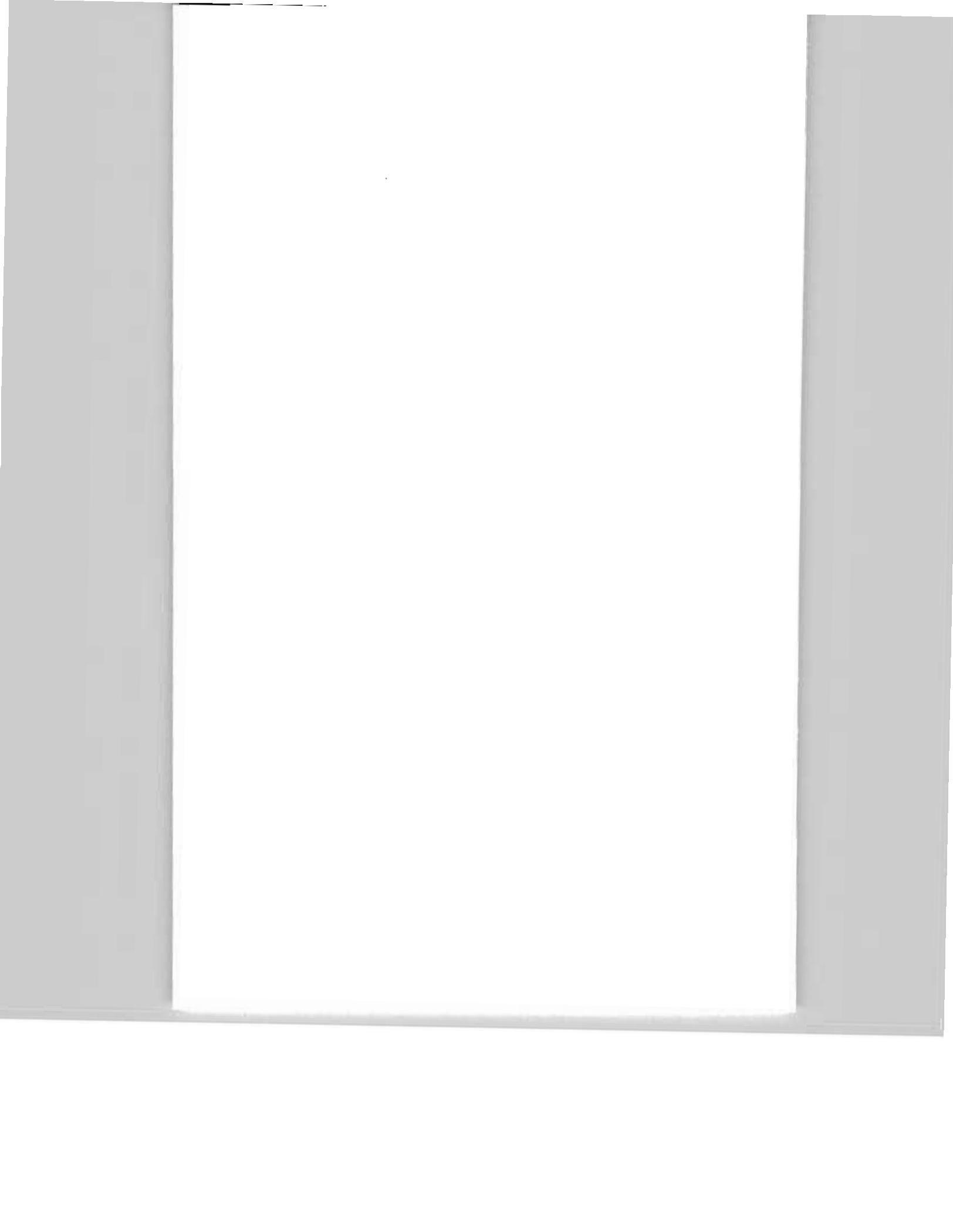
Cette nouvelle société est née de la fusion des Mutuelles d'incendie des localités d'Albanel, Normandin et Saint-Félicien et a installé son siège social dans la municipalité de Saint-Félicien.

Le Président Marc Garneau parle d'ailleurs de cette firme d'assurance avec une fierté non-dissimulée et déjà, après moins de trois ans d'existence, La Jeannoise possède des bureaux à Roberval, Saint-Félicien et Normandin et le secteur qu'elle couvre s'étend de Chambord—Lac-Bouchette à Péribonka et aussi à Chibougamau-Chapais. La Jeannoise compte déjà plus de 20 employés.

Quant à Marc Garneau, ses multiples fonctions officielles et non-officielles ne l'empêchent pas de s'adonner à la lecture, et surtout de s'intéresser à tout ou presque comme il le dit souvent lui-même.

Après la vente de son troupeau laitier, cet homme d'entraide, digne descendant de Saint-Prime, qui a gardé un troupeau de bouvillons pour ne pas délaisser la première occupation de sa vie, l'agriculture et l'élevage, a pu consacrer davantage de temps à sa famille, et s'occuper aussi encore plus de sa municipalité... si c'est possible.

Marc Garneau, un nom et une personnalité attachés de façon positive à l'histoire de Saint-Prime depuis une vingtaine d'années et plus et qui mérite une place de choix, dans la galerie des personnalités contemporaines de la municipalité située au pied de la Côte du Cran.



Rosario Rainville



Rosario Rainville

Les personnalités qui ont fait leur marque sur le plan régional et municipal, et qui ont aussi rayonné dans l'ensemble du Québec et même à l'extérieur sont nombreuses dans l'histoire de la municipalité de Saint-Prime.

M. Rosario Rainville, né le 24 juin 1915, fils de Jean-Baptiste Rainville, est ce qu'on appelle "un personnage".

D'abord enquêteur pour les Affaires sociales du Québec avant 1969, ce fils de Saint-Prime devint le directeur-fondateur de la première succursale de ce ministère à Roberval en cette même année de 1969.

Par la suite, la carrière de Rosario Rainville se fera sur le plan local et régional, mais le mènera aussi dans plusieurs pays européens à titre de délégué du Mouvement Desjardins.

Mais revenons au début de cette carrière aujourd'hui fort bien remplie pour mentionner qu'avant de s'occuper de la chose scolaire, à partir de 1954, Rosario Rainville a été conseiller municipal pendant quelques années.

De 1954 à 1958 on le retrouve à la Commission scolaire de Saint-Prime à titre de conseiller. À la fusion de la CS de Saint-Prime en 1967, il devint membre du conseil de la Commission scolaire Lavallière de Saint-Félicien et délégué à la Commission scolaire régionale Louis-Hémon. Il deviendra président de cette CS régionale Louis-Hémon en 1969-1975 et poursuivra sa carrière encore quel-

que années dans le domaine scolaire, en menant parallèlement une carrière régionale et nationale au sein du Mouvement des Caisses populaires Desjardins.

Dans la région, il fut d'abord président de la Fédération des Caisses populaires du Saguenay—Lac-Saint-Jean de 1975 à 1980. À la Caisse populaire de Saint-Prime, il a aussi oeuvré pendant de nombreuses années et assumé la présidence de cette Caisse pendant 20 ans, soit de 1960 à 1980.

En 1971, Rosario Rainville participe à la fondation du Club de golf Piékouagan de Saint-Prime, avec les Marc Garneau, Jean-Paul Tanguay et plusieurs autres éminents citoyens du pied de la Côte du Cran.

En 1964, M. Rainville avait aussi été choisi par ses concitoyens pour présider l'Année du Centenaire de Saint-Prime et les fêtes qui ont entourées ce mémorable événement.

Sur le plan municipal, M. Rainville est toujours conseiller municipal, mais c'est dans ses fonctions à la Fédération régionale du Mouvement Desjardins et par la suite au sein du Conseil provincial des Caisses que sa carrière a connu ses sommets.

M. Rainville a siégé sur ce Conseil provincial, où il travaillait au Comité de l'inspection. De 1976 à 1981 il fut aussi membre du conseil de la Fiducie du Québec, une entité du Mouvement Desjardins qui administre un budget de trois milliards de dollars.

Il fut également membre du Crédit industriel Desjardins de 1979 à 1981 et il a encore occupé ce qu'il considère comme étant la plus importante fonction de sa carrière, à savoir qu'il a fait partie, avec l'actuel président des Caisses M. Raymond Blais, du Comité sur le Partage des responsabilités, à l'intérieur du Mouvement Desjardins.

Ce même comité, mis sur pieds par la Confédération provinciale Desjardins, avait la mission spécifique d'exécuter un mandat de consultation auprès de divers mouvements financiers coopératifs d'ici et d'ailleurs, afin d'émettre un rapport ferme sur les meilleures modalités de consultation existantes dans le monde, pour les mettre de l'avant à l'intérieur du Mouvement Desjardins.

Cette Commission s'est d'ailleurs promenée plus d'un an, un peu partout et dans des pays aussi éloignés que le Danemark, la Belgique, l'Allemagne et la France.

Et à la suite du rapport Rainville-Blais et Bertrand, la Confédération Desjardins a pu mettre sur pieds, après quelques années seulement, plusieurs corporations à personnel réduit, très spécialisées, et qui ont pour mission à la fois de décentraliser certaines fonctions de la Confédération Desjardins, et de rendre le mouvement plus efficace dans sa rapide progression.

Et que ce soit au scolaire, aux caisses Pop, au conseil municipal, le nom de Rosario Rainville est indissociable de l'image quasi-parfaite de l'homme moderne, qui s'implique dans son milieu et qui croit aux vertus de l'action, Rosario Rainville, petit-fils de Georges Rainville, arrivé à Saint-Prime en 1871 et descendant de Paul de Rainville, celui-là débarqué à Québec en 1654, est un homme qui s'est toujours préoccupé de l'aspect progressiste de la société dans laquelle il vit et pour Saint-Prime, cet homme demeure un actif de premier plan et qui a fait connaître le nom de son patrimoine en promenant partout l'image de cet adage né on ne sait où et qui dit que *"Bon sang ne peut mentir"*.

Rosario Rainville est et demeure un éminent citoyen de Saint-Prime, mais dont le rayonnement, on doit le dire, a été régional, et aussi provincial.

Marié à Irène Grenier depuis le 15 août 1940,

les Rainville sont parents de six enfants, dont quatre garçons et deux filles.

Jean-Paul Tanguay



Jean-Paul Tanguay

Le nom de Jean-Paul Tanguay fait relever le front des citoyens de Saint-Prime partout à travers la région et même la province et le pays.

Cet inventeur, né à Saint-Prime le 21 mars 1929, et décédé prématurément en mai 1979, à 50 ans, a donné à sa municipalité une des premières industries de pointe dans le domaine technico-forestier

québécois.

Après des études à l'École technique de Port-Alfred, Jean-Paul Tanguay, technicien diplômé, fondait en avril 1951, son propre atelier. En 1953 il devait agrandir celui-ci et se mit à la conception de machinerie forestière fort sophistiquée.

C'est ainsi que Jean-Paul Tanguay attira vite l'attention des exploitants forestiers, en créant lui-même des modèles de débusqueuses, tronçonneuses, chargeurs, ébrancheuses, et autres équipement du genre, qu'on retrouve maintenant dans plusieurs chantiers de la région, du pays, et de certains pays scandinaves et même chez les Asiatiques.

En 1979, peu avant son départ prématuré, Jean-Paul Tanguay vendait 80 % des actions de son entreprise à la firme Forano, une filiale de la Société Générale de Financement du Québec.

En 1982, le S.G.F. devenait propriétaire à cent pour cent des actions de Tanguay, qui connut un essor assez considérable avant la crise économique qui commença à sévir au début des années 1980.

À Saint-Prime, l'usine de Tanguay constitue un monument à la gloire de son fondateur et le fait que les actions de l'entreprise aient changé de mains depuis sa fondation n'altère en rien la valeur de l'homme qui a mis sur pied un atelier mécanique devenu une entreprise de pointe dans le domaine de l'exploitation forestière. Avec la reprise économique, nul doute que les machineries fabriquées chez Tanguay, par une équipe d'ingénieurs et techniciens de haut calibre continueront de séduire les industriels d'ici et d'ailleurs.

Quant au nom de Jean-Paul Tanguay, petit homme aux idées avant-gardistes et au cerveau particulièrement intelligent et inventif, il demeure à Saint-Prime comme ailleurs, le symbole de l'audace et de la persévérance qui caractérise tout "grand homme" digne de ce qualificatif.

Eugène Lamontagne



Eugène Lamontagne

Scierie Lamontagne, auparavant Bois d'Oeuvre Lamontagne, est étroitement associée au développement industriel de l'après-guerre à Saint-Prime. Les origines de cette entreprise de sciage et planage aujourd'hui administrée par les fils du fondateur M. Eugène Lamontagne, remontent à 1954, lorsque M. Lamontagne ouvrit un atelier de fabrication de portes et chassis.

C'est l'obtention d'un contrat de fabrication de contenants en bois pour des échantillons miniers, qui permit à l'entreprise de Eugène Lamontagne de prendre un "bon départ".

En 1959, un grave incendie détruisit totalement l'atelier... ainsi que la résidence de la famille Eugène Lamontagne.

Le maître des lieux, dont l'audace n'a jamais fait défaut, décida tout de suite après la catastrophe de tenter de nouveau le sort et d'organiser à l'intérieur d'un hangar inoccupé, une usine de rabotage de bois. La bâtisse, plus grande et plus fonctionnelle que le premier atelier, permit à l'industriel Lamontagne de développer plus rapidement son entreprise et ce qui avait été une catastrophe devint rapidement un changement d'orientation fort profitable à l'industriel.

En 1969, Eugène Lamontagne incorporait son entreprise et achetait les terrains qui étaient voisins de son emplacement.

En 1973, l'industriel ajoutait une scierie au moulin de rabotage et dès lors, l'entreprise située sur la route 169, à la sortie Nord de Saint-Prime, devait connaître un essor fulgurant, au point de devenir l'un des deux principaux employeurs de Saint-Prime avec les Industries Tanguay.

En 1980, il construisit une autre usine de rabotage, dont la capacité permettait de raboter pour d'autres exploitants, tout en ne négligeant pas la production de l'entreprise elle-même.

À l'automne 1980, la scierie fut totalement détruite par un autre incendie et Scierie Lamontagne relocalisa cette scierie dans l'usine de rabotage où l'on disposait d'un espace libre. On agrandit ce même espace pour installer une scierie des plus modernes et qui fait encore aujourd'hui l'orgueil de la municipalité de Saint-Prime.

Quant à M. Eugène Lamontagne, le fondateur, il jouit aujourd'hui d'une retraite dorée, pendant que ses fils et filles s'occupent de cette entreprise familiale, et continuent de la faire prospérer, malgré les grandes difficultés liées à l'ensemble du monde du bois ouvré, au début de la présente décennie.

Eugène Lamontagne demeure un homme important pour Saint-Prime, car il y a fondé une entreprise qui n'a jamais cessé de prospérer et dont le nom devrait demeurer un symbole d'emplois pour une communauté agraire, mais qui doit également compter sur un support économique de fond, telle cette entreprise qui permet à de nombreux citoyens de Saint-Prime et d'ailleurs, qui ne sont pas des exploitants terriens, producteurs agricoles, de trouver quand même sur place, une occupation et une source de revenus qui sont aussi une partie importante du tissu social de toute communauté.

Albert Perron



Albert Perron

Tout comme le nom de Lamontagne est associé au bois ouvré et celui de Tanguay à la machinerie forestière, le nom de Perron brille au firmament de Saint-Prime pour un produit étroitement relié à la vocation de la municipalité depuis ses origines ou presque.

Albert Perron, descendant d'Adélarde, son grand-père et de Joseph, son père, a continué l'oeuvre de ses ancêtres, en se portant acquéreur de la fromagerie de son père en 1963.

Pour en revenir au grand-père d'Albert Perron, M. Adélarde Perron, il fut maire de sa municipalité et s'installa définitivement à Saint-Prime vers 1889. Il construisit, six ans plus tard (1895), une fromagerie encore en place, près de la très moderne Fabrique de son petit-fils Albert Perron.

Après Adélarde, Joseph, l'aîné de la famille, prit la relève jusqu'en 1963 alors qu'il vendit à son fils Albert, qui dirige toujours l'entreprise maintenant incorporée depuis 1969, avec la participation de Mme Marie-Reine Doré-Perron et ses fils, Martin et Jean-Marc Perron.

Le fromage cheddar fabriqué par Albert Perron et ses ancêtres depuis 1889 a toujours été renommé pour sa texture et sa saveur et si les ancêtres d'Albert Perron ont remporté plusieurs prix d'excellence pour ce produit, l'actuel maître de céans n'est pas en reste de ce côté puisque depuis qu'il a pris la tête de la fabrique, M. Albert Perron a aussi ramené des prix prestigieux dans son patrimoine.

En 1970, le cheddar d'Albert Perron remportait le premier prix au "Royal International Dairy Show" de Londres en Angleterre. Par la suite, parmi d'autres prix très importants, la fromagerie Perron, qui produit aussi du beurre, remportait le "Lys d'Or" du ministère québécois de l'Agriculture, en 1979 et 1981.

Cet exploit sans précédent dans les annales régionales est d'autant plus marquant, que ces deux Lys d'Or remportés par la fromagerie Albert Perron sont les seuls à avoir été ramenés au Saguenay—Lac-Saint-Jean depuis l'inauguration de ces prix.

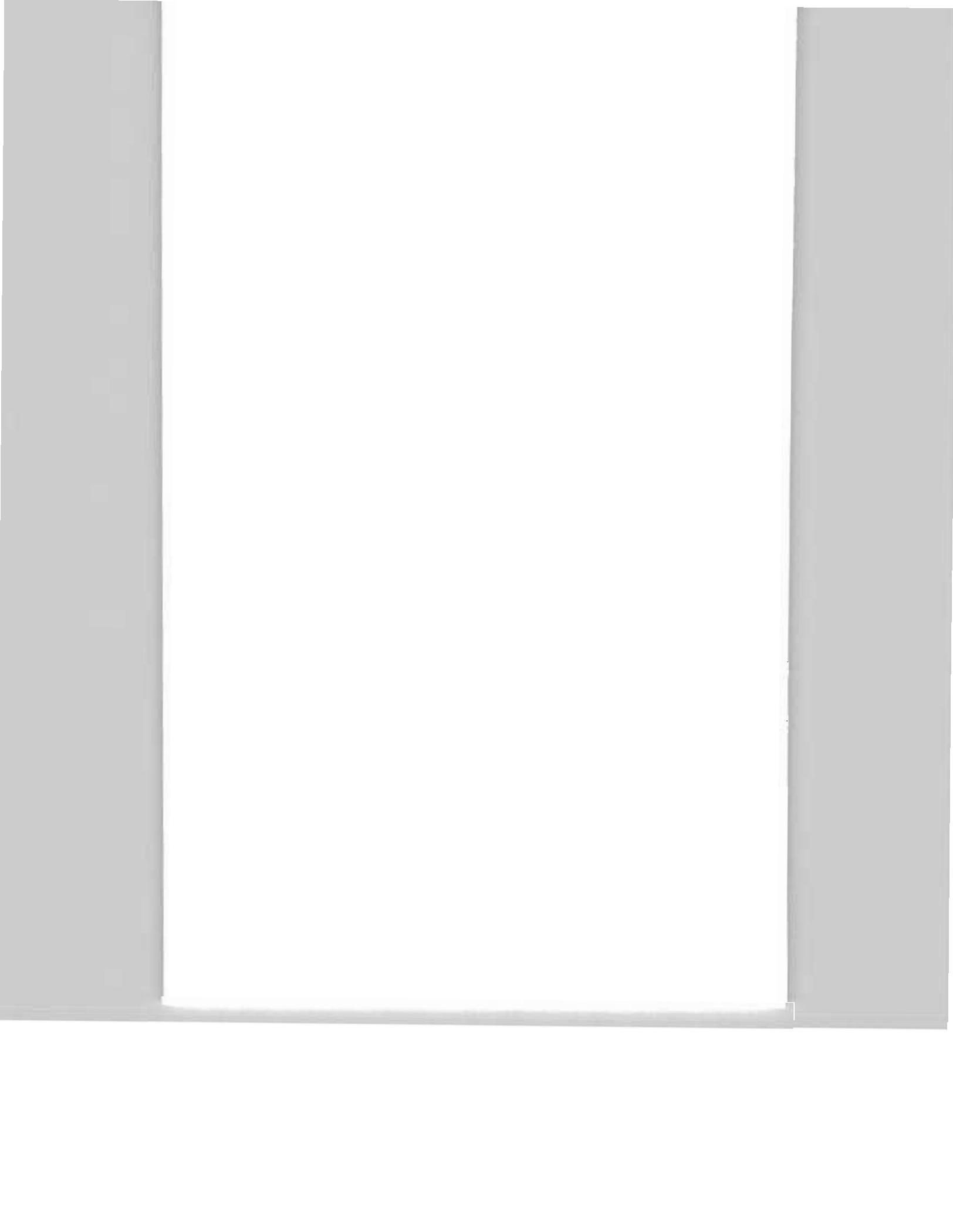
Perron et fromage vont donc de pair à Saint-Prime et l'entreprise, malgré le fait qu'elle ait perdu de son caractère artisanal avec la modernisation inévitable des deux dernières décennies, n'en continue pas moins de produire un fromage très recherché par les gastronomes de tous les pays.

Aujourd'hui, Albert Perron, son épouse Marie-Reine et ses fils Martin et Jean-Marc, soucieux de continuer la tradition d'excellence du produit et tous les membres de Albert Perron inc., sont plus que jamais décidés de continuer à fabriquer un cheddar qui rencontre la faveur des connaisseurs et qui fait l'envie des agents d'import-export de tous les pays. Le fromage cheddar d'Albert Perron est vendu principalement à un revendeur anglais, qui lui le distribue partout à travers l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse et d'autres pays satellites de la Grande-Bretagne.

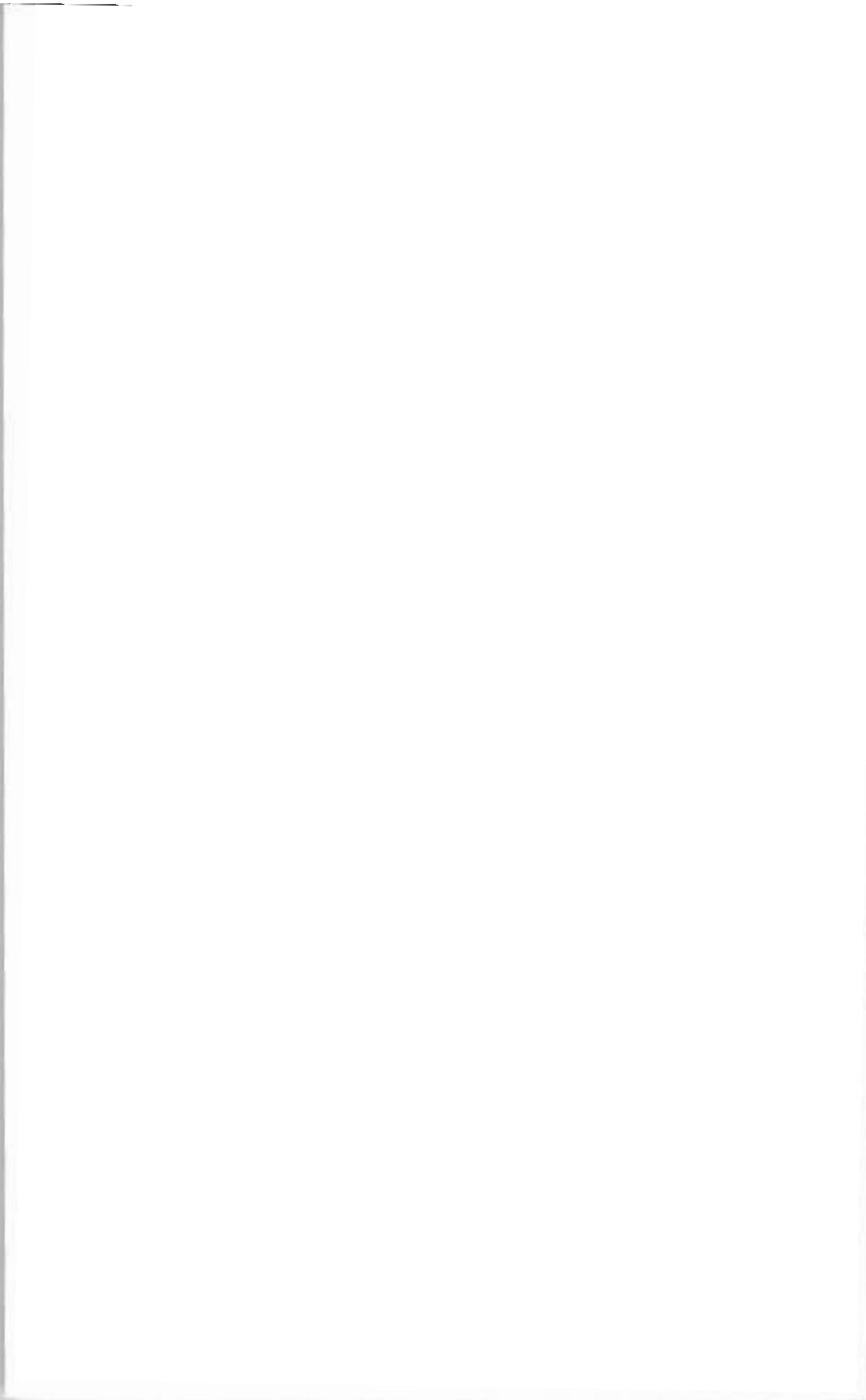
Et bientôt, les Américains eux aussi pourront avoir le privilège de consommer du cheddar Perron, grâce à une entente d'exportation toute récente.

Ce qui signifie aussi que le nom de Perron, Albert Perron pour les contemporains, de Joseph et d'Adélarde pour les plus vieux, est plus qu'un symbole à Saint-Prime, puisqu'il fait partie de l'histoire locale au même titre que la vocation laitière elle-

même, présente depuis les tout débuts de la colonisation ou presque.



Témoignages



Témoignages

La prochaine partie, comme on le verra dans les pages suivantes, est consacrée à des témoignages recueillis au cours des dernières années, par des étudiants et étudiantes, sur la vie à Saint-Prime, au début de la colonie, début du siècle et même au cours des 30 ou 40 dernières années.

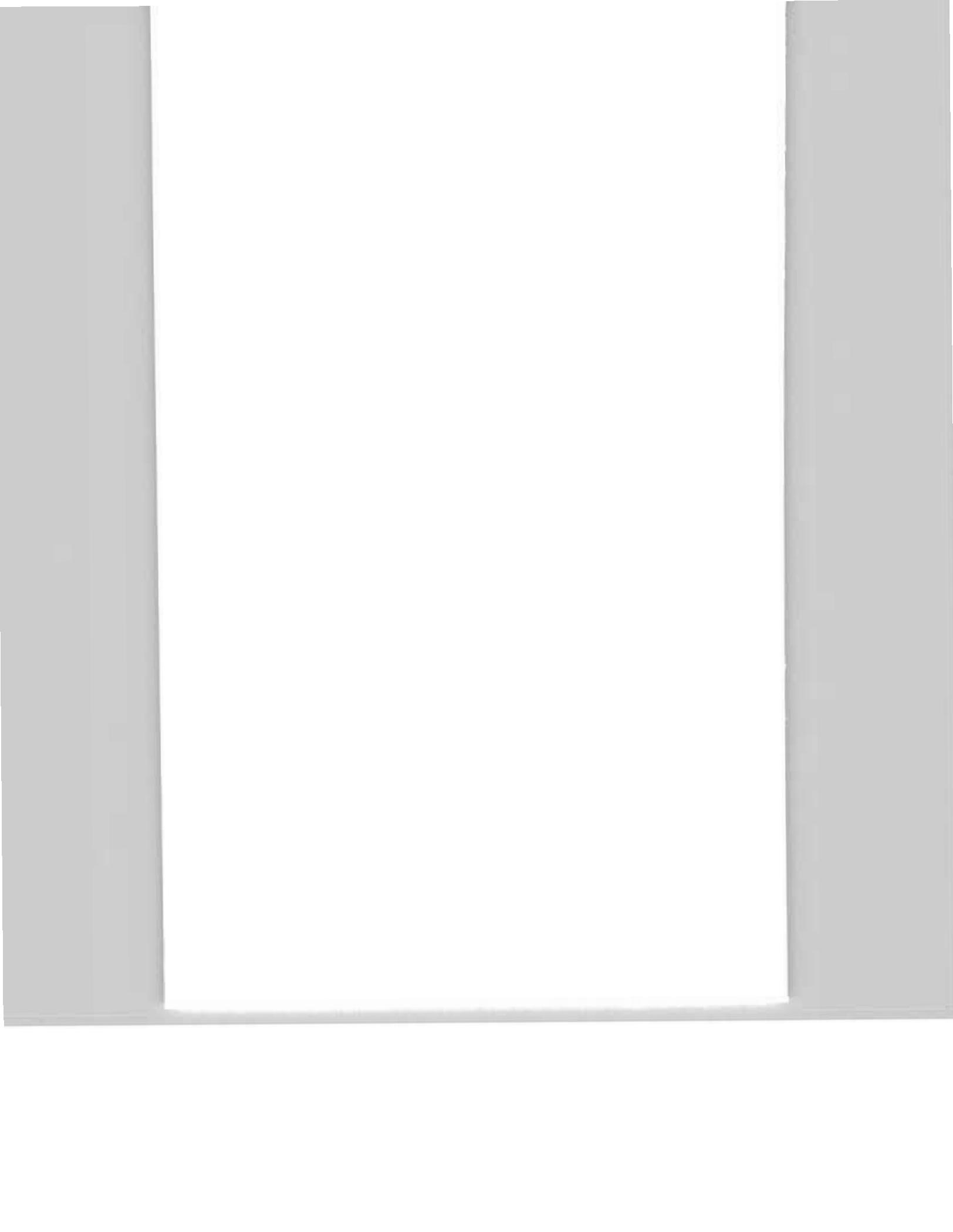
L'auteur a sélectionné ces témoignages en vertu de leurs "données historiques", de leur intérêt et du fait que les sujets qui y sont abordés, ont été peu touchés dans la partie "Récit Historique".

Les textes, on le comprendra, ont été adaptés, afin de les rendre le plus explicites possible et le plus concis possible également.

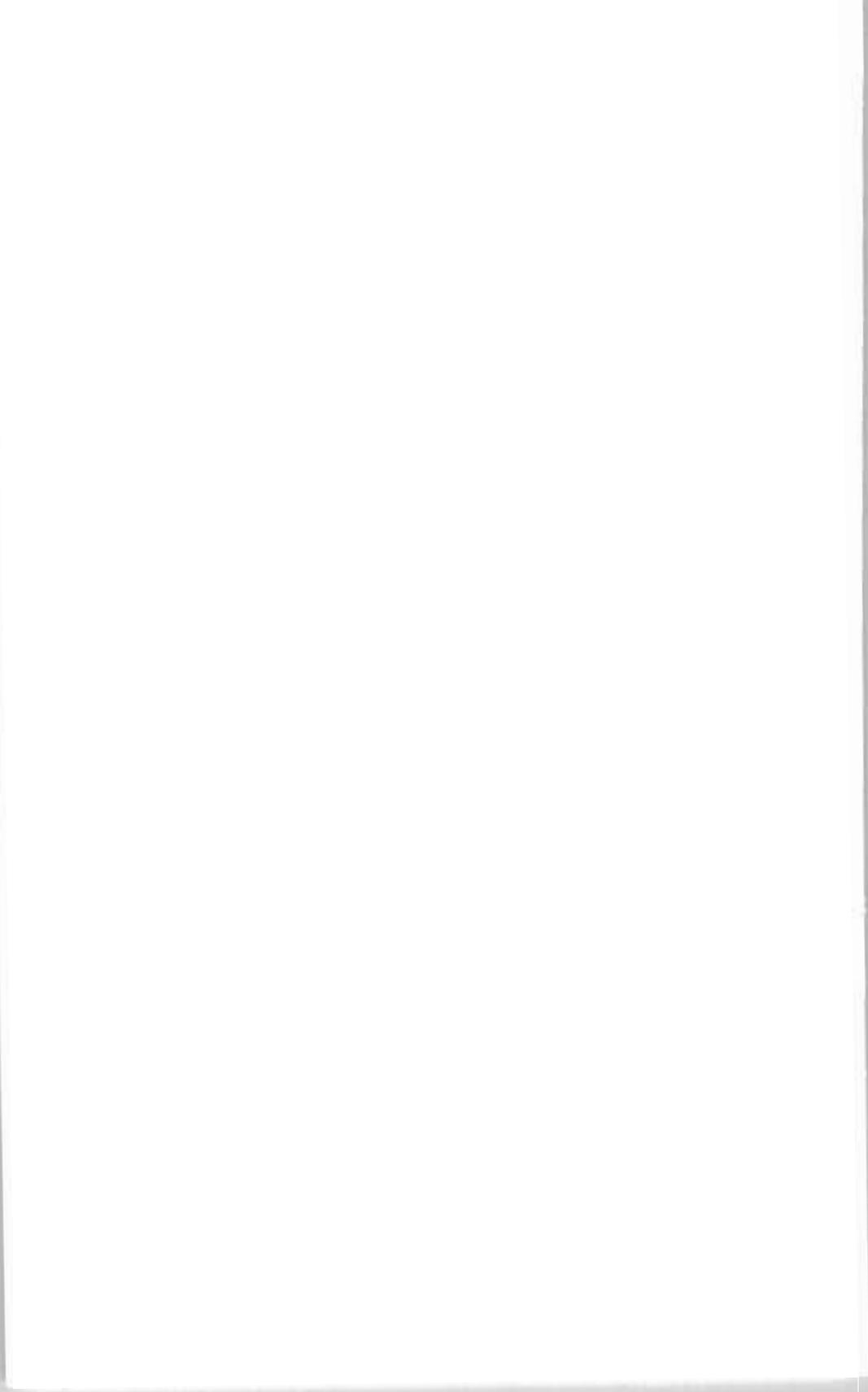
Parfois ce sera le témoignage direct de la personne interrogée, parfois le récit linéaire de ce que ce "témoin de l'histoire" raconte.

L'auteur a voulu respecter l'intégrité des propos des témoins afin de restituer à la fois la pensée de ces personnes, son contenu et la synthèse des faits ou événements décrits, relatés ou même vécus.

Donc, qu'on ne s'offusque pas si l'auteur a gardé le langage oral dans sa transposition à l'écrit. Cela est volontaire et a été fait dans le souci de respecter l'authenticité de ces documents. Toutefois, certaines fautes, qui auraient pu rendre les témoignages incompréhensibles ont été corrigées.



Monsieur Pierre Perron



Monsieur Pierre Perron (né à Saint-Prime le 7 sept. 1896)

Même si je vous donne des renseignements, c'est incroyable comment c'était à cette époque! Le 7 septembre 1896 je suis né à Saint-Prime; il ne reste que moi de cette époque. J'ai toujours demeuré à Saint-Prime. On était sept. Je n'ai pas toujours vécu ici. Je restais chez mes parents et après ça j'ai acheté ici. Je me suis marié en 1920. Ma femme avait sept ans de plus que moi. Elle s'appelait Lucienne Gobeil.

Quand j'étais jeune, je travaillais sur la terre. L'école! j'ai fait ma vie dans le gros commerce, ... et sans instruction, j'avais une mémoire terrible.

Les chantiers, j'en ai fait dans bien des places, y en avait tous les hivers. J'allais travailler soit à salaire ou à forfait. Le salaire, c'était 15 \$ par mois règle générale. J'aimais toujours mieux travailler à forfait. Ma femme travaillait pour 12 \$ par mois. J'ai fait du fromage, j'ai fait du beurre, j'ai fait du pain, j'ai fait des jobs dans le bois, des billots sur le lac Saint-Jean, j'ai travaillé chez Price, je suis devenu "premier ingénieur" et "premier capitaine".

Quand j'ai commencé à aller à l'école, c'était une maîtresse qui enseignait. Chez nous on était 12 garçons, ça fait qu'il y avait de l'ouvrage à la maison. La maîtresse pensionnait à l'école, et... moi j'étais pas très très savant. Je m'endormais parfois et elle me prenait et allait me coucher dans son lit. J'avais la tête dure pour apprendre; à 16 ans je ne savais pas encore compter...

Dans ce temps-là c'était pas comme à c't'heure. C'était les chiens, les chevaux pis les boeufs. J'ai jamais eu de machine (auto) mais je les réparais. Il n'y a pas de métiers que je n'ai un jour fait.

J'ai eu neuf filles, deux garçons; il n'y a jamais eu de mortalité dans ma maison. Ma femme est morte à l'hôpital.

Les fréquentations! J'allais voir ma femme en boeufs, ça n'allait pas très vite. D'abord elle et sa soeur ont été longtemps engagées chez nous justement quand l'église a été construite. Lucienne, ma femme, travaillait au pied de la Côte au premier p'tit ruisseau. Les Taillon étaient par là et les Bélanger. Les Taillon étaient arrivés longtemps avant nous autres. Eux autres ils étaient venus de Roberval à pied, par un petit "chemin de sauvage".

Quand il y a eu assez de cultivateurs ici dans ce temps-là, tout le monde faisait des provisions pour l'hiver. Les fruits on les faisait venir des vieux pays. On semait tous notre blé, on faisait notre farine. Le moulin à farine c'est tout juste si c'est pas le gouvernement qui avait aidé à bâtir ça. La première fromagerie ça été papa. Il en faisait à Jonquière, à Saint-Bruno, où il était aussi engagé. Les habitants s'étaient réunis et papa faisait le fromage à Saint-Prime. Il a bâti ici en 1895. Après ça il est devenu inspecteur, il faisait le tour du lac pour inspecter les fromageries.

Les moulins à bois (scieries) ça marchait à l'eau. Il y en avait au Rang 3, au Rang 6, ici et au Pied du Cran. On se fabriquait des voitures pour l'été et l'hiver. Avant les moulins à scie on "bâtissait" en bois rond bien équarri à la hache.

Jeunes, on tuait des rats musqués, on avait trois cents la peau et il fallait qu'elles soient belles. Les peaux de vison donnaient cinquante cents et avec ça on faisait un peu d'argent.

Le monde était bien dévot dans ce temps-là; bien catholique aussi. Ils récitait le chapelet tous les soirs, et même le matin.

Ça travaillait au métier tout le temps; tout le monde élevait des moutons pour avoir de la laine. Il y avait aussi la pêche; je faisais toutes mes "rés", et j'en faisais pour les autres. J'ai encore le moule. J'en ai pris du poisson moi aussi. De l'autre bord du lac, aux Îles flottantes, il y avait de beaux canaux. Quand le niveau de la rivière montait, le poisson commençait à monter lui aussi. Après ça, il arrivait qu'on bouchait le canal et on en prenait tant qu'on voulait. J'ai pas pris des gros... mais j'ai vu... des gros poissons. Les Drolet eux autres ont pris "35 livres" un brochet. Moi le plus gros que j'ai pris ça été de 28 livres. J'y vais encore tous les ans. Je faisais aussi des "rés" exprès pour le gros poisson.

Dans le livre (l'album du Centenaire de Saint-Prime) vous allez trouver l'année que j'ai acheté les bleuets. Papa les achetait et moi je vendais ça pour lui. Après j'ai acheté pour le père Marchand. Les bleuets, j'ai fait le commerce de ça tout le temps de ma vie ou presque. La dernière année que j'ai fait ça j'en ai acheté 76,000 boîtes. J'avais 14 gros camions sur les chemins. Moi je n'avais pas d'affaire aux compagnies directes. L'argent venait du père Martin. Moi j'expédiais les bleuets où le père Martin me disait de les expédier.

Je fournissais de la viande aussi. J'avais trois grosses compagnies, j'employais cinq bouchers. J'avais des acheteurs dans toutes les paroisses. C'est pas croyable, aujourd'hui on n'est plus capable de faire cela.

Papa c'était un homme de public. Quand il avait de la misère à la fromagerie il faisait venir l'inspecteur. Il était connu de tout le monde comme... moi. Mon père s'appelait Adélarde Perron et moi... j'avais une santé de fer, une capacité et... la

tête dure. Quand j'avais quelque chose dans la tête je ne l'oubliais pas. J'ai tout appris de mon père; j'avais des bonnes leçons de mon père. Il m'amenait toujours avec lui. J'ai grandi avec ça et un bon moment donné il m'a dit : *"tu vas commencer à acheter des bleuets avec moi."*

Dans les chantiers on gagnait 15 \$ par mois; on n'était pas très riches. La richesse ça on ne l'avait pas. Quand les semences étaient toutes poussées pis que ça allait bien, alors là on était riche. Quand ça gelait là c'était pas drôle. Tout se cultivait et les récoltes c'était pour toute l'année. On faisait même nos chaussures. Il y avait des cordonniers, il y avait aussi une tannerie à Roberval pour tanner le cuir. Les sauvages se sont mis à faire tanner les peaux, ça s'est amélioré avec le temps. Tu sais Paris ne s'est pas fait dans une journée, ça fait que le Lac-Saint-Jean ne s'est pas fait dans une journée lui non plus.

La plus vieille personne que je me rappelle c'est la mère Taillon, elle restait en avant de chez nous. Elle allait à Roberval à pied dans un petit chemin de vache, et elle revenait avec son bagage en chaland.

Mme Arthur Lapierre



Mme Arthur Lapierre (née à Roberval, le 20 mars 1888)

Je suis née le 20 mars 1888 à Roberval, mon parrain a été Georges Bouchard et ma marraine Léa Simard.

Mon grand-père c'était Didier Gauthier et ma grand-mère Catherine Desgagné, ils étaient trois frères eux autres, Hermel, Pitre et Phydime. Hermel s'est marié avec une Dufour de Saint-François-de-Sales, on les appelait "les Menins"; paraît que c'était tout un numéro ces Menins-là. Pitre, il s'est marié à Saint-Félicien et il est parti pour les États-Unis, il était marié à une Lavertu. On n'en a plus jamais entendu parler.

Mon père, Phydime Gauthier, s'est marié à Alféda Simard et ils ont toujours resté à Roberval et Saint-Prime. Je pense que le père de ma mère s'appelait Adolphe Simard.

Je dois vous dire que la femme de mon oncle Hermel, la "Menin", a mis 600 enfants au monde par le Lac-Bouchette et Saint-François-de-Sales, avant qu'il y ait des médecins; et elle n'a jamais eu un accident dans ces maladies-là. Ça toujours été très bien. Le prêtre lui avait donné un crucifix et quand elle allait aux malades, elle mettait ce crucifix-là près de la malade et ça a toujours très bien été. Elle est morte il y a deux ans, elle était tout près de 80 ans. Elle a été souvent aux malades en traîneau à chiens et en grandes "sleighs". Elle a renversé bien des fois l'hiver. Elle fumait la pipe à part de ça; une grosse pipe croche. Elle a fait plusieurs voyages à pied

aussi, c'est de valeur ils ont eu plusieurs procès ces Menins-là.

J'ai connu M. Thomas James, le fondateur de Roberval, et sa femme. Quand on est monté à Saint-Prime j'avais dix ans. Mme James a vendu sa terre à Roberval et est venue rester dans le pied du Cran à Saint-Prime avec son deuxième mari. Papa a aussi monté. M. Néron, le deuxième mari de Mme James, a été sur la terre de Lucien Bélanger et il est mort là. Nous autres on est monté au village. Papa a acheté une maison et a ouvert une boutique de cordonnerie et travaillait avec mon frère qui s'appelait lui aussi Phydime.

Mon père avait des frères et des soeurs, il y avait ma tante Laure, Victorine et Eulalie, les garçons Pitre, Hermel et Alphonse ou Cléophas; ils étaient six enfants.

Mon oncle Hermel était marié à une Dufour, mon oncle Pitre, je pense que c'était une Lavertu de Saint-Félicien, ma tante Laure a marié Pitre Allaire de Saint-Félicien, Eulalie s'est mariée à André Villeneuve de Mistassini et Victorine à Abdon Langlais de Roberval.

Mes frères étaient Phydime, Wilbrod, Wilfrid et Arthur. Mes soeurs Armandine et Anaïs.

Phydime a marié Marie-Anne Lapierre, Wilfrid est mort garçon à 72 ans, Wilbrod a marié une fille de Pierre Gosselin, Anaïs un garçon d'Adélarde Peron de Saint-Prime, Armandine a marié Thomas Parent de Roberval et Arthur était marié à une Ouellet.

Moi je me suis d'abord mariée à Siméon Brassard, fils d'Ephrem de Roberval. Mon mari est mort à 30 ans, deux ans après qu'on s'était marié. J'ai eu deux enfants avec lui; Freddy et Simone. Elle a marié Isidore Rainville de Roberval et Freddy s'est noyé à 17 ans.

Je m'étais mariée à 19 ans, je me suis remariée

avec Arthur Lapierre j'avais 23 ans et Arthur avait 27 ans. Avec lui j'en ai eu 13. Je vais vous dire leurs noms; Cécile elle a 58 ans et demeure à Arvida. Thomas-Henri est marié à une fille d'Xavier Gosselin et il est à Montréal. Léon a épousé Angéla Laforest fille de Philéas Laforest de Saint-Prime. Armand est marié à une Néron de Sainte-Monique, elle s'appelle Simone. Germaine mariée à Eugène Plourde fils de Jean-Baptiste Plourde de Saint-Prime. Georgette est morte à 21 ans. Une autre fille travaille à Chicoutimi. Jeannine a épousé Paul Taillon de Saint-Prime. Bertha ici est mariée à Maurice Dion. Des jumeaux, Jacques marié à Monique Langlais, fille de Philippe Langlais et Jean-Marie a marié Yolande Lessard, fille d'Alphonse. Roch a marié une fille d'Arthur Langlais fils d'Abdon Langlais. Marie-Anne a marié Simon Hébert, fils d'Euclide Hébert de Saint-Félicien.

J'ai été bien élevée chez nous, c'était sévère dans ce temps-là mais on ne se plaignait pas. On n'était pas riche mais on a toujours mangé trois fois par jour. Papa chargeait 1,50 \$ pour faire une paire de bottes, et il fallait qu'il travaille le soir. Il cousait tout ça à la main; il n'y avait pas de moulin dans ce temps-là. Plus tard il a eu un moulin avec une virole à la main. Maman était grosse comme un p'tit pou; elle était travaillante comme on voit rarement. Elle pesait 75 livres et elle faisait tous les travaux possibles. Économique, elle faisait toute notre couture, elle aussi faisait son gros possible; elle nous habillait avec du vieux mais on était bien habillés. Ma soeur, Mme Thomas Parent, elle était la plus vieille, elle a travaillé au presbytère de Roberval, pour M. le curé Paradis.

M. le curé Paradis était très sévère; quand il prêchait et se choquait on avait peur qu'il se jette du haut en bas de la chaire. Il était pas grand le curé Paradis. Noir, il avait la vue maline, c'était des saintes colères qu'il faisait vous savez. Il avait raison

aussi; avant M. Paradis ça été le curé Lizotte et ça été le curé Rossignol après je pense. Quand on est arrivé à Saint-Prime c'était le curé Lauriot, c'était une vraie mémère, il était... Après ça été un Lavoie. J'ai été longtemps à Saint-Prime, j'avais 10 ans quand je suis arrivée et j'en suis partie pour aller au Foyer de Roberval j'avais 82 ans. Et j'ai toujours resté à la même place après que j'ai été mariée avec Arthur Lapierre.

À Saint-Prime j'ai été à l'école au Pied du Cran et ensuite chez les Ursulines à Roberval. Notre terre était à un mille du village envers le cran. Ma première maîtresse s'appelait Marie Girard, fille de Toussaint et soeur du frère Eugène des Pères Trappistes. Il est mort là et son père Toussaint a été enterré chez les Pères aussi. Le père Toussaint il était sourd comme un "pot". Quand j'étais au couvent à Roberval, il y avait les mesdemoiselles Talbot de Saint-Prime. À présent Théodorat a 82 ans et Anne-Marie a 91 ans et elles sont à l'hôpital de Saint-Jérôme.

Il n'y a pas longtemps, on a enterré le dernier des frères de mon mari; il avait 73 ans. Il est mort à Québec et on y est allé. Si vous aviez vu la cousine et le cousin de mon mari qui étaient aux funérailles à Québec. Ils restent tous les deux dans leur maison; elle a 98 ans et lui 92. Ils sont en parfaite santé et on ne leur donnerait pas plus de 60 ans. Lui s'appelle David Gosselin et ils viennent de l'Île d'Orléans. Ils sont venus aux funérailles de François Lapierre ça fait 15 jours ça n'est pas croyable de voir comment ils sont encore bien alertes à leur âge.

Le père de mon mari s'appelait Isaïe Lapierre, et avec son frère François ils ont été les deux premiers colons de Saint-Prime. Ils sont partis de l'Île d'Orléans, envoyés par le curé de Beauport, pour se prendre des terres et se faire un avenir. Il n'y avait pas beaucoup de chemin; ils sont venus de Québec à Chicoutimi en bateau je crois, et de Chicoutimi à

Hébertville par les bois, et de là par un bout de rivière, jusqu'à Saint-Jérôme. Ensuite, là, il y avait le lac; ils pouvaient se rendre en bateau. Ils se sont installés à deux milles de la Côte du Cran et à un mille de l'église (envers Roberval). Ils se sont bâtis un petit campe là. Notre maison est grosse à présent et... un peu plus bas notre garçon s'est bâti là. Le père Isaïe est resté là, où il est mort, et son frère François s'est installé où est le village à présent. C'est Louis Lamontagne qui est sur la terre du père François Lapierre aujourd'hui.

Le père Isaïe a fait cette terre-là avec bien de la misère, et il est resté veuf avec 15 enfants, sa femme c'était Adèle Lavoie. Il avait "pêché" ça le long du fleuve, dans Charlevoix. C'était une soeur d'Ovide Lavoie et de Amable Lavoie du 3^e Rang de Saint-Prime. Ça n'a pas eu vraiment de misère parce que ça mangeait toujours à leur faim; mais pas à leur goût. Il y avait onze garçons dans cette famille-là; la plupart se sont installés à Saint-Prime. Il y avait les jumeaux; eux se sont installés à Montréal, un est maintenant à Shawinigan et il n'est pas revenu par ici, l'autre est à Québec.

J'me rappelle au grand feu de 1870; le père Isaïe en a parlé souvent. Leur campe avait brûlé. Il y avait une source de belle eau tout près de la maison, ils avaient attaché une vache près de la source et elle a été à demi-brûlée dans le grand feu. Elle s'était envoyée la tête dans l'eau, mais le derrière a brûlé. Le père Isaïe avait fait monter sa femme sur le cheval et comme il n'y avait pas de chemin, ils sont descendus à travers le bois. Ils n'avaient pas d'enfant; leur plus vieux est venu au monde vers la fin de l'année 1870.

Le feu avait pris au mois de mai 1870 et Pitre est né à la fin de l'année. Tout ce qu'il y avait de campes et d'étables a brûlé, à venir jusque chez Thomas James. Son frère François Lapierre était bâti aussi. Ils étaient quatre ou cinq habitants de

bâti dans ce temps-là. Ils ont tous recommencé à se bâtir après le feu. C'était pas comme les jeunesses d'aujourd'hui vous savez; c'était courageux ce monde-là...

L'hôtel Lapierre qu'il y a à Saint-Prime, c'est un garçon de François Lapierre, frère d'Isaïe. Il est mort durant les fêtes du Centenaire de Saint-Prime (en 1964). Mon mari vivait encore et son frère François aussi, mon mari Arthur est mort en avril de cette année. C'est lui qui a vécu le plus vieux des onze garçons et c'est lui qui a élevé la plus grosse famille. Il est mort à 85 ans et 6 mois : ça l'air que les enfants ça fait pas mourir le père d'une grosse famille...

Mon grand-père Didier est mort à Saint-Prime à 78 ans, il devait être cultivateur avant de venir au Lac-Saint-Jean. Il devait avoir une petite terre de roches dans Charlevoix, où il n'y a pas de belle grande terre comme ici.

Dans la famille de mon premier mari Siméon Brassard à Ephrem, ils étaient onze garçons et deux filles. Mon mari Siméon Brassard avait une terre au premier rang quand je l'ai marié, il est mort de l'appendicite et c'est son frère Alphonse qui a acheté la terre. Moi j'ai monté rester chez papa avec mes deux enfants.

Deux ans après ça, j'ai marié Arthur Lapierre et j'ai rentré dans la vieille maison avec le père Isaïe et trois beaux-frères pas mariés. Le père Isaïe est mort avec moi; il avait 78 ans et c'était un bien bon vieux. Les garçons c'est moi qui leur ai fermé les yeux. Ils n'ont pas toujours resté avec nous autres, mais ils sont venus y mourir. Odilon c'est moi qui lui ai fermé les yeux aussi; il avait 67 ans. Joseph et Pitre aussi; lui est mort à 80. Ils étaient tous garçons (célibataires) ces trois-là. Odilon quand il n'a plus été capable de travailler, il m'a demandé pour le recevoir chez nous. Il est mort aussi dans la maison

où il était né. Dans ce temps-là il n'y avait pas d'hôpitaux vous savez; on les "finissait" pour ainsi dire, nos vieux. On ne pouvait pas leur donner le confort qu'on a aujourd'hui, mais je peux vous dire que j'ai fait mon possible, je n'ai aucun reproche à me faire de ce côté-là.

Je vous assure qu'on était bien plus heureux dans ce temps-là. Est-ce qu'on est heureux aujourd'hui? Je suis très bien au Foyer de Roberval; on ne peut pas demander mieux. Oui mais je suis inquiète de mes enfants; la vie est plus normale. C'est pas normal un foyer pour les vieux parce que c'est pas une vie de famille comme dans l'ancien temps. La vie des jeunes d'aujourd'hui est pas normale non plus. On s'en aperçoit nous autres les vieux; on se demande ce qu'ils vont faire dans la vie avec toutes leurs idées folles...

Contrairement aux jeunes d'aujourd'hui, je vous dirai que le père Isaïe, durant tout le temps que j'ai resté avec lui, ma famille et ses vieux garçons, que tout marchait à merveille dans la maison. On n'a jamais eu un "mot gros de même". C'était le père qui avait le porte-monnaie; il achetait et payait tout lui-même. Tout ce qui se gagnait était mis ensemble, et quand il est mort, dans son testament, on séparait ça à part égale; j'ai eu la même part que ses autres garçons. Il avait deux lots de terre, et il m'a dit avoir commencé à mettre de l'argent de côté. L'année que je suis entrée dans la famille, ça faisait 20 ans qu'il était veuf vous savez.

Quand je suis entrée dans la famille du père Isaïe, il n'y avait plus de vie de famille ça faisait longtemps. Rien que des hommes dans la maison, et comme plusieurs de ses enfants étaient mariés dans Saint-Prime, il y avait beaucoup de petits-enfants qui venaient à la maison, mais d'autres ne venaient jamais. Là ça s'est mis à venir, dans le temps des Fêtes; il y avait de grands rassemblements; l'esprit de famille a repris. C'était la vieil-

le maison et quand les parents de l'Île d'Orléans venaient au Lac-Saint-Jean, ils venaient chez nous naturellement. Les petits-enfants de celui qui restait à Shawinigan venaient passer des semaines durant les vacances et ils repartaient en pleurant. Eux autres c'était des enfants d'Amable. Ils ont perdu leur père jeune et ils ont eu de la misère. Ils étaient deux garçons et quatre filles; l'aîné avait 12 ans je pense et il paraît qu'ils ont commencé à travailler à 12 et 13 ans. Leur mère s'est remariée deux autres fois, elle a eu d'autres enfants, mais ça ne s'entendait pas, et les enfants se chicanaien...

J'ai eu bien de l'agrément à vivre dans cette famille-là; c'était tout du vrai bon monde. J'ai bien travaillé mais pas plus que les autres. Toute la machinerie qu'on avait besoin sur la terre on l'avait. On gardait 15 vaches, on cultivait des légumes aussi et mon mari avait une petite "ronne" à Roberval. Il parlait avec une "expresse" chargée de légumes... on avait toujours un beau jardin et c'était pas ça qui empêchait les enfants d'arriver vous savez. Arracher des patates toute la journée ça s'est vu chez nous ça et ailleurs aussi, et le docteur était pas sur le voisin.

Quand le père Isaïe est mort à 78 ans, moi j'avais environ 35 ans, là on s'est séparé. Les garçons ont pris leur bord, nous autres on a acheté la terre du voisin, c'était un Girard, et on restait avec le lot que le père nous avait donné avec la maison. On a payé cette terre-là 13 000 \$; on avait donc 2 1/2 lots; fallait gigotter pour arriver. On a gigotté tous ensemble et on a arrivé pas pire, les garçons eux autres ont vendu et se sont achetés une maison au village et sont morts là (Pitre et Joseph) Odilon lui travaillait ailleurs, Amable était à Shawinigan, Ovide marié à Saint-Prime, Napoléon, Herménégilde et Arthur aussi étaient à Saint-Prime.

On avait bien du plaisir dans le temps des Fêtes, j'ai dû donner onze repas de fêtes entre Noël et le Jour de l'An. À part de ça j'ai eu treize enfants

avec mon deuxième mari, c'était encore la vieille maison et à tous les dimanches ça se rassemblait chez nous, j'aimais ça, j'avais huit garçons un temps et pas un prenait un coup vous savez, chez nous on a toujours eu du plaisir sans boisson et je vous assure qu'il y avait des fois qu'on avait bien du fun.

Je dois vous dire que j'ai connu mon deuxième mari j'avais 14 ou 15 ans, sans faire d'amour ni rien là, chez eux faisaient travailler des chaussures et lui venait les chercher, on jasait comme ça, j'avais une grande façon mais ça est resté là. J'ai été quatre ans au couvent des Ursulines, j'ai même rentré au noviciat, j'ai été un peu plus qu'un an, j'ai sorti, plus tard je me suis mariée et quand mon mari est mort je suis monté chez mon père à Saint-Prime, c'est là que mon deuxième a "r'sout" Arthur et je l'ai marié. Il s'était dit je suppose, je l'ai pas eu la première fois, je l'aurai bien c'te fois-là.

Je dois vous dire que j'ai pas fait grande jeunesse, d'abord j'ai jamais fait un pas de danse, je chantais, on jouait aux cartes, j'me suis mariée presque en sortant du couvent.

Quand quelqu'un mourait dans mon temps on n'allait pas au salon mortuaire, y en avait pas, on exposait le mort dans la maison, on vidait une chambre, on mettait deux quarts vides de farine avec des planches dessus, un drap, et on exposait le corps dessus. On ne le mettait pas dans la tombe de suite, seulement la veille du service. La tombe on la faisait faire par un charron et ça coûtait pas 700 \$ comme aujourd'hui et ça faisait pareil. On mettait des draps blancs ou noirs partout dans l'appartement, au plafond et à terre, et des catalognes pour faire des chemins, et quand il pleuvait avec les pieds de vase, je vous assure que ça faisait de beaux draps. Le mort n'était pas embaumé dans ce temps-là; il était tout changé et ça sentait bien méchant, souvent ça coulait. J'ai vu aller à des morts et veiller sur la galerie, c'était pas rentrable dans la maison.

Dans l'année de la grippe espagnole, on n'exposait pas les morts, on les enterrait presque de suite, on les mettait dans des draps et de la chaux et c'était Alfred Brassard, mon beau-frère, qui s'en occupait à Roberval. On l'appelait le "président des morts".

On a eu un tremblement de terre un jour, j'avais 8 ou 9 ans dans ce temps-là. Tout à coup on a entendu un gros bruit, comme un aéroplane, mais y en avait pas. J'ai dit à M. Lapierre qui était couché : Qu'est-ce qui s'en vient là ? Il a dit : "*J'cré que c'est un tremblement de terre.*" J'ai été obligé de prendre la lampe et la tenir comme ça parce qu'elle gigottait trop et elle pouvait renverser et mettre le feu. La vaisselle brassait dans l'armoire et l'horloge sonnait. La cheminée a fendu à l'égalité du plancher et ouvert d'un pouce et demi. On s'est aperçu de ça longtemps après, un jour je suis montée au grenier et j'ai dit à M. Lapierre de venir voir; elle était ouverte presque de trois doigts, ça aurait été dangereux pour le feu, c'était en hiver. On a été chanceux certain. Une fois le tonnerre est tombé chez nous dans l'été de la grande tornade à Saint-Thomas-Didyme. Le même soir, vers 7 heures, mon garçon Léon était venu, avec sa famille, pour aider à son père à serrer du foin. Ils étaient au "tré-carré", il est venu un coup de tonnerre et un éclair épouvantable et ça a tout démolit la cheminée. C'était à la fin d'août. Le feu a pris comme de raison, les hommes l'ont vu mais il a tellement mouillé en même temps qu'on n'a pas eu de misère à éteindre le feu. Par chance que le courant électrique avait été enlevé. À Saint-Thomas-Didyme il y a eu des maisons de renversées et toute brisées.

On a eu de la grêle des fois, mais ça n'avait pas fait de gros dommages, mais on a eu des chenilles par exemple, on a eu des champs de grain mangés par des chenilles, on marchait dans l'herbe et ça craquait à force qu'il y en avait. Ma fille Bertha ici s'en rappelle quand elle était chez nous, il y en avait

partout à Saint-Prime. On perdait beaucoup de récolte mais il nous en restait toujours un peu. Ça faisait de gros dommages. Quand il y avait des fléaux comme ça ordinairement on faisait venir le prêtre, il passait dans les champs et bénissait et les chenilles s'en allaient. On en voyait des fois c'est comme si ça roulait et on aurait dit qu'elles s'en allaient au lac, on s'en débarrassait comme ça dans les pacages et les prairies aussi il y avait de gros dommages. Les vaches diminuaient beaucoup; ça mange pas où il y a des chenilles les vaches. On a eu souvent des chenilles mais jamais deux années de suite. Des années on avait des pucerons dans les pois, ils mangeaient la fleur du pois et on n'avait pas de pois cette année-là.

Dans mon temps il n'était pas question de feux-follets ni de loup-garous, mais j'en ai bien entendu parler. J'ai entendu conter des histoires aussi par le père Juneau de Saint-Prime, il contait quand il avait déménagé de Québec à Saint-Prime et il avait cuit du pain en montant et sa bonne femme avait fait de la galette en voiture, j'vous dit qu'on a passé de belles veillées avec lui, on n'avait pas le temps de s'endormir quand il était dans une veillée, et il était sérieux quand il contait ça, fallait pas rire parce qu'il n'aimait pas ça. Dans les processions de Fête-Dieu ou Saint-Jean-Baptiste il portait le drapeau. Il avait 94 ans et il fallait que ce soit lui qui porte le drapeau. Il se figurait qu'il était encore capable. Il avait une grande barbe blanche et un petit "caluron", il faisait des remèdes avec des herbages. Dans ce temps-là, c'était "Ti-Zèbe" de Saint-Félicien qui était le ramancheur. Des frères de mon mari ont déjà été se faire ramancher par lui. Je l'ai bien connu Ti-Zèbe moi. Mon mari s'est déjà coupé à une jambe avec une faucheuse, et n'avait quasiment pas eu le docteur. Quand Joseph Marcoux s'est fait prendre le bras dans le moulin à battre du père Isaïe Lapierre, il s'est fait arracher le bras, il est mort au bout de ses sangs. C'était un frère du grand chape-

lain Marcoux des Ursules d'Alphonse. Quand c'est arrivé, le seul docteur qu'il y avait c'était le docteur Matte de Roberval et il était à Chicoutimi. Quand il est arrivé Marcoux était mort. Il laissait onze enfants. Il avait la terre de Jean-Baptiste Plourde aujourd'hui. On a eu le docteur Turgeon à Saint-Prime, il venait de Québec, ensuite Harvey, Dion, mais ça n'était que des passants, ils ne restaient pas longtemps. Le Dr Rainville était de Saint-Prime lui mais il pratiquait à Roberval. Il s'appelait Philéas et reste à Sainte-Anne de Beaupré aujourd'hui. Il est de mon âge, il a 82 ans. J'ai oublié de vous dire que la fille que j'ai eu avec mon premier mari Brassard est mariée à Isidore Rainville, frère d'Antoine, de Mistassini.

La femme d'Antoine Rainville qui est mort à Mistassini c'était une Leclerc, Annette, fille d'Ernest de Roberval. Elle reste à Kénogami à présent. Ernest Leclerc a élevé un garçon Lucien Bergeron d'Arvida. Il a été président régional de la Saint-Jean-Baptiste.

J'ai bien connu Charles Fortin, il était voyageur de Massey-Harris, il est venu chez nous des fois, sa femme aussi je l'ai vu souvent, ils étaient voisins de ma soeur à Roberval, Mme Thomas Parent. Fortin voyageait en voiture dans ce temps-là et les Lapierre étaient tous bons des chevaux. On en avait plusieurs chez nous.

Chez nous à Saint-Prime on produisait pas mal tout ce qui se produit sur les terres d'ici. On faisait notre beurre, tiens ma fille Bertha que vous voyez là, elle en a bien baratté du beurre, on faisait de l'ouvrage au métier, de l'étoffe, on brayait le lin, cardait et filait des échiffes, on foulait aussi notre étoffe mais ça faisait pas aussi beau que quand on l'envoyait à Chicoutimi. L'étoffe on barattait ça avec de l'eau, très chaude, et du savon qu'on faisait aussi, on avait une grande cuve spéciale, en demi-cercle, et on brassait ça avec un bras en bois, la cuve était en

tôle.

J'ai toujours habillé mes enfants avec du linge que je tissais moi-même. Des tabliers en dentelles tricotées, des couverts et des catalognes en masse. Il y avait des métiers dans toutes les maisons et on ne portait pas les toilettes qu'on porte aujourd'hui.

Pensez-vous s'il fallait travailler pour arriver à ça, et à part ça les produits de la terre se vendaient pas cher, j'ai vu vendre du porc à cinq cents la livre, le beurre dix-huit et vingt-cinq cents, les oeufs dix et douze cents. Les légumes ça se donnait en masse. Et c'était tout comme ça et on vivait pareil, les enfants avaient de l'intérêt à aider leurs parents, sarcler le jardin. Ils voulaient manquer l'école au printemps pour travailler au jardin. Avec nos grosses familles on avait beaucoup moins de misère que 2 ou 3 enfants d'aujourd'hui. Quand on disait aux enfants d'aller se coucher ça y allait et de suite. On avait seulement des lampes à l'huile et on n'avait pas la télévision, pensez-y c'est tout un meuble ça. Dans mon jeune temps aussi j'ai connu les paillasses, mais une fois marié on avait des matelas. Quand j'étais jeune on avait des paillasses et quand on avait de la paille neuve on était bien content, on se couchait de bonne heure...

Chez nous ça parlait beaucoup d'élections, surtout les "cabaleux" j'aurais pu les tuer, mon mari était bien bon de ça un peu mais je l'avertissais, j'lui disais rentre moi pas de cabaleux "icitte dans" parce que ça fera pas. J'ai bien entendu des assemblées contradictoires mais je n'aimais pas ça. Y avait de la chicane, j'me rappelle dans l'élection de l'avocat Bergeron et Arthur Bouchard de Saint-Félicien, il y en avait un qui avait reçu un coup de poing et le gars est tombé comme une poche, pis dans les triomphes, pis les feux de paille, je n'allumais pas la lumière pour ne pas les voir.

Pour ce qui est des mi-carêmes on n'en a jamais

fait entrer chez nous et on défendait aux enfants d'y aller. Ces affaires simples là moi je ne voulais pas encourager ça. Quant aux superstitions on ne croyait pas à cela. Quand il y en avait un qui avait mal aux dents on lui disait de se mettre les pieds dans le fourneau ou d'aller prendre une course.

Les coutumes religieuses on suivait ça. À Noël les enfants se couchaient de bonne heure pour le P'tit Jésus. C'était une grande fête. Aller à la messe de Minuit on y a toujours été, les enfants aussi, mais en arrivant pas de réveillon. Je mettais un plat de pâtisseries sur la table et ceux qui le voulaient montaient se coucher, les autres mangeaient un peu, pas de réveillon, j'en avais toujours 15 dans la maison, le père Isaïe, des fois des beaux-frères, ça me faisait toute une besogne vous savez, la fête c'était à Noël, là par exemple tout le monde venait et au Jour de l'An pareil. Je n'ai jamais été chez papa le matin du Jour de l'An, j'y allais le soir parce que chez nous c'était la vieille maison et on recevait dans ce temps là. Quand on allait chez papa les Lapierre venaient tous eux autres aussi.

Papa est mort dans ma maison, il avait 82 ans, ma mère est morte au village à 78 ans. Après que maman fut morte, papa est venu rester chez nous.

Dans notre maison il est mort le père Isaïe Lapierre, son garçon Odilon, et mon père Phydime Gauthier. Les vieux garçons ne sont pas morts chez nous mais je peux dire que je leur ai fermé les yeux. Dans le bon vieux temps c'était comme ça, les vieux mouraient dans leur maison, on les gardait jusqu'à la fin. Et le porte-monnaie c'était le maître de la maison qui l'avait; quand les enfants avaient besoin il leur en donnait. Quand les garçons arrivaient du bois, en arrivant ils donnaient l'argent à leur père, les filles aussi. J'en ai qui ont fait l'école, elles donnaient l'argent à leur père, il leur en donnait ensuite pour leurs besoins. J'me rappelle Armand chez nous avait 37 ans quand il s'est marié, il avait pas

une cent; son père lui a acheté une belle terre. Il a tout établi ses garçons comme ça.

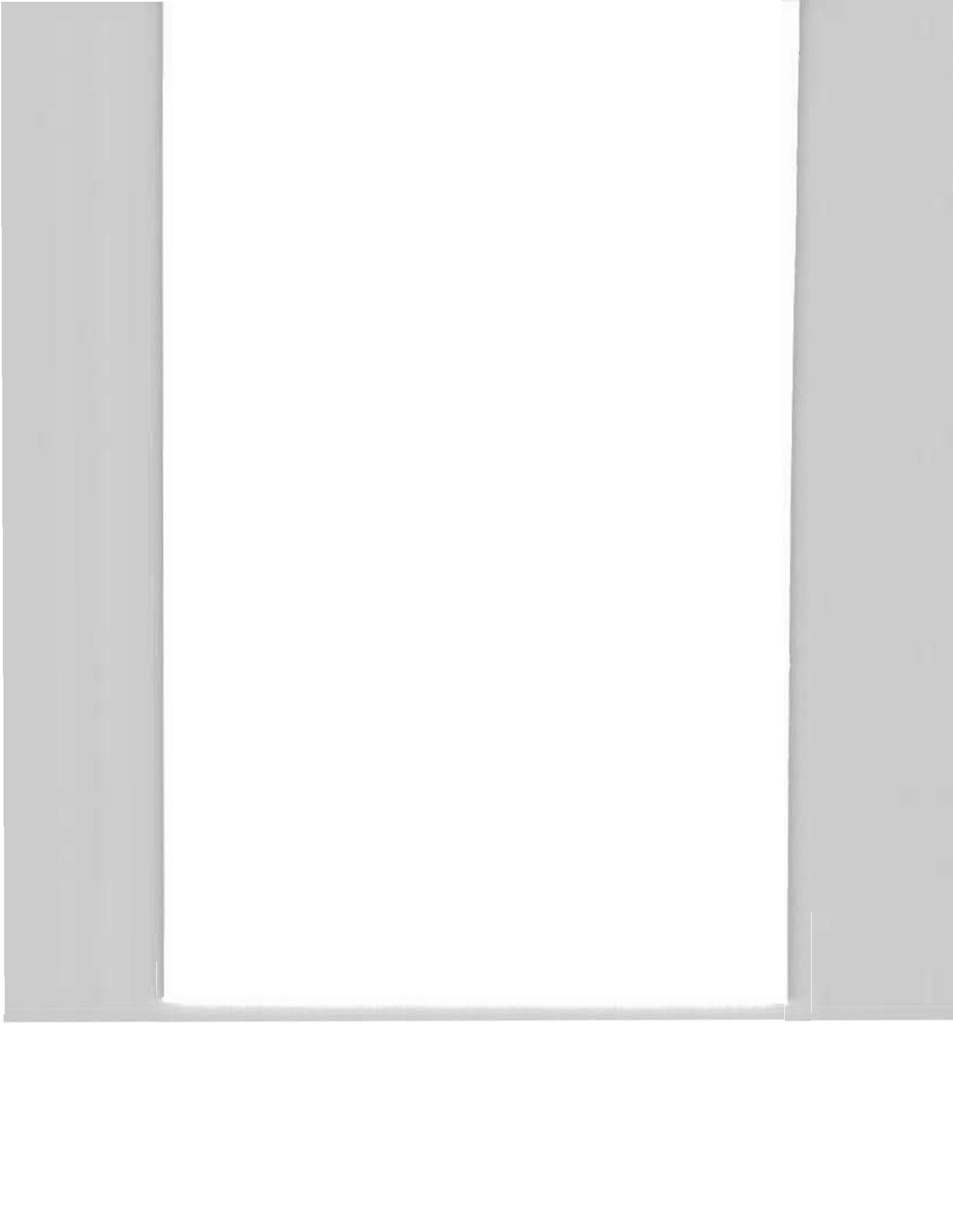
À Saint-Prime on a été longtemps avec 30 vaches. On se levait à 5 heures et on tirait chacun 4 à 5 vaches, tous ceux qui allaient à l'école aussi, et ça chialait pas. On avait le nombre de vaches qu'on était capable d'avoir soin, à présent les cultivateurs n'ont pas le droit de produire plus que tant de livres de lait, ou bien... ils sont mis à l'amende et il leur faut des installations très dispendieuses. On n'avait pas d'électricité dans ce temps-là, seulement un petit fanal qui éclairait un peu.

J'ai élevé toute ma famille 15 enfants, j'ai eu pendant longtemps le père Isaïe et les vieux garçons et je n'avais pas de laveuse électrique. J'ai eu ma première laveuse électrique quand j'ai eu ma dernière fille. Avant les laveuses, on avait le pilon, j'ai pilonné en grand, et la baratte à beurre à bras avec un enfant dans les bras, mais mes petites ont bien baratté aussi, Bertha s'en rappelle.

Je vais vous faire une petite confidence, mon beau-père durant ses trois dernières années, a été très malade; ses besoins naturels il les faisait tous au lit, il n'en avait pas connaissance ce pauvre lui, ce n'était pas sa faute et je ne lui ai jamais reproché, on peut tous finir comme ça. J'ai vu lui couper toute sa camisole pour ne pas salir ses cheveux blancs. J'allais laver tout ce linge sur le bout de la galerie dehors, en plein hiver des fois, juste avec un bonnet sur la tête, une "froque", de l'eau bien chaude. La vapeur montant j'en voyais pas clair et je peux vous dire que j'ai jamais eu le rhume quand j'ai fait ça. Je veux pas lui manquer de respect ce pauvre vieux il était paralysé, ne parlait pas. Ça ne doit pas être drôle d'être pris comme ça, je ne voudrais pas que ça m'arrive je vous assure. J'avais cinq enfants dans ce temps-là, le garçon que j'avais eu avec mon premier mari était mort à 17 ans, j'avais la fille Simone. On a bien travaillé mais je ne regrette rien, je

vous dirai franchement que j'ai toujours eu une bonne santé, je n'ai jamais été malade, je ne sais pas ce que c'est d'avoir mal à la tête ou aux reins, je suis sourde un peu mais ça ne fait pas mal ça. Quand plusieurs parlent ensemble j'ai de la difficulté à comprendre, c'est tout ce que j'ai mais c'est bien déplaisant par exemple. J'me console en disant que j'ai assez parlé dans ma vie que quand même je ne comprendrais pas tout ce que les autres disent ça fait pareil.

Monsieur Alfred Potvin



Monsieur Alfred Potvin (Né à Bagotville le 8 septembre 1877)

Quand je suis arrivé à Saint-Prime il y avait d'autres forgerons. Il y avait Johnny Lavoie, un frère de Pierre de Roberval. Johnny était allé faire son apprentissage aux États; c'était un garçon de la femme de Théodule Villeneuve. Il avait marié une veuve Lavoie.

Avant Lavoie il y avait eu des Morin comme forgerons. Ils étaient où reste Lindsay aujourd'hui; la maison de l'autre côté, c'était la boutique Morin.

J'ai tenu ma boutique environ trois ans avant de me marier. Je suis demeuré en pension chez un nommé Chamberland.

Le premier apprenti que j'ai eu ça été Georges Plourde; un garçon d'Octave. Je le payais le même prix que j'avais été payé quand j'ai fait mon apprentissage : 1 \$ par mois, logé et nourri... tout un salaire. J'ai eu aussi un Wilfrid Gauthier après ça.

Vous me demandez si j'ai été dans l'hôtel Beemer, oui j'y suis déjà allé mais seulement à la taverne, parce que c'était pour les touristes cet hôtel-là. On ne pouvait pas aller ailleurs. C'était chic; oui monsieur! Elle a brûlé ça fait longtemps et j'en ai eu connaissance quand elle a passé au feu.

L'hôtel Commerciale à Roberval, je l'ai vu bâtir, j'ai été partout dans celle-là, c'est Thomas du Tremblay qui l'a bâti avec Pierre Potvin avant qu'il ne marie sa fille. David Néron l'a eu après eux autres, Arthur Potvin l'a eu aussi. Pierre a marié la fille de

Thomas du Tremblay. Ils n'ont pas eu d'enfant.

Thomas du Tremblay s'occupait du moulin de pulpe du Petit Paris un bout de temps, mais les propriétaires étaient de Québec, je pense.

J'ai vu marcher plusieurs bateaux sur le lac. À Roberval il y avait le Mistassini. Ça appartenait à Beemer ça; c'était pour promener les touristes américains de l'hôtel. Il y avait un autre hôtel à la Décharge; le Mistassini voyageait d'un hôtel à l'autre.

Le Roberval et le Péribonka traversaient le lac eux autres. J'ai traversé le lac souvent avec le Péribonka. Il y a eu aussi le Colon, c'est ce bateau qui a transporté toutes les familles de colon qui s'établissaient dans le Haut-du-Lac. Je l'ai traversé en voiture aussi l'hiver. À la crevasse qu'on appelait, elle était fermée quand j'ai passé ça fait que j'ai pas eu de misère. Des fois elle s'ouvrait cette crevasse-là. Il y avait des panneaux en bois à côté. Les gens s'en servaient dans ce temps-là, moi je n'en ai pas eu besoin.

J'ai bien connu le père Alexis Labeaume aussi qui restait sur le Cran en allant à Saint-Prime. Il avait une fille mariée à un Fradette de Saint-Prime. Le père Labeaume voyageait toujours à pied, du Cran à Roberval et il arrêtait souvent à la boutique. Il marchait vite et il parlait très vite aussi. Il portait une petite barbe pointue.

J'ai bien connu B.A. Scott aussi, un gros et grand homme qui parlait bien français. Il avait trois garçons et une fille je pense. Ils sont tous partis pour Québec. Sa maison est encore là à Roberval, du côté droit du chemin avant de traverser la ligne. La maison de Georges Marcotte était en face. C'était deux grosses maisons blanches en bois et elles sont encore là.

La Banque Nationale, la seule qu'il y avait à Roberval était où a vécu longtemps le docteur Jules

Constantin. Ensuite elle a été rebâtie en face de chez Côté Boivin. Le premier gérant de la banque ça été Léon Couet; je l'ai bien connu, je faisais mes affaires là.

J'me rappelle de Thomesse Simard et d'Anna Bidoune qui restaient dans la côte chez Théodule Villeneuve. Il y avait un petit ruisseau qui passait et on l'appelait le "ruisseau La Bidoune". Ils tenaient un petit restaurant qui logeait dans un coffre; c'était pas riche vous savez; ils quêtaient avec une vieille "waggine" et un cheval qui avait d'la misère à se tenir debout.

J'me rappelle bien aussi du magasin de L.P. Bilodeau à Roberval. Son garçon Ernest a travaillé pour la Banque Nationale à Paris et Alexandre, son autre garçon, est resté bien des années comme cultivateur à Saint-Prime. Il est mort ça fait quatre ans à 84 ans.

J'ai bien connu Hilaire Bélanger de Saint-Prime. Il travaillait un peu à la journée, mais la plupart du temps, il allait dans le bois et allait souvent à la pêche aussi. Il faisait la chasse aux lièvres. Il a eu une petite vie bien tranquille. C'était un frère de Napoléon Bélanger et leur père s'appelait Hilaire aussi. Il y avait aussi Honoré et Edouard comme garçons, ça venait de Beauport. Napoléon lui avait un demi-lot de terre, il s'occupait de voyages de Roberval à Saint-Prime pour monter la marchandise pour les magasins de Saint-Prime. Les chars ne montaient pas à Saint-Prime dans ce temps-là; il fallait aller chercher ça à Roberval. Il montait aussi des poches de pain et toutes sortes de commissions; du son, des graines de semence, etc... Il prenait le pain chez Bissonnette et Cossette à Roberval. Bissonnette tenait sa boulangerie à la place de Boivin, pas loin du coin où commence la rue Paradis. C'est Boivin qui l'a remplacé là, comme boulanger, Cossette lui était voisin du cordonnier Wilbrod Gauthier.

Napoléon Bélanger était tout petit et parlait curieusement, un peu sur le bout de la langue, il parlait vite; il pesait dans les 200 livres...

B.A. Scott je l'ai bien connu aussi. Ces hommes d'affaires-là tout le monde les connaissait. J'étais apprenti chez Rinfret dans ce temps-là; on avait sa clientèle à la boutique de Rinfret. Il avait un gros moulin sur la Pointe Scott et quand il avait beaucoup d'ouvrage (il avait un forgeron à gage) il venait à la boutique de Rinfret.

Au couvent des Ursulines à Roberval il y a eu un feu en 1919. Il y avait eu un autre feu bien avant ça au couvent mais je n'en ai pas eu connaissance; je devais être à Saint-Félicien.

Quand je suis venu à Saint-Prime, l'église était en bois embouveté et peinturé. La première chapelle qu'on m'a dit ça été la maison d'Albert Lamontagne qui avait servi de chapelle. Elle existe encore cette chapelle-là mais elle a eu du "radou" elle n'est plus reconnaissable aujourd'hui. Ensuite ils ont dit la messe dans le presbytère. Et moi quand je suis arrivé ici l'église était en bois peinturé.

Pendant qu'on démolissait la vieille église pour bâtir l'église d'aujourd'hui, il est arrivé un accident. Des hommes démanchaient les gardes du clocher, et ils envoyaient le bois en bas. Le bedeau Boniface Bouchard transportait ce bois-là ailleurs. Tout à coup, un madrier que les hommes, dans le clocher, envoyaient en bas, est arrivé sur le front du bedeau; ça l'a tué raide.

En construisant le clocher de la nouvelle église, un homme qui le couvrait est aussi tombé et s'est tué. Je l'ai connu cet homme-là, je lui ai parlé, il était de Québec ou des environs. Il me semble que c'était un nommé Lesage mais je n'en suis pas certain.

Euloge Ménard je crois que c'est le premier qui

a tenu un magasin en haut de la ville. Son magasin devait se trouver à la place du petit parc en haut de la ville, le parc en avant de l'église St-Jean de Brébeuf, j'y suis allé avec un de mes frères une fois.

J'ai commencé l'école à Chambord, mais après ma première communion je n'y suis pas retourné. Plus tard quand j'ai fait mon apprentissage comme forgeron à Roberval, je suis allé à l'école du soir des Frères Maristes.

Je devais avoir à peu près 20 ans quand je suis venu faire mon apprentissage. L'école était bâtie, mais les Frères n'étaient pas encore arrivés. Ils sont arrivés l'année suivante. C'était un professeur Sirmard qui avait fait l'école avant les Frères.

Cette école-là c'était comme une maison ordinaire. Elle a été agrandie plus tard. La banque n'était pas bâtie non plus. La première banque a été chez le docteur Constantin comme je l'ai dit.

Quand les Frères sont arrivés, ils ont fait une école du soir. J'y suis allé, c'était avec le frère Théophile. Il était bien drôle ce frère-là. C'était un Français et il avait un grand nez. Pour rire y en avait qui le lui disait mais... ça ne le fâchait pas. Il répondait : *"c'est ma beauté ça, mon grand nez, c'est comme une cloche, s'il est court c'est pas beau, mais s'il est grand là il est beau."* On avait bien du plaisir avec ce Français-là.

Chez mon père on a toujours fait la prière ensemble après le souper et le chapelet aussi. Le père faisait toujours une croix sur le pain avant de le trancher et aussi une prière avant et après les repas.

À Saint-Félicien on était à trois milles de l'église de ce côté ici du Rang Double. À Chambord on était loin de l'église.

M. Scott s'est présenté aux élections par trois fois je pense mais il n'a pas été élu une fois. C'était Jos Girard de Saint-Gédéon qui était député au fé-

déral dans ce temps-là. Des gens de Chicoutimi auraient voulu faire battre Girard, ça fait qu'ils sont montés plusieurs à Saint-Prime pour demander à Francis Côté de se présenter... mais ils se sont trompés de maison et sont allés chez Joseph Routhier. Lui n'était pas qualifié pour se présenter, mais il avait de la gueule par exemple; il n'avait pas la langue dans sa poche comme on dit.

Côté et Routhier restaient tous les deux dans le Rang 6 de Saint-Prime, et les gens se sont trompés de maison. Malgré tout, Routhier avait gagné. Mais quand ça été le temps de régler ça, on a dit que c'était Girard qui avait gagné. Routhier était pas qualifié pour faire un député. Girard c'était un gentil garçon avec une bonne instruction et il était bilingue. Routhier avait contesté l'élection, mais le jugement est jamais sorti, ça fait que ça resté là.

Dans ce temps-là il y avait seulement un comté, on était avec Chicoutimi et toute la Côte-Nord, mais au provincial c'était séparé.

Je pense que le premier curé de Saint-Prime ça été Prime Girard, mais je pense qu'il était plutôt venu comme missionnaire, de Roberval. Il y a eu ensuite le curé Auclair et Lauriot et Mgr Belley.

Quand je suis arrivé à Saint-Prime il y avait Euchariste Auclair, un neveu du curé, qui tenait un magasin. Laurent Coulombe était cordonnier et il a ouvert un magasin. C'est un de ses garçons qui tient encore le magasin, mais il n'était pas à la même place qu'aujourd'hui.

À Roberval chez les Ursulines le chapelain Marcoux a été plusieurs années. Il était très grand, maigre. Edouard Marcoux de Saint-Prime était le cousin du chapelain. Edouard ça chantait à l'église et ses frères aussi. Joseph Marcoux chantait. Il s'était fait arracher un bras dans un moulin. Joseph était chanteur et musicien. Cet accident-là venait de se produire quand je suis arrivé à Saint-Prime; ça se par-

lait beaucoup, parce que c'était une famille bien connue à Saint-Prime. C'était arrivé dans un moulin à battre cet accident-là.

Tout le monde faisait son savon dans ce temps-là; avec toutes sortes de graisses de la cuisine, et ceux qui restaient au bord de l'eau lavaient leur linge à la rivière. C'était les femmes qui lavaient le linge, les hommes leur faisaient des "battoisés". Ils prenaient une planche large, la découpaient pour faire un manche, et... les femmes mettaient le linge lavé sur des roches plates et le frappaient avec ça. Elles avaient leur savon qu'elles faisaient, elles disaient que ça lavait bien.

Au grand feu de 1870, mon père restait à Chambord, il avait seulement un enfant. Mon frère le plus vieux de la famille avait 15 jours quand le feu est passé. On était neuf garçons chez nous et une fille, ma soeur Léda, mariée à Hubert Coudé.

C'est dans l'année que je me suis marié (1903) que Guyry s'était pendu.

J'ai abandonné de travailler comme forgeron à 64 ans, et après... j'ai travaillé longtemps sur mes lots. Le bois se vendait bien; je faisais du bois de chauffage et les billots je les vendais pour la construction. Je faisais faire ce bois-là aussi par des hommes. Les salaires n'étaient pas élevés.

Tout le monde ramassait des bleuets dans ce temps-là. On les vendait 0,50 ¢ la boîte. Ça pesait 30 livres une boîte. À présent ça pèse seulement 21 livres.

Avec mon garçon et ma fille je vais encore faire des "tours" sur mon lot pas loin d'ici, mais je ne travaille pas; je me lève ordinairement à six heures à tous les matins et je vais à la messe. Je sors deux ou trois fois par jour avec mon ami Adélarde Gilbert. On passe plusieurs heures par jour à la boutique de Vézina le voisin et on jase avec d'autres.

Mon ami Gilbert a été un gros cultivateur dans le 3^e Rang. Il était bâti sur le bord de la côte. La rivière passe en bas. Il y avait des fameux de beaux biens là. Il a donné ça à ses deux garçons. C'est installé "moderne", ça vaudrait la peine que vous alliez visiter ça, il a toute une installation pour "tirer" les vaches. Le lait s'en va tout seul dans un réservoir dehors. Il a des trayeuses mécaniques, et quand une vache est "finie de tirer" il y a une petite lumière qui s'allume pour pas "maganner" la vache. Et la trayeuse s'arrête toute seule.

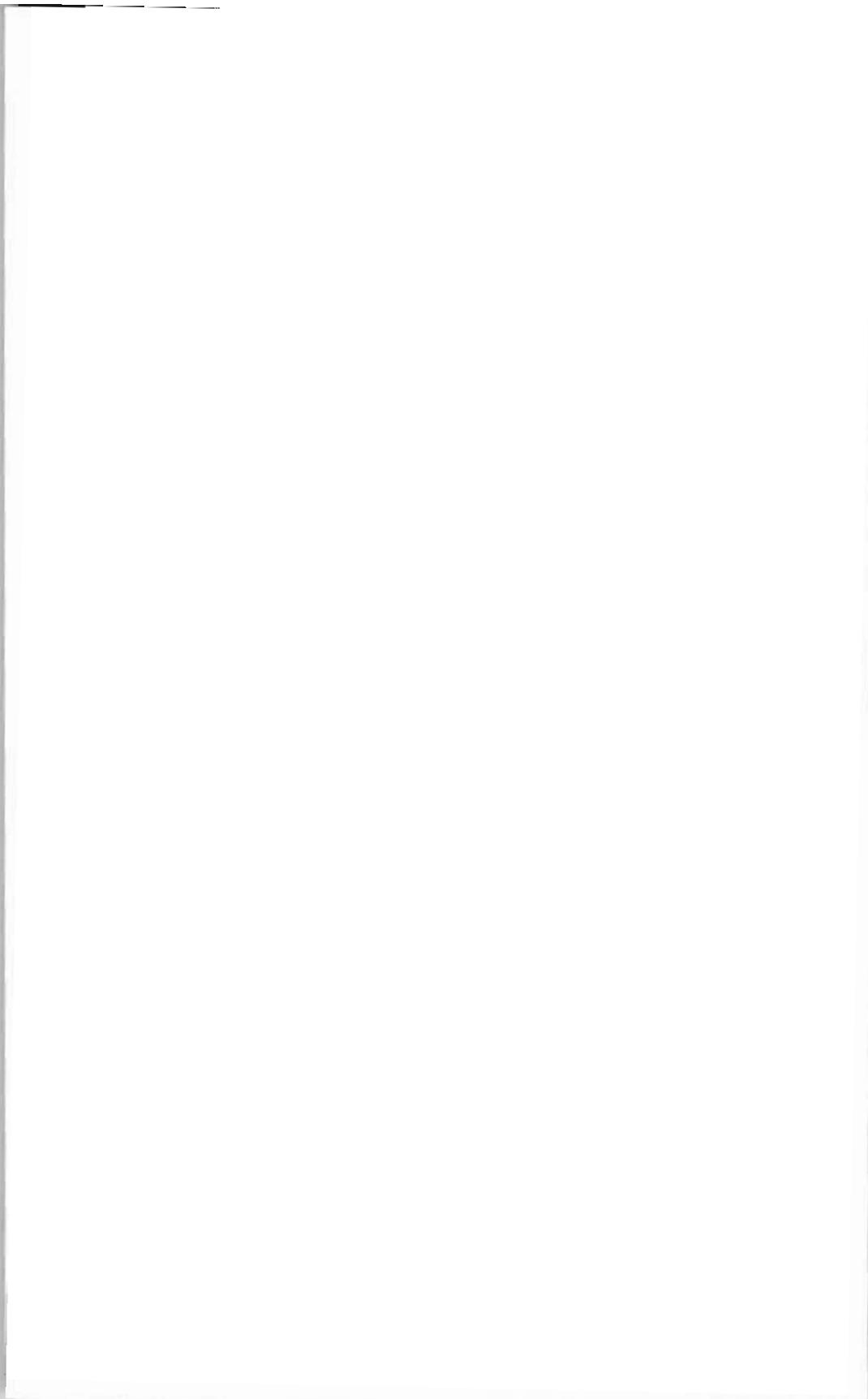
Je me suis marié à Alma James, fille de Thomas James "fondateur de Roberval". On s'est marié en 1903, le 12 janvier.

Oui, j'ai forgé bien longtemps, il y a un forgeron à Saint-Prime qui garde dans sa boutique, comme souvenir, un fer à cheval fait par des anciens forgerons. Dernièrement il m'a demandé de lui en faire un comme je les faisais et je lui en ai fait un. Ensuite, il l'a fixé au mur avec les autres qu'il avait déjà.

Oui c'est comme ça que ma vie s'est passée, j'ai jamais fait "grand tapage" comme vous voyez; j'ai fait mon possible pour ne pas faire de mal. Je n'ai pas eu une grosse famille et... j'ai élevé une fille aussi.

À vrai dire j'ai jamais été malade. Le bon Dieu y a vu certain parce qu'ils sont rares ceux qui sont rendus à mon âge; j'aurai 96 ans le 8 septembre prochain (1972) et j'ai encore une bonne santé. Je sors à tous les jours plusieurs fois, je vais à la messe, je mange bien, je dors bien, et je ne sens pas la fatigue.

Monsieur Philippe Guy



Monsieur Philippe Guy

(né à Saint-Prime le 5 oct. 1907)

Philippe Guy parle :

Mon père s'appelait Napoléon Guy et ma mère Onidine Paradis. Papa était né à Rivière-Ouelle, Kamouraska, et maman était née à Roberval.

Grand-papa est venu à Saint-Prime quand mon frère avait 7-8 ans. Mon grand-père s'appelait Armand Guy et il était cultivateur.

Mon père était cultivateur, mais les dernières années, il tenait un commerce. Il a eu ça 10, 12... 15 ans. Il a toujours été cultivateur. On a vendu la terre et après ça, ils ont ouvert ça, ce petit commerce-là (magasin de coupon et linge situé dans la maison de Mme Colette Guy.) C'était les petites filles qui tenaient ça et elles vendaient de la lingerie de femme.

Comme métier j'ai tout fait. Dans le bois, j'y suis allé longtemps! Ah oui! je connais ça le bois. J'avais 16 ans, j'ai passé 17 hivers dans les chantiers. On partait l'automne, on revenait le printemps, on travaillait pour 1 \$ par jour. L'été je travaillais à l'Isle-Maligne. En sortant de l'école, j'y ai travaillé 3 étés. On a travaillé sur la construction du barrage. Je suis arrivé là un des premiers. On arrivait là par chemin de fer jusqu'à Hébertville et on se rendait à Alma en voiture avec des chevaux. On était environ 4000 hommes sur ces travaux. Ça a duré quatre ans la construction. Les hommes restaient là dans des camps, dans des pensions. Le premier hiver qu'on est arrivé là on a commencé à

défricher le bois pour débarrasser la ligne de chemin de fer entre Hébertville et Alma. Après ça durant le printemps on a commencé à la Grande-Décharge, et on a bûché le bois où est située l'usine aujourd'hui. On traversait en canot pour aller travailler. La paye était de 0,25 ¢ l'heure et on retenait 0,75 ¢ pour la pension quotidienne.

Après ça moi j'ai appris mon métier de fromager. J'ai été fromager 17, 18 ans. J'ai appris ça ici, c'est Giroux qui avait la fromagerie. J'y ai fait mon apprentissage et après j'ai été chercher mes diplômes à Ste-Hyacinthe. Ensuite j'ai fait le fromage à salaire. Une année au Rang 6, une autre année à Ste-Hedwidge. Après j'ai acheté ma fabrique au pied du Cran en 1930. Elle m'a été vendue par le shériff. Je l'ai revendue en 1942 quand je suis venu demeurer au village. Les cours à Ste-Hyacinthe ça durait un mois pour le fromage, autant pour le beurre. C'était "l'École de laiterie" qu'on appelait ça dans le temps.

Auparavant j'avais fait ma 12^e année. On avait un maître; j'ai aussi tous mes diplômes de sténo. Ici à Saint-Prime on n'était pas nombreux. Arthur Vézina venait avec nous autres et après, l'abbé Marchand. Moi j'ai été ici à l'école du maître, l'école qui a brûlé. C'est là qu'on a tout appris : la tenue des livres, l'algèbre, l'anglais, le latin, géométrie, le français. La dernière année, je l'ai faite à l'école des frères à Roberval, les Maristes. C'est là que j'ai obtenu mon diplôme de cours commercial.

Il y avait aussi Léo Roy, Baptiste Roy, Jos Plourde, Léopold Grenier (à l'école de Saint-Prime). Le soir à 4 heures on redescendait en chiens. On restait au pied du Cran. On voyageait à pied. On dételait nos chiens, on les mettait dans des étables. Il y en avait beaucoup qui voyageaient en chiens dans ce temps-là. Les gars du Rang 3, ça voyageait tous en chiens. Dans la Savane, il y avait Alfred Bouchard, Adolf Allard et Napoléon Gagnon. Ils étaient 3 dans

“la Savane” mais n’étaient pas tous en 12^e année.

J’ai eu le magasin général. J’y travaillais 20 heures par jour, de sept heures le matin à 10 heures le soir, jusqu’au samedi soir. Il y avait des Indiens qui venaient s’approvisionner. On se faisait payer avec ce qu’ils avaient : argent, fourrure et autres. Moi j’ai perdu plusieurs mille piastres avec du monde de Saint-Prime. Les marchandises, on allait les chercher ou on les commandait. C’était comme aujourd’hui. Il y avait de la livraison; Côté & Boivin, Gilbert Renault de Chicoutimi. Et quand ça ne fournissait pas, qu’on manquait de marchandises, on y allait par le train.

Durant la guerre’45, sur les quotas, on allait à Montréal toutes les deux, trois semaines, pour quérir du stock. Pas de l’épicerie, moi je tenais le linge. Dans ce temps-là, il n’y avait pas de commis-voyageur, il n’y avait rien à vendre. Fallait aller chercher presque tout. On se rendait à Montréal, on allait dans les usines, les manufactures et on achetait ce qu’on pouvait. On était tous sur des quotas durant la guerre de’45. Ils ne couraient pas pour te vendre de la marchandise, c’est toi qui courait après les vendeurs. On n’avait pas le droit d’avoir plus de marchandise qu’on en achetait avant 1940. Ça fait qu’un gars qui avait acheté 25 paires de bottes en 1940, il avait droit à 25 paires de bottes en 1945, pas plus. Il était “barré” là, les manufactures n’avaient pas le droit de lui en vendre davantage. Pis moi, quand j’ai acheté ici, c’était Auclair qui avait les quotas, les quotas étaient sortis dans le temps et Auclair tenait ça un peu plus bas et je manquais de marchandise. J’allais à Montréal acheter ça sur le marché noir.

J’ai aussi acheté le magasin de Jean-Charles Auclair après son décès. Il y avait plusieurs autres magasins; Émile Lepage, Laurent Coulombe, Verreault aussi qui tenait une épicerie.

Au point de vue tourisme, on en voyait beaucoup plus il y a 15-20 ans; aujourd'hui ils n'arrêtent. Moi au magasin, combien de fois les sauvages s'arrêtaient avec des Américains pour se prendre des provisions, des cartouches, des bas, des bottes... On en avait tous les jours, sauf l'hiver. Aujourd'hui ils font le voyage en avion. À la Pointe-Bleue, c'était des guides en partie qu'il y avait là. Tous les gars qui passaient au Château Roberval y se prenaient des guides de la Pointe-Bleue et ça montaient toujours dans le Nord à la pêche. À Saint-Prime il n'y avait pas beaucoup de ces guides. C'était plutôt un travail réservé aux Indiens.

Quand ils ont posé le macadam j'étais pas très vieux. On allait à la petite école du Pied du Cran; il y avait des gros rouleaux avec des gros réservoirs d'eau. C'était Odilon Lapierre qui opérait ça. Le macadam c'était mieux que de la vase. Ça roulait dur là-dessus! On roulait sur la pierre. Au Pied du Cran il y avait trois automobiles; Thomas Gagnon, moi et François Parent en avions chacune une. L'essence, le père Émile Laberge en a toujours eu un réservoir. Arthur Néron et Jean-Charles Auclair en avaient un aussi. Il y avait des réservoirs avec des globes. C'était gradué jusqu'à 10 gallons. On payait la gazoline 21, 22 cents le gallon.

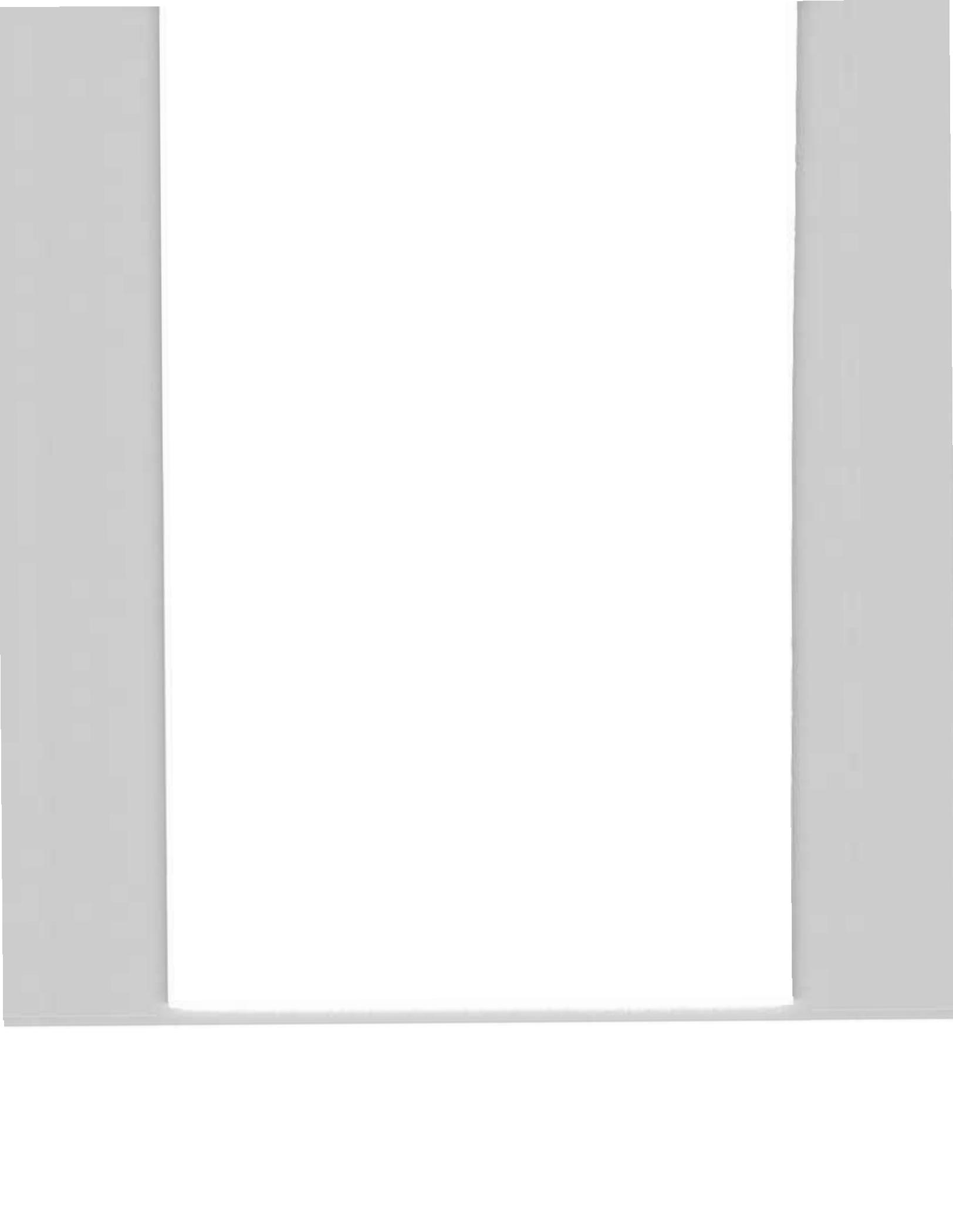
On a jamais eu de problèmes avec les curés, quand ça en faisait pas notre affaire on ne s'en occupait pas. Il y a rien qu'un bout de temps quand on dansait il nous refusait l'absolution. C'était pas de la misère ça, c'était un règlement qu'il y avait dans le temps...

L'été il n'y avait pas de viande fraîche; on mangeait de la viande salée, il n'y avait pas de frigidaire. L'été ici il y avait Pierre Perron qui tuait des animaux et passait tel jour de la semaine. Il tuait le soir et le lendemain il mettait ça dans sa boîte et vendait de la viande. Il n'y a que comme ça qu'on avait un peu de viande fraîche. Il y avait aussi du lard salé...

et les gens s'en contentaient.

De petites aventures au magasin; on se faisait voler de temps en temps. On ne retrouvait pas les voleurs. Je me suis fait défoncer cinq ou six fois. Ils partaient (les voleurs) surtout avec l'argent; et la marchandise était toute mêlée, tellement, qu'il était difficile de savoir ce qu'ils avaient dérobé.

Les fréquentations, quand on avait une amie de fille, on allait veiller chez-elle, dans le salon ou dans la cuisine à jouer aux cartes. Une fille qui ne voulait pas recevoir un ami elle ne l'invitait pas. Et quand on dansait, c'était quatre ou cinq soirs par semaine. Nous autres on allait au Pied du Cran et à Roberval. On avait du plaisir; ça chantait beaucoup dans ces soirées.



L'histoire en raccourci



Retour historique

- 1864 François Lapierre s'installe et devient le premier colon de Saint-Prime : "Le fondateur".
- 1870 Le "Grand Feu" détruit une partie de la région du Saguenay—Lac-Saint-Jean et toute la "mission" de Saint-Prime, alors dépendante de Roberval.
- 1871 On célèbre le premier mariage de Saint-Prime, entre Georgianna Tremblay et Eugène Laflamme.
- La municipalité de Saint-Prime, toujours non-reconnue, reçoit son premier curé résident. C'est l'abbé Elzéard Auclair.
- On construit le premier presbytère, qui servira temporairement d'église.
- 1872 Premier enterrement à Saint-Prime, le défunt est M. Thomas Savard.
- La Fabrique enregistre un déficit de 69,43 \$.
- Le Lieutenant-gouverneur de la province ordonne le détachement de la mission de Saint-Prime et son autonomie.
- 1873 On élit un premier conseil municipal formé du maire Louis Marcoux et des pionniers François Lapierre, Félix Rainville, Edouard Lalancette, Toussaint Bouchard, Ferdinand Simard et Jean Lachance. M. Élie Saint-Hilaire devient secrétaire-trésorier de la nouvelle municipalité.

Saint-Prime compte 345 citoyens.

1874 On construit les deux premiers ponts qui "coupent" la municipalité de Saint-Prime.

1874 On bénit le premier cimetière de Saint-Prime.

On fonde une Société de la Croix à Saint-Prime. Il s'agissait d'une société de tempérance et 38 personnes adhèrent.

Dix familles de Saint-Prime quittent la paroisse suite à un découragement provoqué par le Grand Feu et les gels qui ont suivi.

1875 La première salle publique est construite.

1877 On acquiert un terrain en vue de la construction d'une église.

1879 On bénit la nouvelle église de Saint-Prime.

On bénit le premier chemin de croix à être installé dans le nouveau temple.

1880 L'église de Saint-Prime a son premier bedeau en la personne de M. Odilon Bergeron.

La population de Saint-Prime atteint 1,300 âmes y incluant la "Mission de Saint-Félicien".

1882 M. Élie Saint-Hilaire, éminent citoyen de Saint-Prime est élu député de la circonscription de Chicoutimi, dont fait alors partie le Lac-Saint-Jean.

Saint-Prime a un deuxième prêtre résidant en la personne du vicaire M. l'abbé Louis-Arthur Caron (Stanislas) qui vient aider le curé François-Xavier Belley.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec fait un don de 30 \$ à un colon. Ce geste se répétera plusieurs fois durant les années suivantes et il marquait la reconnaissance de

- cette Société nationale pour le travail des "ouvriers de terre".
- 1884 On statue définitivement sur la municipalité de Saint-Prime qui est "canoniquement" reconnue par l'évêque du diocèse, Mgr Dominique Racine.
- 1886 L'église achète un harmonium et M. Paul Marcoux est engagé comme organiste.
- 1887 M. Siméon Fortin fonde une beurrerie à Saint-Prime.
On exporte 4,500 livres de beurre à Québec. Première exportation de produits fabriqués à Saint-Prime.
Plusieurs colons de Saint-Prime, prennent le convoi du chemin de fer, près de Lac-Bouchette pour aller participer à l'Expo provinciale de Québec avec leurs produits. Ils raflent plusieurs premiers prix.
- 1888 Décès à Chicoutimi du premier évêque du diocèse, Mgr Dominique Racine, un homme estimé entre tous.
Le courrier arrive à Saint-Prime, via le train, qui se rend alors à Roberval.
Mort de M. Élie Saint-Hilaire, député et de M. Joseph Marcoux, deux éminents citoyens de Saint-Prime.
La C.S. (commission scolaire) de Saint-Prime construit une nouvelle école.
- 1889 M. Paul Marcoux est engagé comme organiste. Il appartient à une famille de musicien.
- 1890 M. Louis Vézina est élu maire de Saint-Prime.
Décès du père du curé F.-X. Belley, M. Louis Belley, qui s'éteint chez son fils, le curé de Saint-Prime.

Une tempête très violente s'abat sur le Lac-Saint-Jean et cause beaucoup de dommages à des citoyens du Rang 6 de Saint-Prime. Plusieurs granges sont renversées, des clôtures arrachées et le grain fortement endommagé.

Saint-Prime connaît son troisième Pasteur, (curé) avec l'arrivée de l'abbé Joseph-Adolphe Girard.

- 1892 On construit une nouvelle salle publique.
- 1895 Adélarde Perron achète un terrain de la Fabrique et construit la "première fromagerie" de Saint-Prime, un bâtiment qui a été conservé jusqu'à ce jour.
- 1896 Arrivée du curé Lauriot (J.L.) qui remplace l'abbé Girard.
- 1897 On étudie la possibilité de fonder une Mutuelle d'assurance-feu. Trente citoyens forment un comité spécial à cette fin.
- 1900 Construction d'une grange et d'un étable pour le curé.
- 1901 Érection d'un chemin de la croix dans l'église.
- 1904 L'ancien curé de Saint-Prime, devenu Mgr Belley, est promu Prélat domestique de la maison de Sa Sainteté Pie X.
- 1906 Une épidémie de scarlatine et de rougeole sévit chez les enfants de Saint-Prime et huit d'entre eux perdent la vie.

L'abbé Onésime Lavoie succède au curé Lauriot et on parle de la construction d'une nouvelle église, un projet qui tient à cœur au nouveau curé. Arrivée du docteur Évariste Lamy, premier médecin de Saint-Prime.

- 1907 On a commencé la construction de la nouvelle église et les travaux se poursuivent normalement en février de cette année-là.
En juillet, on dit que les travaux de l'église avancent rapidement.
- 1908 Fondation d'une fanfare à Saint-Prime, une vingtaine de jeunes gens en font partie.
Accident qui fait un mort sur les travaux de construction de l'église. Eugène Harris est tombé au bas de son échafaud, d'une hauteur de 135 pieds. Il est mort presque sur le coup.
- 1909 La compagnie de téléphone, installée depuis 1895-96 comprend 54 membres et est en bonne situation financière.
Le 11 août, on bénit en grandes pompes, la nouvelle église de Saint-Prime, qui est toujours la même après 74 ans. On bénit le même jour, le nouvel orgue de l'église, un appareil Casavant de la célèbre fabrique de Saint-Hyacinthe.
- 1911 Érection du couvent du Bon-Conseil et arrivée des religieuses du même nom.
- 1914 Construction du presbytère actuel.
Déclaration de la Première Grande Guerre.
- 1916 Arthur Rainville vend son hôtellerie (maison de pension) à M. Arthur Guy.
Bénédiction du monument du Sacré-Coeur, don des paroissiens.
- 1918 La Fabrique prête un emplacement à la commission scolaire pour l'érection d'une école académique pour garçons.
- 1919 On construit une école pour garçons.
- 1920 Avènement de l'électricité et on installe un

éclairage dans l'église paroissiale. On construit aussi un pouvoir électrique sur une chute de la Rivière-aux-Iroquois.

- 1922 On inaugure et bénit le pouvoir électrique de la Rivière-aux-Iroquois.
- 1923 On forme une municipalité de village et Saint-Prime est séparée en deux entités administratives, village et paroisse de Saint-Prime, dira-t-on jusqu'à la fusion en 1968.
- 1924 On construit un charnier à Saint-Prime.
- 1925 On ferme une partie de la première route du village, le long de la rivière Ashuapmouchouan.
- 1928 Saint-Prime compte 2,000 âmes.
- 1931 On construit la salle publique, devenue "centre des loisirs" il y a quelques années.
- 1941 Un autre violent incendie détruit plusieurs maisons et bâtiments divers à Saint-Prime. C'est le pire incendie jamais connu depuis le tristement célèbre "grand feu" de 1870.

Tout le centre du village y passe. Les pompiers de Roberval et Saint-Félicien viennent à la rescousse pour empêcher le feu de dégénérer en une plus grande conflagration encore...

- 1947 Saint-Prime a une chorale dirigée par le vicaire M. Raoul Tremblay.

Un cyclone s'abat sur une partie de Saint-Prime. Plusieurs chevaux sont tués, des humains, dont M. Simon Bergeron, alors jeune homme, sont blessés.

- 1954 Construction de l'école secondaire Pie XII.
M. Eugène Lamontagne inaugure un atelier de portes et châssis, qui deviendra par la suite Bois d'Oeuvre Lamontagne et depuis peu,

Scierie Lamontagne.

- 1958 On décide de réparer le presbytère actuel.
- 1962 On construit le couvent Jeanne-Mance.
- 1964 On fête en grandes pompes le Centenaire de Saint-Prime. M. Rosario Rainville, président de la Caisse populaire locale est aussi président de ces fêtes et on publie un album-souvenir très complet et qui a grandement servi à la rédaction du présent travail.

De 1960 à 1983, le visage de Saint-Prime changera énormément. L'Atelier Jean-Paul Tanguay, fondé en 1951 prend soudainement beaucoup d'ampleur, grâce au génie inventif de son fondateur, qui meurt prématurément au mi-temps de sa vie, en mai 1979. Il avait alors 50 ans.

La Fromagerie Albert Perron décroche plusieurs prix internationaux et nationaux, Marc Garneau devient le deuxième maire de la municipalité regroupée en 1968 et Saint-Prime connaît un développement rapide et important.

On refait les aqueducs et égoûts, on construit un nouvel édifice municipal, le vieux quai est graduellement transformé en superbe marina et Saint-Prime possède un Club de golf qui débute ses activités en 1971. La municipalité se dote également d'un très vaste Centre communautaire, transforme la Salle publique en petit Centre des loisirs, acquiert un Chalet des loisirs près de la Marina et en 1983, on commence à parler de la préparation des fêtes du Centenaire de l'érection canonique qu'on devra célébrer un an plus tard, soit en 1984.

En 1983, Saint-Prime compte 2,500 habitants à peu de choses près, dont 706 familles et 1,714 adultes de 18 ans et plus. La municipalité compte aussi une foule d'organismes divers, qui jouent tous à leur façon, un rôle très important au sein de la collectivité.

Il y a la Commission de gestion de loisirs, la Jeune Chambre, le Club Kiwanis fondé en 1978, l'A.F.E.A.S., le Club de l'Âge d'Or "Vie Nouvelle", le Mouvement scout, le Club "Copain Vif", l'Association sportive "Ouananiche", la Brigade des pompiers volontaires de Saint-Prime, le Festival annuel du doré, le Comité de préparation au baptême, les Femmes chrétiennes, le Conseil de la pastorale, le Comité de liturgie, le Comité missionnaire, l'Ordre séculier Franciscain et l'Atelier libre de Saint-Prime complète ce palmarès de structures sociales et religieuses de Saint-Prime.

Comme on le voit par ce "raccourci historique et contemporain", Saint-Prime est devenue au fil des ans, au fil des actions de ceux qui ont fait son histoire, une municipalité progressiste et dont l'épanouissement continu est rattachée à des structures solides, et derrière ces structures de toutes sortes, à des humains qui ont le regard tourné vers l'avenir, mais avec dans le coeur, les vertus de ceux et celles qui les ont précédés.

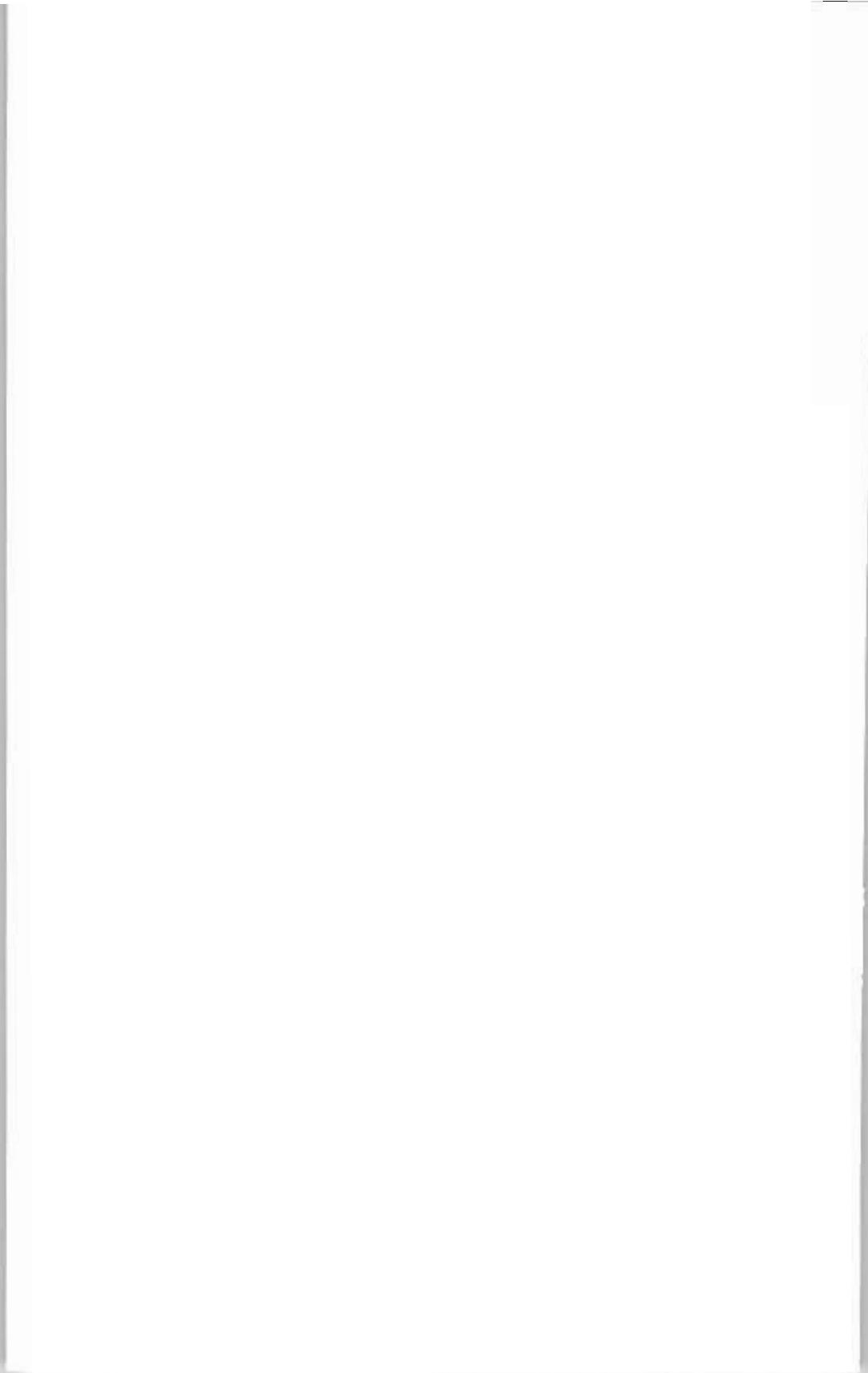
Et à Saint-Prime, quand le soleil se couche sur le ventre de la plaine verdoyante qui s'étend au pied de la Côte du Cran, les âmes des citoyens font parfois un retour dans le passé, pour penser à leurs aïeux, à ceux et celles, qui, tout au long de l'histoire, et tout comme le pionnier François Lapierre, ont cru en l'avenir du "pays", parce qu'ils savaient, comme leurs contemporains le savent aussi, que le "pays" c'est d'abord la terre qu'on ouvre pour l'ensemencer, la domestiquer et la faire vivre au rythme de l'espoir et du coeur des hommes, des femmes et des enfants qui l'habitent.

FIN

**Écrit et achevé à Lac-Belley,
Chambord, Septembre 1983.**

Armoiries





Les Armoiries de Saint-Prime

BLASON : — De sinople à la charrue d'argent associée à une croix latine d'or; au chef du drapeau du Saguenay qui est : "Coupé : de sinople et d'or à la croix d'argent bordée de gueules brochant sur le tout".

DEVISE : — *Je cultive Dieu fait croître.*

EXPLICATION : — Le champ de l'écu est *plein*, sans division, pour indiquer l'unité que forment les deux municipalités dans le cadre paroissial.

Il est de sinople (vert). — Sinople vient du nom de la ville de Sinoplis, dont les belles terrasses vertes étaient aperçues de loin par les marins. — La couleur verte représente la paroisse de Saint-Prime, qui est un beau tapis vert. Elle symbolise aussi la jeunesse et l'espérance, qui s'appliquent bien à une localité jeune et riche de promesses d'avenir en raison de son capital inépuisable qu'est le sol.

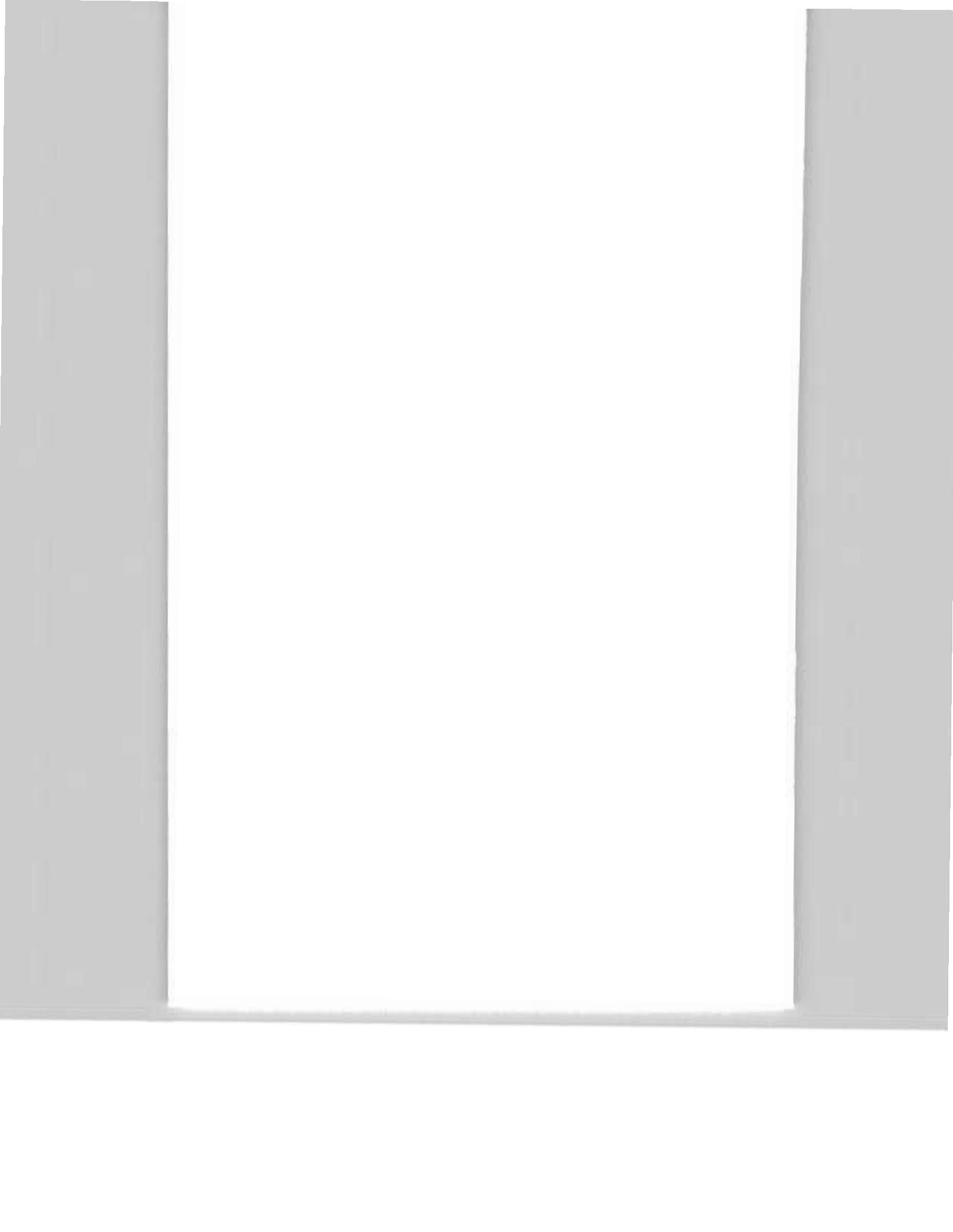
La figure héraldique est formée de deux *pièces associées* : une *charrue* et une *croix* : la charrue pour signifier le caractère fondamentalement agricole de la localité; la croix pour marquer le caractère chrétien de sa population et de son organisation. Elles sont *associées* pour rappeler la collaboration nécessaire et voulue entre les deux activités, divine et humaine, qui réalisent la vie de Saint-Prime. La charrue est *d'argent*, emblème de modestie et de travail, qui convient bien au travail humain; la croix est *d'or*, répondant à la qualité plus noble de l'élément religieux et de l'action divine qui donnent la valeur

supérieure et le rendement effectif à l'effort humain. On a adopté la croix latine pour signifier l'appartenance à l'Église de Rome. Comme pièce honorable, en chef, le drapeau saguenéen situe la localité de Saint-Prime dans l'univers en la distinguant de tout autre qui porterait le même nom.

La *devise* traduit parfaitement la double activité qui fait la vie de Saint-Prime, où Dieu et l'homme sont associés aux mêmes réalisations dans tous les domaines.

Victor Tremblay, P.D.

Images anciennes
de Saint-Prime





En 1862, le curé Grégoire Tremblay de Beauport (photo) envoya François Lapiere à Saint-Prime, après lui avoir fait acheter quatre lots. On peut considérer ce prêtre comme "l'instrument" qui a permis l'ouverture de la paroisse de Saint-Prime en 1864.



Parmi les premiers arrivants de Saint-Prime, vers 1864, M. Jérémie Bouchard, qui exerçait auparavant le métier de trappeur, dans le voisinage de la rivière Ashuapmouchouan. On l'aperçoit ici avec son épouse.



L'abbé Prime Girard, qui fut curé de Roberval a été le premier prêtre desservant la colonie de Saint-Prime entre les années 1863 et 1871. On attribue le choix du nom de la municipalité au passage de ce premier prêtre à avoir célébré la messe à Saint-Prime. Lors du détachement de la paroisse en 1871, on décida d'honorer le curé Girard en dénommant cette paroisse "Saint-Prime", ce qui était une très grande marque de reconnaissance à l'époque.



L'abbé Elzéard Auclair, premier curé résidant de Saint-Prime, en 1871. M. Auclair fait partie de l'histoire de l'époque héroïque de Saint-Prime, après le grand feu de 1870 et les grandes gelées de 1871. Il fut un fidèle serviteur de la population à travers ces grandes épreuves. Il quitta Saint-Prime après neuf années d'inlassable labeur, en 1880.



À gauche, Delphine Cinq-Mars, première épouse de François Lapierre. À droite, François Lapierre en compagnie de sa deuxième épouse, Joséphine Légaré, avec qui il allait avoir un fils et par la suite, ce fils unique allait lui procurer la joie d'une nombreuse descendance.



Famille de F.-X. Lapierre, fils unique de François Lapierre.



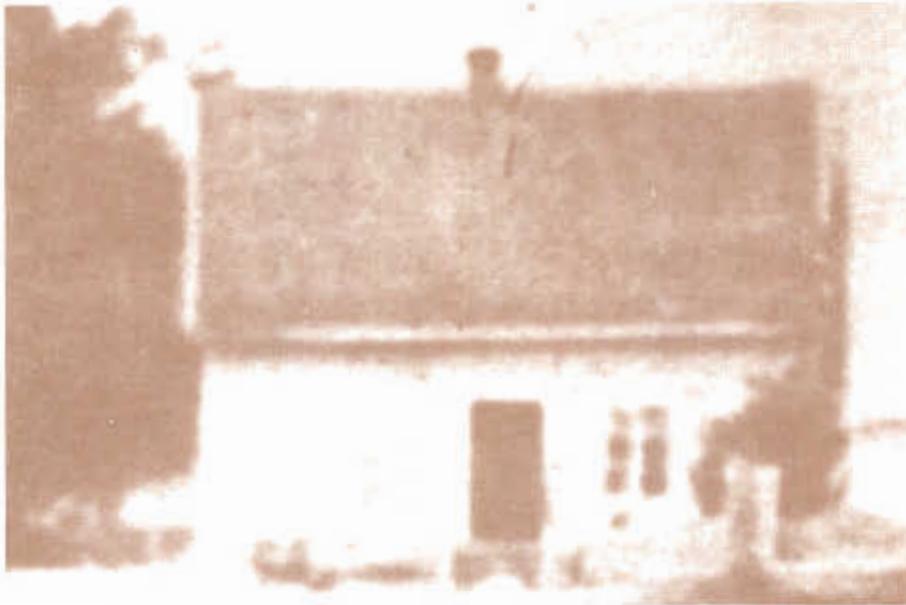
Joseph Gosselin et son épouse furent les premiers défricheurs du Rang 3 de Saint-Prime, en 1868.



M. Louis Routhier, premier "colon" du Rang 6 de Saint-Prime.



Maison de M. Georges Laberge en 1872.



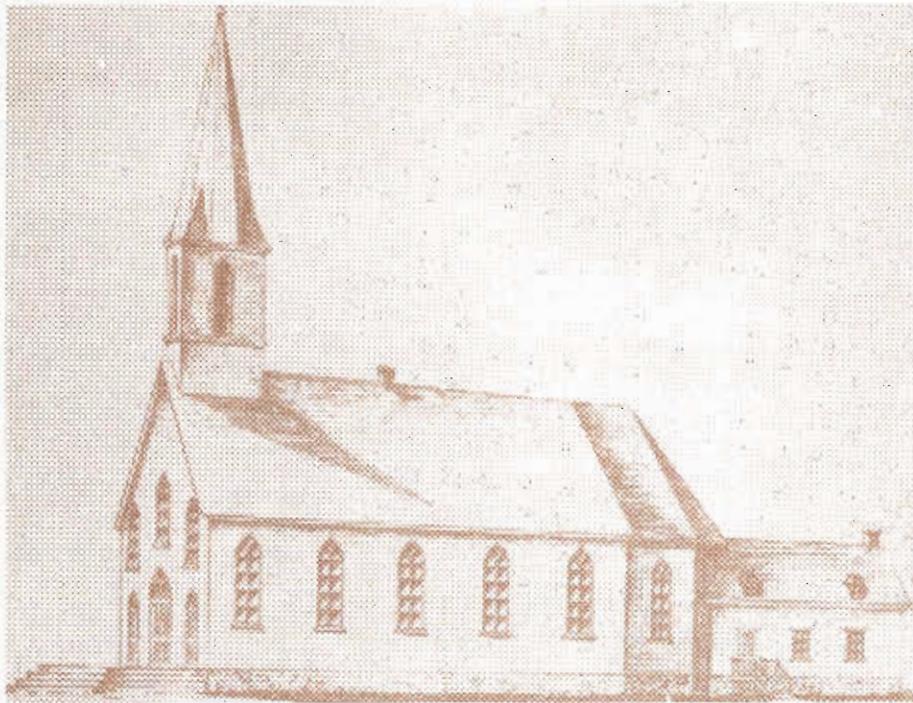
La 1^{re} maison de Saint-Prime qui servit d'église (1864-1871).



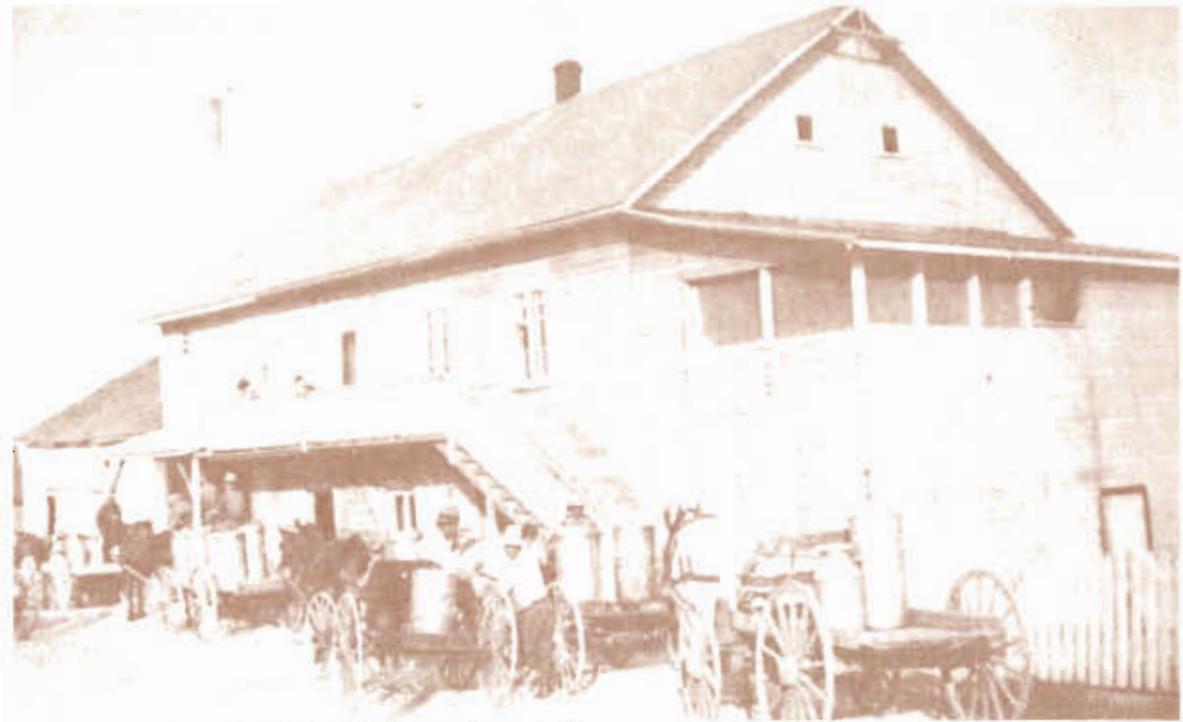
Georgianna Tremblay et Eugène Laflamme s'épousèrent à Saint-Prime le 10 janvier 1871. Ils furent les premiers "mariés" de la paroisse et la cérémonie se déroula dans la maison du fondateur M. François Lapierre. C'est le curé de Roberval, l'abbé Elzéard Auclair qui bénit cette première union inscrite dans les annales religieuses du pied de la Côte du Cran.



Le presbytère servant de sacristie en 1871.



Deuxième église de Saint-Prime en 1879.



La première fromagerie de Saint-Prime, telle qu'elle apparaissait en 1896, un an après sa construction. Cette bâtisse, construite par l'ancêtre de M. Albert Perron, Adélarde Perron, est toujours en place, au coin de la route menant au Rang 3 de Saint-Prime.



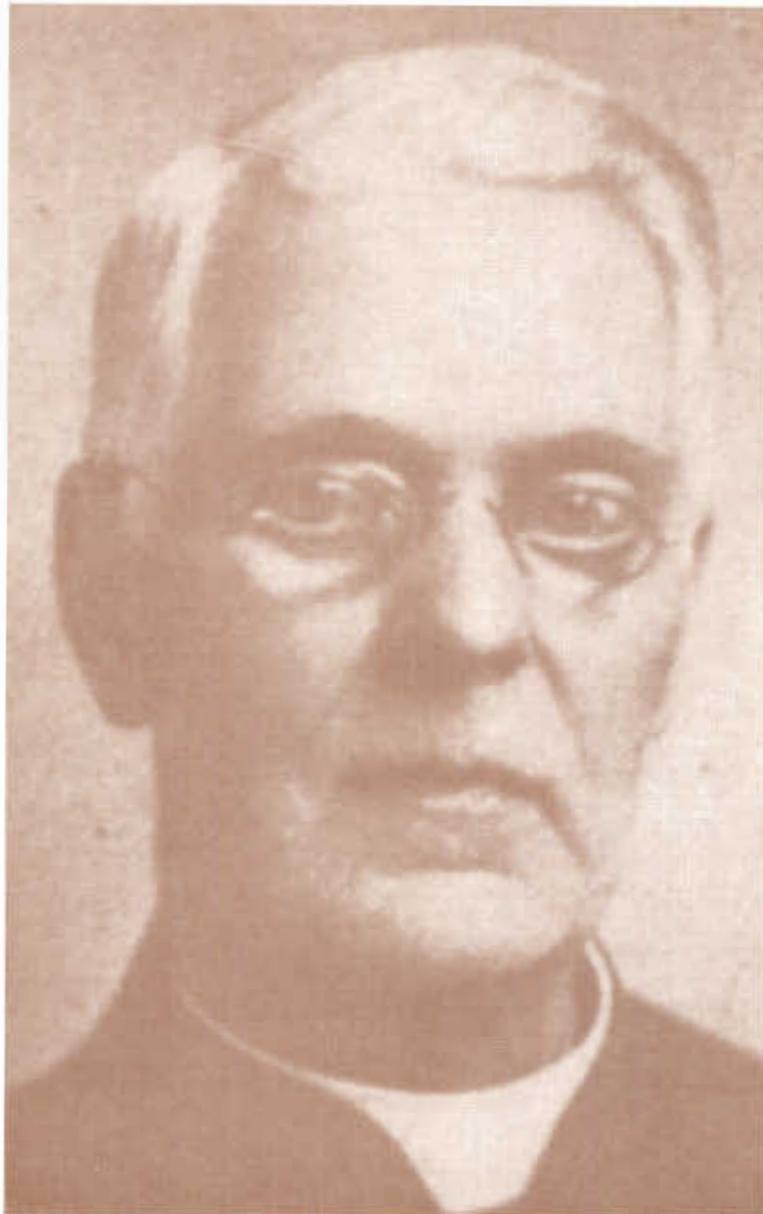
M. Paul Marcoux, premier organiste de Saint-Prime.



Le premier maire de Saint-Prime, M. Louis Marcoux, élu en 1873, et qui fut également le premier président de la Commission scolaire locale de Saint-Prime, en 1872, soit un an avant d'accéder au poste de maire.



M. Élie Saint-Hilaire, qui fut le premier secrétaire municipale de Saint-Prime avant de devenir député au parlement québécois, a laissé un souvenir indestructible à Saint-Prime. Il est décédé en 1888, (mai) alors qu'il était député sous Honoré Mercier.



Personnage entreprenant, le 5^e curé de Saint-Prime, M. l'abbé Joseph-Onésime Lavoie, fut l'artisan de la construction de l'actuel temple, inauguré en 1909 et aussi l'un des instigateurs de la construction du couvent de Saint-Prime en 1911. L'année suivante, après un séjour de six ans, très fructueux, il quitta la paroisse.



Le presbytère de Saint-Prime, construit en 1914.



Les camps n'étaient pas rares au début de la colonie de Saint-Prime. On en aperçoit un ici, ainsi que deux pionniers de Saint-Prime, MM. F.-X. Rainville et Louis Légaré.



Les récoltes d'autrefois à Saint-Prime.



BUREAU DE POSTE À L'ANCIENNE : Il y a déjà eu un bureau de poste au troisième rang de Saint-Prime. Il était installé dans cette maison, appartenant alors à M. Cléophas Garneau, grand'père de l'actuel maire de Saint-Prime, M. Marc Garneau.

Présidents d'honneur des fêtes du centenaire originaires de St-Prime



Mgr Floribert Coulombe, P.A., V.G.H. Principal de l'École normale du Bon Pasteur de Chicoutimi.



M. Georges Villeneuve, M.P. Maire de Mistassini, originaire de St-Prime.



M. J.-G. Lamontagne, journaliste. Agent de presse et de radio du Saguenay.



M. Amédée Gaudreault, courriériste parlementaire à Ottawa.

Images du Centenaire de Saint-Prime (1964) (tirés de l'album du Centenaire)

Souvenirs du centenaire de Saint-Prime



Le Comité du Costume présente les modes de 1864.

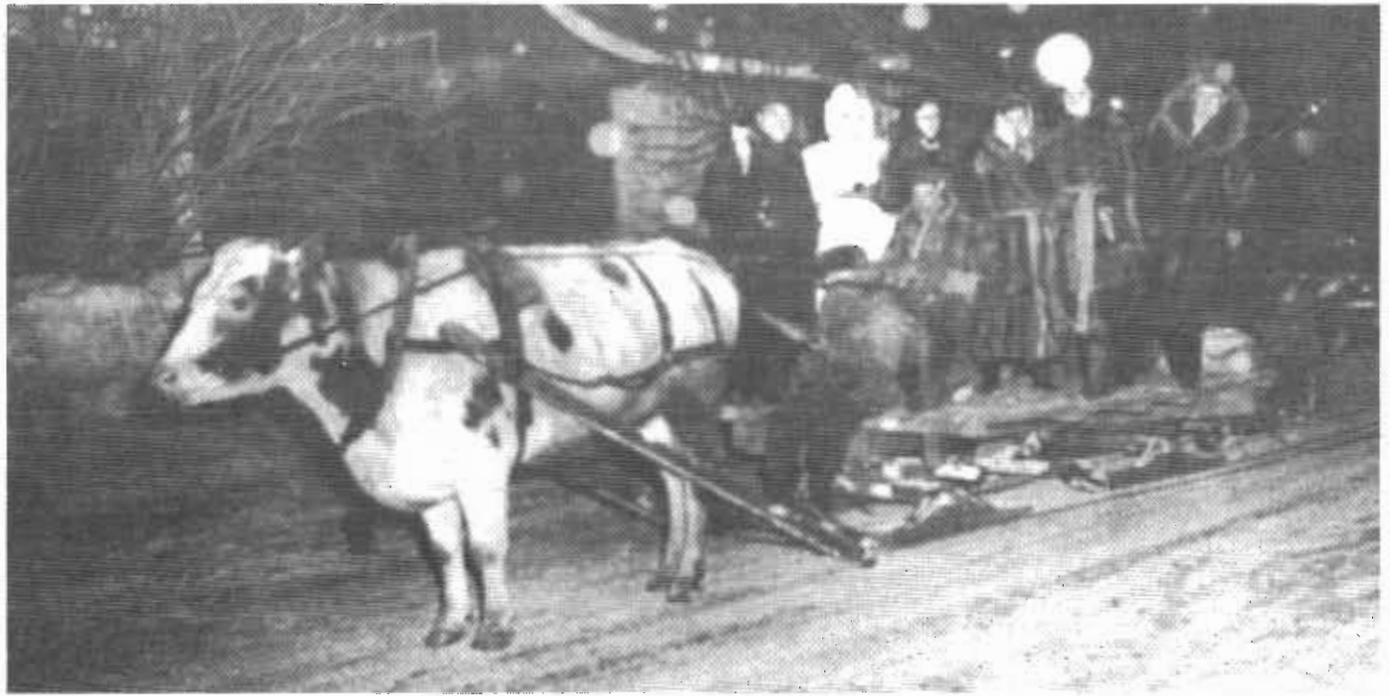


Après cent ans, on danse encore le "brandy"



Un souper canadien

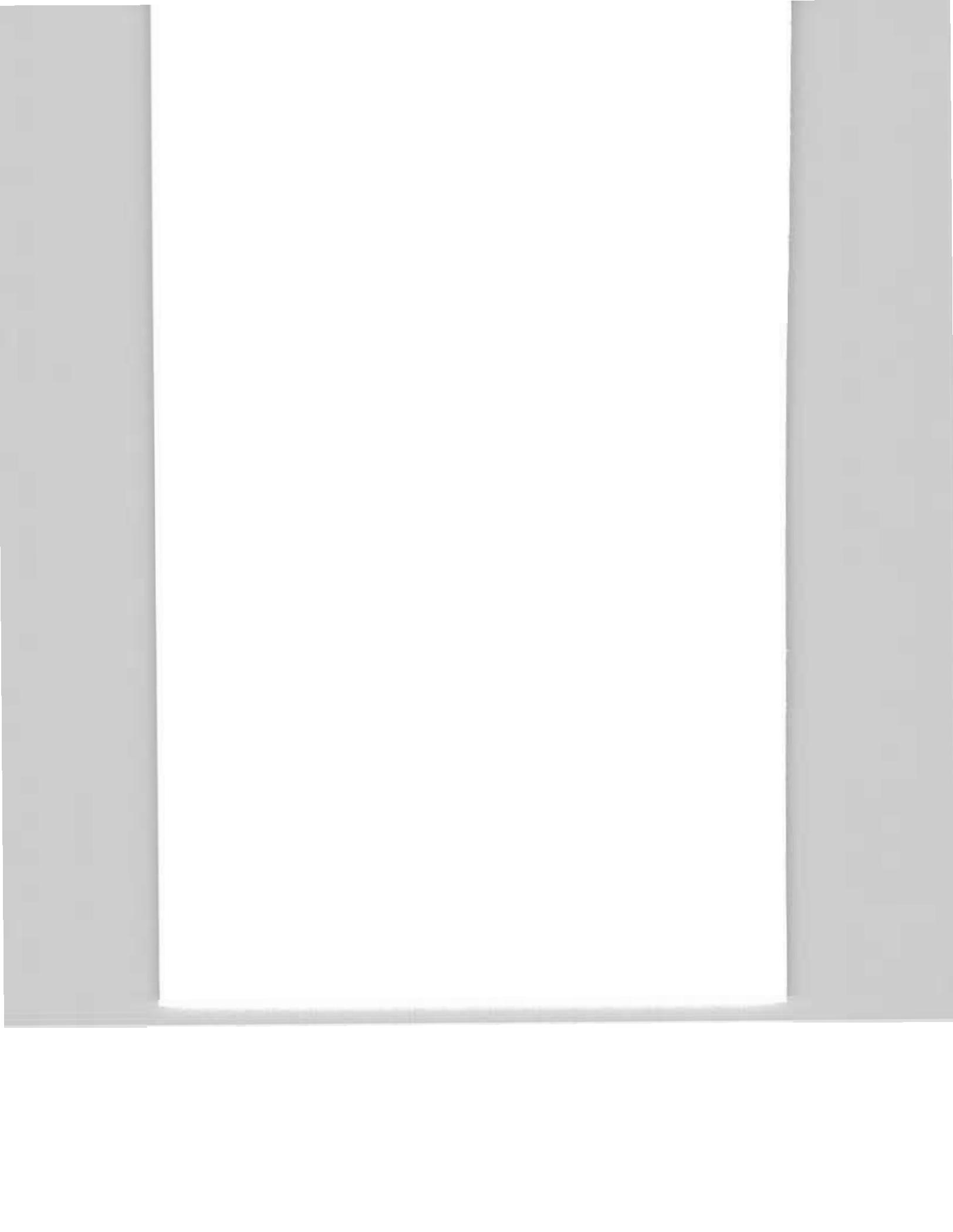
Images du Centenaire de Saint-Prime (1964) (tirés de l'album du Centenaire)



Les duchesses du Centenaire font leur entrée en voiture d'autrefois.

Images contemporaines de Saint-Prime

(photos par Guy-Marc Fournier)





L'ACTUEL CURÉ DE SAINT-PRIME : M. l'abbé Robert Lavoie, en poste depuis environ un an.



DEPUIS PLUS DE 100 ANS : M. Claude Vézina, descendant de M. Louis Vézina, qui fut maire de Saint-Prime en 1890. M. Louis Vézina à l'époque, fabriquait des châssis et portes tout comme son fils Alfred en fabriqua plus tard, et tout comme le fils d'Alfred, Arthur prit lui aussi la relève qu'il transmit à son fils Claude (photo), ce qui représente quatre générations de fabricants de portes et châssis à Saint-Prime. La famille Vézina fut aussi l'une des grandes familles de la paroisse, et Claude a un fils qui deviendra éventuellement lui aussi fabricant de portes et châssis. Une tradition qui se poursuit depuis près d'un siècle.



LE CONSEIL: L'actuel conseil municipal de Saint-Prime, formé de MM. (de gauche à droite) Claude Parent, Eustache Lamontagne, Rosario Rainville, le secrétaire Régis Girard, le maire Marc Garneau, Bertrand Grenier, René Couture et Fernand Morency.



CLUB HOUSE : Le "club-house" du Club de golf Piékouagan de Saint-Prime, qui compte près de 200 membres.

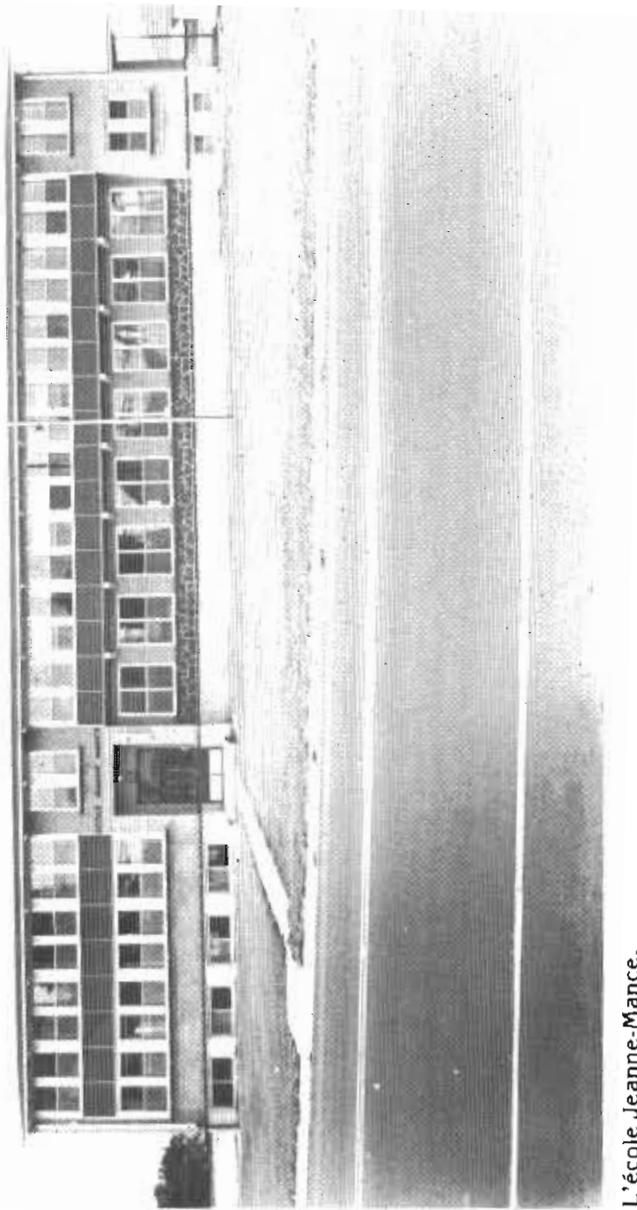


CLUB DE GOLF : Le seul club de golf de 9 trous du secteur Roberval—Saint-Prime—Saint-Félicien a été fondé à Saint-Prime en 1971-72.

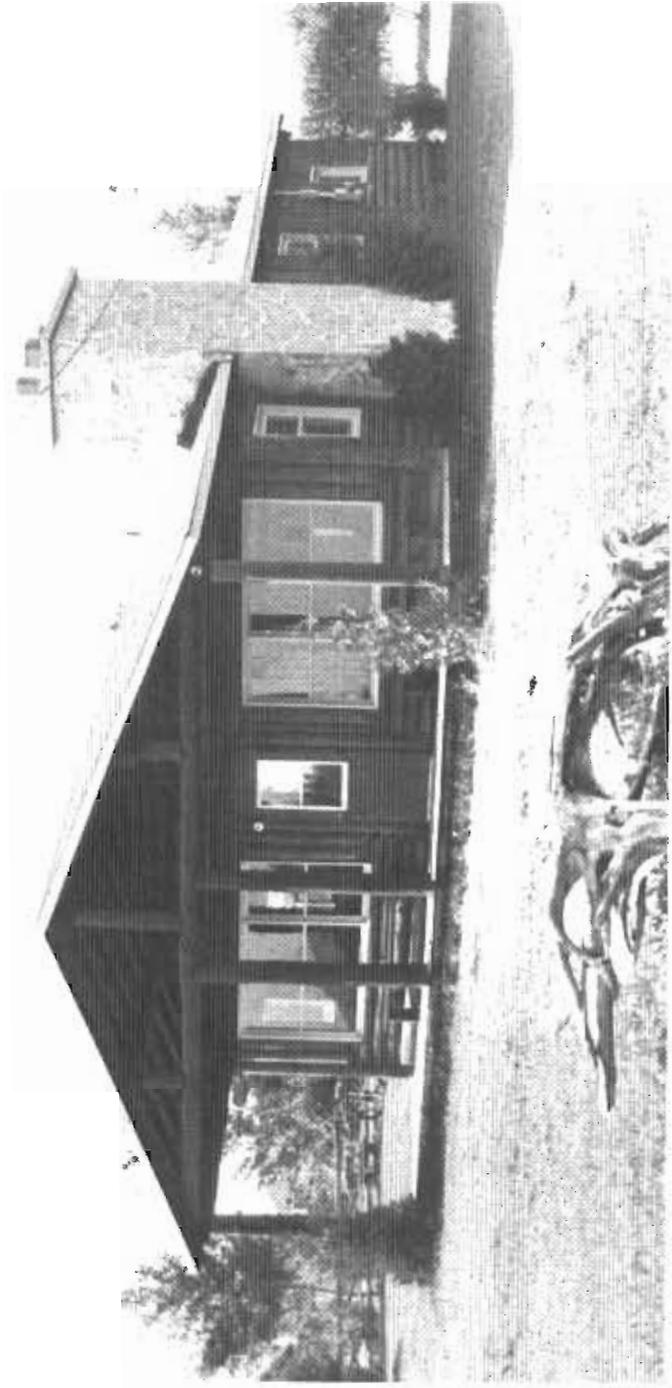


271

MAGNIFIQUE : Le presbytère de Saint-Prime, face à l'église a subi plusieurs rénovations au cours des dernières années.



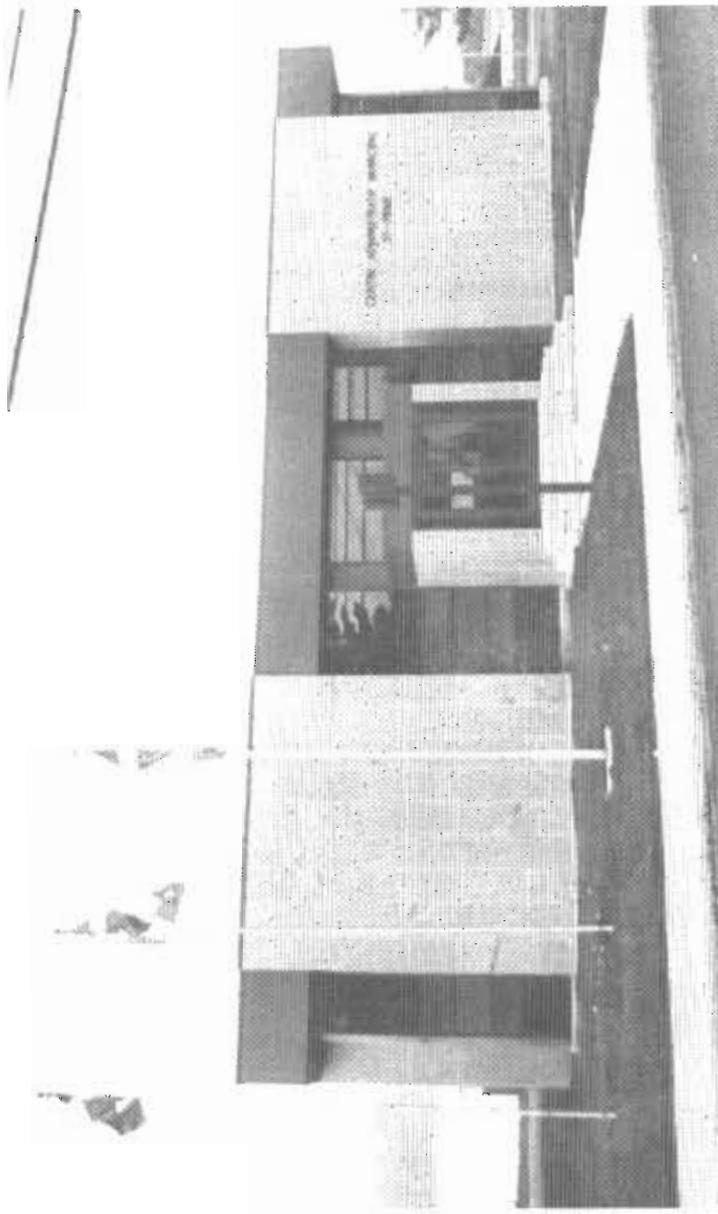
L'école Jeanne-Mance.



Chalet municipal face à la marina.



BELLE FERME : Une partie de la ferme du Clan Bergeron au troisième Rang de Saint-Prime. Le "Clan Johnny Bergeron" a remporté dans le passé, la médaille du Mérite agricole, et aussi... le titre convoité de Famille terrienne canadienne de l'année.



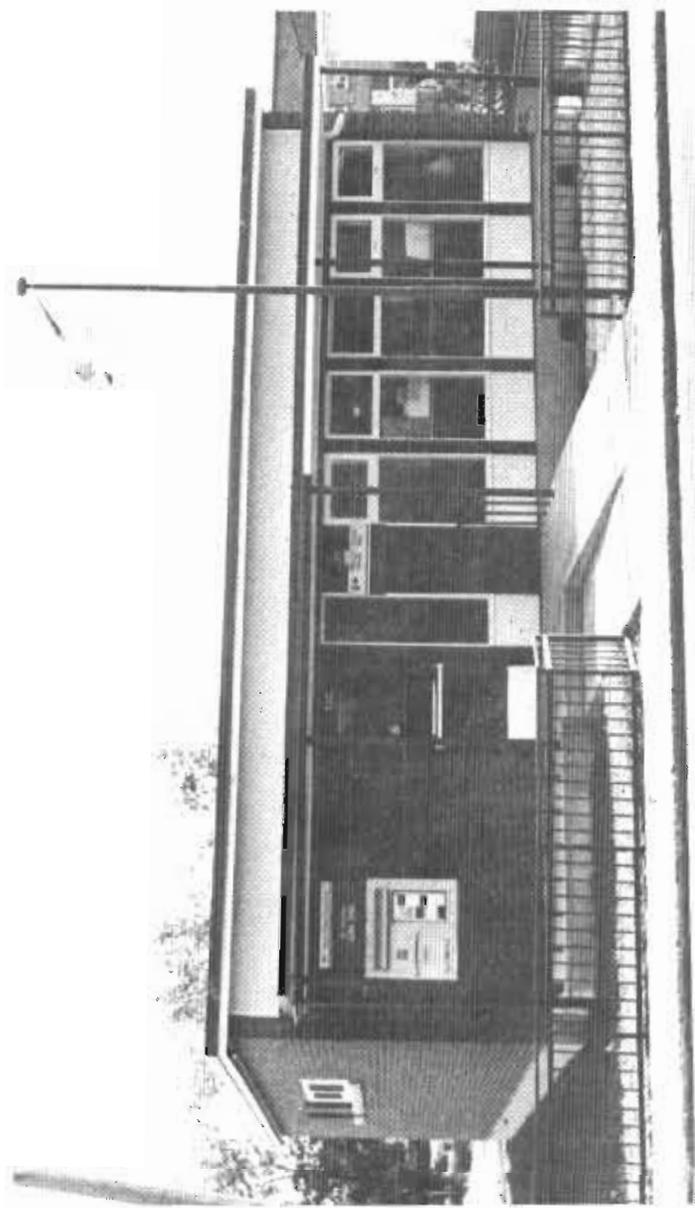
MAIRIE : L'édifice municipal de Saint-Prime.



L'église dont la construction remonte à 1907-08 et qui fut inaugurée en 1909.



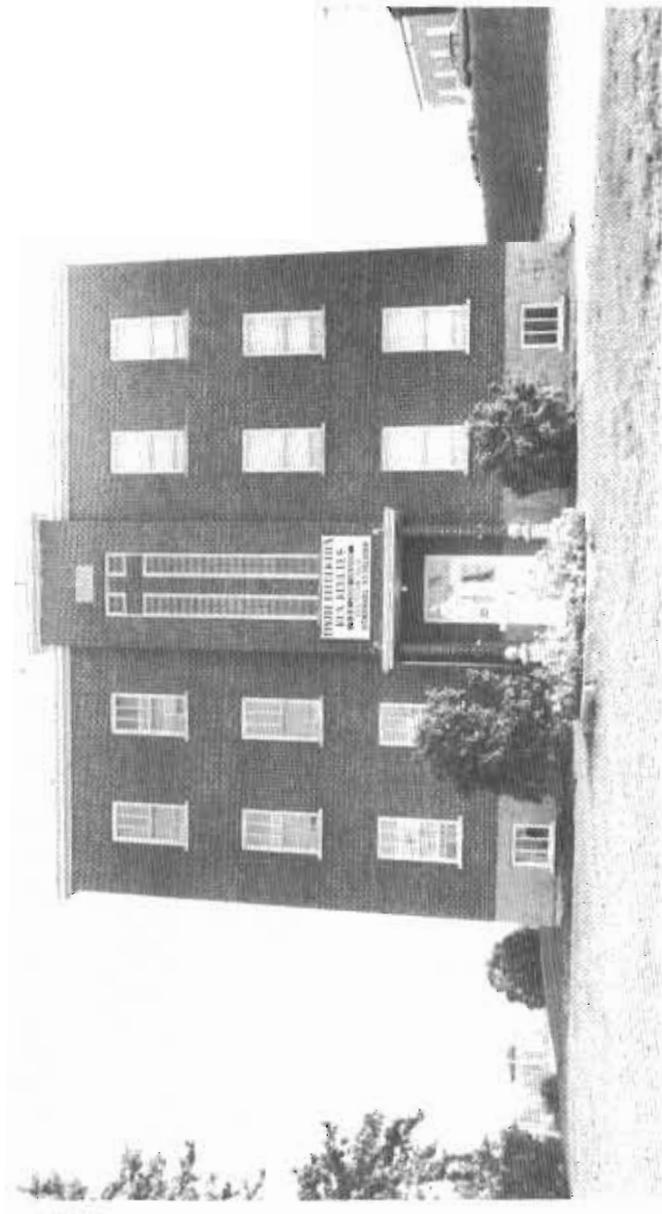
L'édifice de la Caisse populaire de Saint-Prime.



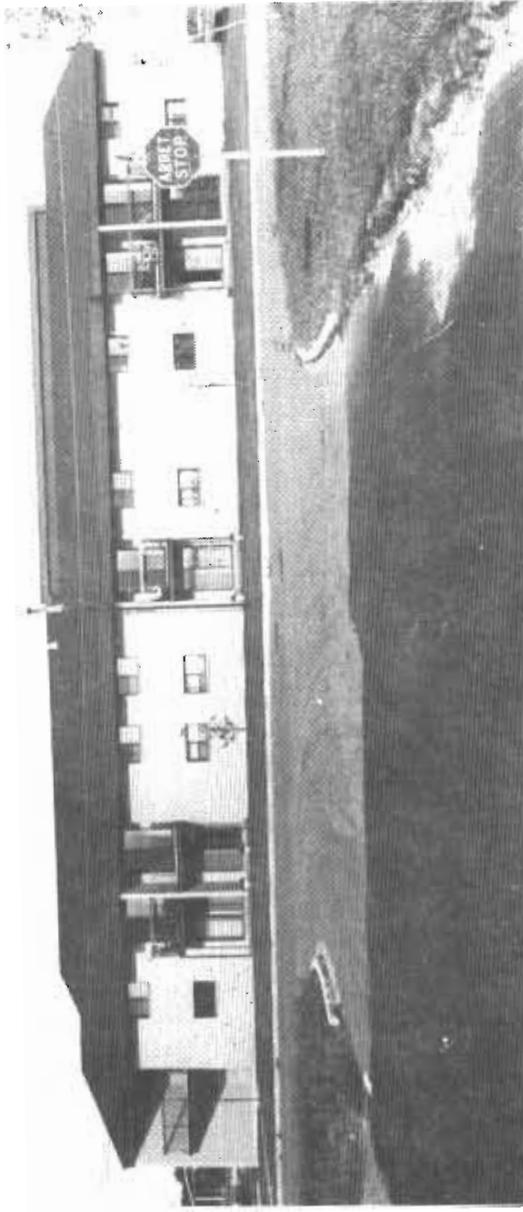
Le bureau de poste de Saint-Prime.



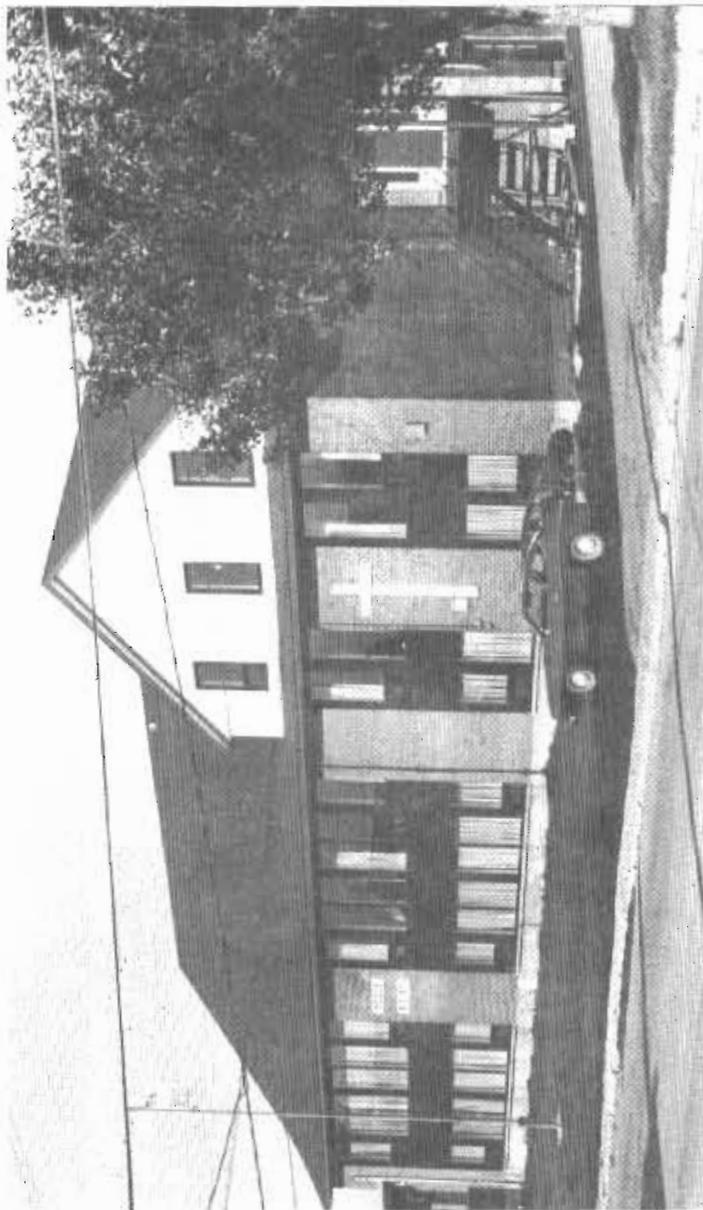
PLUS VIEILLE : Cette maison était à l'origine celle de François Lapierre et a été transformée à maintes reprises depuis un siècle et plus. Elle est aujourd'hui habitée par M. Marc Lamontagne.



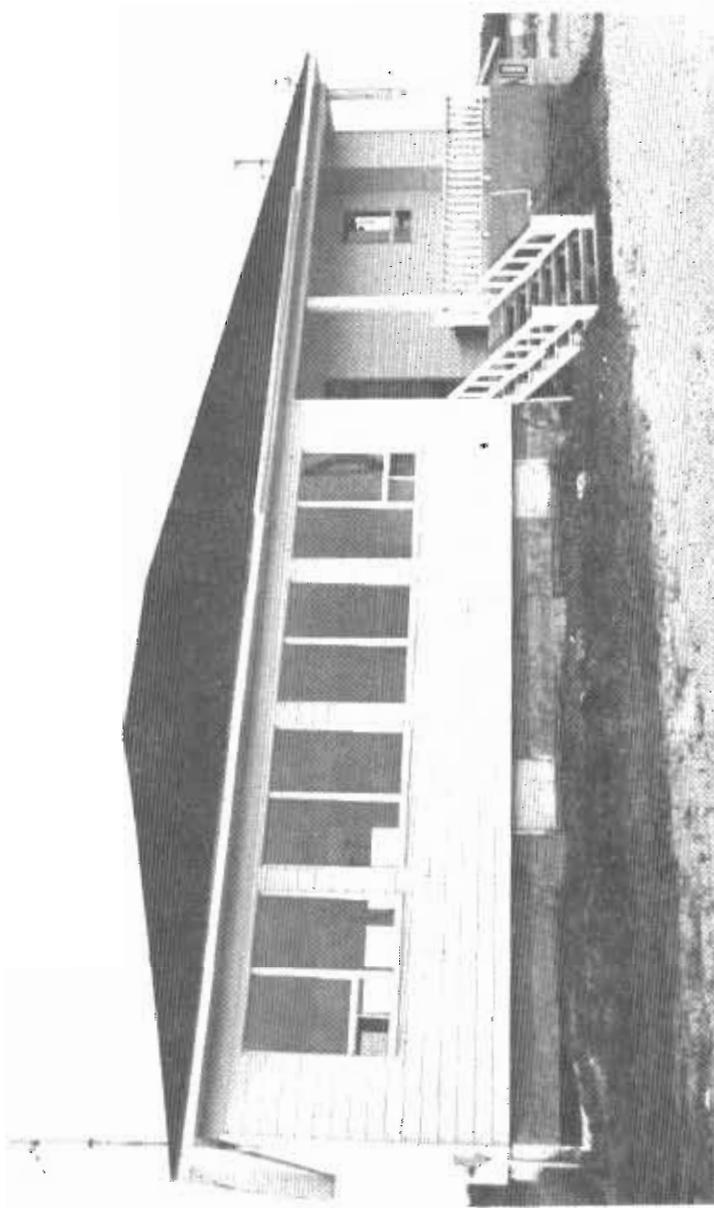
Le Centre d'éducation aux adultes à Saint-Prime.



Logements HLM construits récemment à Saint-Prime.



L'école Pie XII de Saint-Prime.



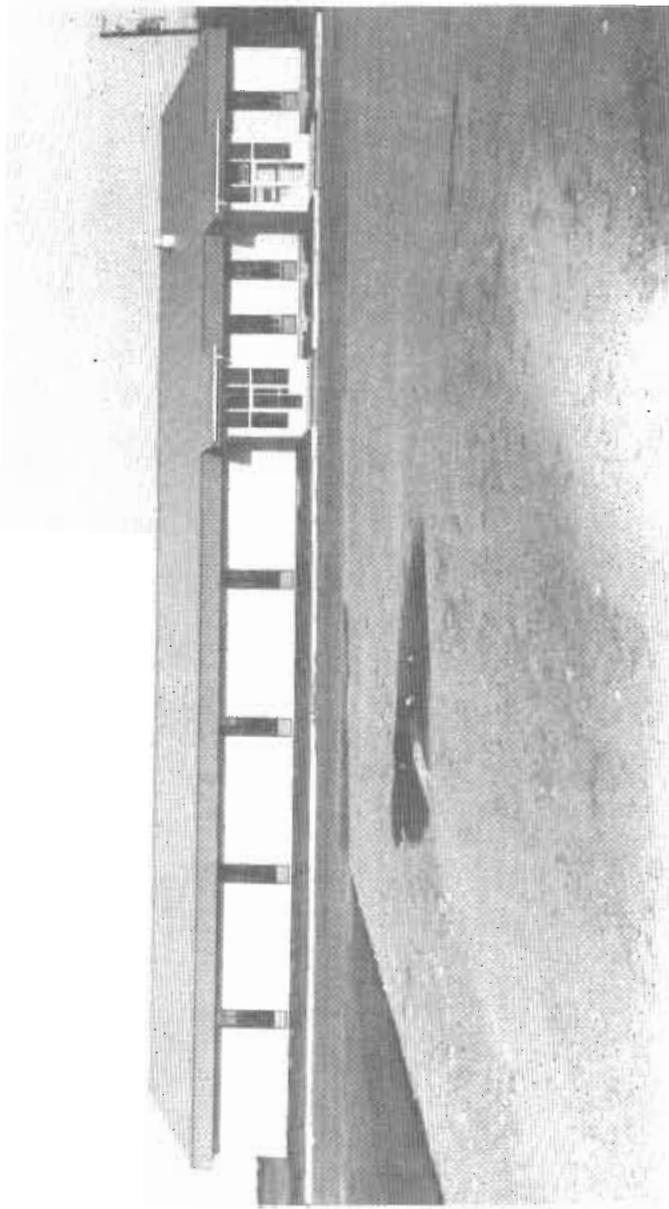
Le Centre des loisirs, autrefois la salle publique de Saint-Prime.



PREMIER ABATTOIR : Cet abattoir, situé derrière la maison de M. Pierre Perron, existe à Saint-Prime depuis une cinquantaine d'années et est exploité aussi sous forme de boucherie depuis plusieurs années, par l'un des fils de M. Perron, Lucien, qui compte d'ailleurs sur une relève digne de ses ancêtres. Il s'agit du plus vieil établissement de commerce des viandes à avoir survécu, à Saint-Prime.



Le magasin Coop de Saint-Prime.



Encore récent, le très vaste Centre communautaire de Saint-Prime.



VIEILLE ET BELLE MAISON DE SAINT-PRIME : Cette demeure, l'une des plus vieilles du Rang 3, transformée au cours des ans, est superbe encore aujourd'hui, grâce au bon goût de ses propriétaires, la famille de J. Joseph Gagnon.

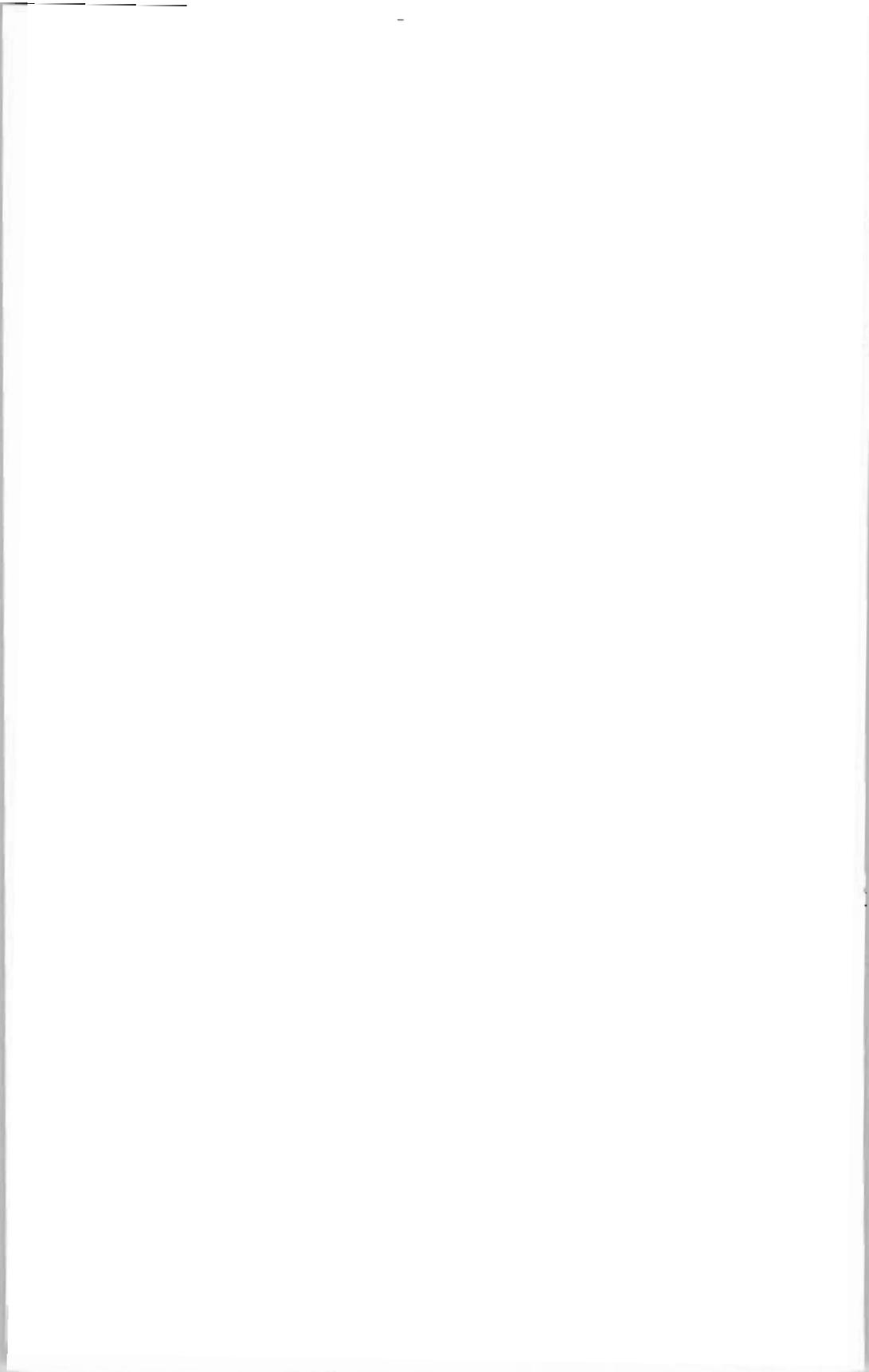


SUPERBE : Cette marina a été construite à partir des structures de l'ancien quai municipal de Saint-Prime et réalisée au cours des dernières années.



289

PLUS VIEILLE : La maison qui fait un coin du Rang 3 vers la route nationale et qui pourrait être la plus ancienne de ce secteur appartient à la famille Henri Martel. Elle a été complètement restaurée, comme on le devine facilement, mais on lui a conservé son architecture originale.



Bibliographie

SAGUENAYENSIA.

LE SOLEIL.

LE COLON.

LE RAPATRIMENT.

LA MURMURE DU LAC-SAINT-JEAN.

LE PROGRÈS DU SAGUENAY.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU SAGUENAY, FONDS ROSA LAMONTAGNE.

ARCHIVES DU COLLÈGE DE SAINT-FÉLICIEN, FONDS J.-E. FORTIN.

ARCHIVES MUNICIPALES DE SAINT-PRIME ET FONDS HISTORIQUE LOCAL.

Par Marc Lachance, Diane Lavoie, Michel Simard, Lise Bilodeau et Claudine Bilodeau.

LE JOURNAL DE QUÉBEC.

LE NOUVELLISTE DE TROIS-RIVIÈRES.

LA TERRE DE CHEZ-NOUS.

LE QUOTIDIEN.

PROGRÈS-DIMANCHE.

L'ÉTOILE DU LAC.

LA VOIX DU LAC-SAINT-JEAN.

LE LAC-ST-JEAN.

FOCUS.

LA TRAGÉDIE DU LAC-SAINT-JEAN (Mgr Victor Tremblay).

L'HISTOIRE DE ROBERVAL (Russel Vien).

LE MEMORIAL DU QUÉBEC.

LE CENTENAIRE DE SAINT-PRIME (Album-souvenir).

